

LA

REVUE NATIONALE

La Finance, théorie du dépôt, par M. Edmond J. Barbeau	393
Les Sociétés de Bienfaisance, (1ère partie), par M. L.-G. Robillard	338
Le port de Montréal, par M. J. Germano	404
La Reine bicyclette, fantaisie, par M. Camille Derouet	411
Une tragédie sous les tropiques, (souvenir de Panama), par M. Léon Famelart	418
Course de taureaux, par M. Ch. des Ecorres	424
Violetta, nouvelle, par M. Alexandre Girard	429
Le Vieux Château ou le Château de Ramesay, (1ère partie), par M. A.-N. Montpetit	443
Les femmes dans la politique, par M. Gabriel Marchand	456
Souvenirs d'Afrique, combat de Chellala, par un Ancien légionnaire	460
Au Monument National, par M. L.-I. Boivin , président du Conseil des Arts et Manufactures de la Province de Québec.....	469
Chronique de l'étranger, par M. J.-D. Chartrand	472
Duo, pour violon seul, sans accompagnement, par M. Oscar Martel	489
Modes et Monde, par Françoise	491

Illustrations : Portraits et dessins dans le texte et hors texte.

J.-D. CHARTRAND, directeur

33, 35 ET 37, RUE SAINT-GABRIEL.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL.

Capital payé **\$500,000**
Fonds de Réserve **235,000**

DIRECTEURS :

L'honorable M. Alph. Desjardins, président
 MM. A.-S. Hamelin, vice-président
 Dumont Lavolette
 Joel Leduc

MM. A.-L. de Martigny, directeur-gérant
 Tancrède Bienvenu, assistant-gérant
 E.-G. Saint-Jean, inspecteur

SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe,	A. Clément,	gérant	Fraserville,	J.-O. Leblanc,	gérant
Drammondville,	J.-E. Girouard,	"	Valleyfield,	Le de Martigny,	"
Beauharnois,	L. Leduc,	"	Victoriaville,	A. Marchand,	"
Laurentides, P.Q.,	H.-H. Ethier,	"	Plessisville,	E.-C.-P. Chèvrefeils,	"
Hull, P.Q.,	J.-P. de Martigny,	"	Ste-Anne de la Pérade,	J.-A. Rousseau,	"
Saint-Sauveur, Québec,	N. Dion,	"	Edmonton, N.O.,	S.-R. Benoit,	"
Québec, rue St Jean,	C.-S. Powell	"			

BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste,	A. Boyer,	gérant	Saint-Henri,	H. Dorion,	gérant
Sainte-Canégonde,	E. St.-Jacques,	comptable	Rue Ontario,	G. Leclerc, Jr.,	

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre,	Le Crédit Lyonnais
Paris, France,	Glyn, Mills, Currie & Co
Mew York,	Le Crédit Lyonnais
	National Bank of the Republic
Boston,	The Bank of America
Chicago,	The Merchants National Bank
Canada,	Bank of Montreal
	The Merchants Bank of Canada
	Bank of British North America

Emet des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde.

La Banque du Peuple

BUREAU PRINCIPAL : MONTREAL

ETABLIE EN 1834

Capital payé **\$1,200,000**
Fonds de Réserve **600,000**

BUREAU DE DIRECTION

Jacques Grenier, Ecr., président
 George Brush, Ecr., vice-président
 M. Branchaud, Ecr.
 Wm. Francis, Ecr.
 Chs. Lacaille, Ecr.

Alph. Leclair, Ecr.
 A. Prevost, Ecr.
 J.-S. Bousquet, caissier.
 Wm. Richer, assist.-caissier.
 Mr. Arthur Gagnon, inspecteur.

SUCCURSALES :

Québec, basse-ville : P.-B. DuMoulin, gérant.	Montréal, rue Ste-Catherine Est, A. Fournier, gérant.
Québec, St-Roch : Nap. Lavoie, gérant.	Montréal, rue Notre-Dame Ouest, J.-A. Beau, gérant.
Trois-Rivières : P.-E. Panneton, gérant.	St-Hyacinthe : J. Laframboise, gérant.
St-Jean, Qué. : H. St. Mars, gérant.	
St-Rémi, Qué. : C. Bédard, gérant.	
St-Jérôme, Qué. : J.-A. Théberge, gérant.	

AGENTS EN CANADA :

Ontario : Molson's Bank et ses succursales.	Nouvelle-Écosse : Bank of Nova Scotia.
Nouveau-Brunswick : Banque de Montréal.	Ile du Prince Edouard : Merchant's Bk of Halifax.

AGENTS AUX ETATS-UNIS :

New York : The National Bank of the Republic.	Boston : National Revere Bank.
New York : Hanover National Bank.	

Correspondants en Europe ;

Angleterre : The Alliance Bank Ltd, Londres.	France : Le Crédit Lyonnais, Paris.
--	-------------------------------------

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

LA

REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel
DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION. PATRIE. LITTÉRATURE. HISTOIRE. VOYAGES. ARTS,
SCIENCES. FINANCES. INDUSTRIE. COMMERCE.
AGRICULTURE, &C.

ABONNEMENTS

Téléphone Bell 2583

CANADA ET ETATS-UNIS	{	1 an \$3.00
	{	6 mois 2.00
FRANCE	{	1 an 20 francs
	{	6 mois 12 "
ANGLETERRE	{	1 an 15 shellings
	{	6 mois 8 "
AUTRES PAYS	{	1 an \$5.00
	{	6 mois 3.00

Le numéro 28c.

Strictement payable d'avance.

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. CHARTRAND, directeur, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement, sert de reçu à l'abonné.

IMPRIMERIE DE "LA REVUE NATIONALE"

33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.



Cet Ameublement Complet de Maison

EN CHENE SOLIDE POUR \$74.50

— COMPRENANT —

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne solide	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, Chêne solide	7 "
1 Superbe Ameublement de Salle à manger, Chêne solide	8 "
1 Superbe Ameublement de Cuisine, Chêne solide	4 "
En tout	26 morceaux

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville
à des prix sans précédents, chez

N.-G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575, RUE SAINTE-CATHERINE

(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Bell Téléphone 3710.

MONTREAL.

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises remboursées.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

THE MONARCH

ROI DES BICYCLES, LEGER, FORT, RAPIDE ET ELEGANT



4 MODELES, \$85.00 et \$100.00

Demandez les Catalogues

MONARCH CYCLE MANUFACTURING CO.

Lake & Halsted Streets, Chicago, Ill.

Agence Canadienne:—6 et 7, rue Adelaide Ouest, Toronto

P. R. WRIGHT, Gérant.

WRIGHT & COOPER CO.

**2100 Rue Sainte-Catherine, Montréal, Agents pour Montréal
et le district.**

631.

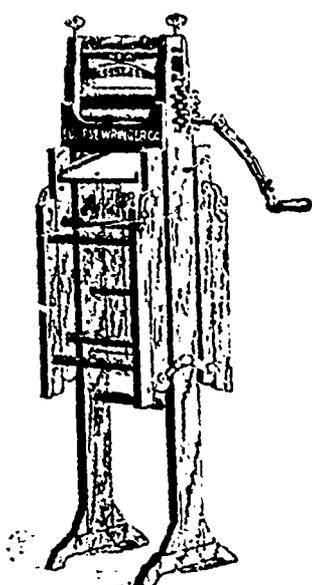
Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

Bureaux de la Metropolitan Manufacturing Co., L'American Wringer Co., Successeur

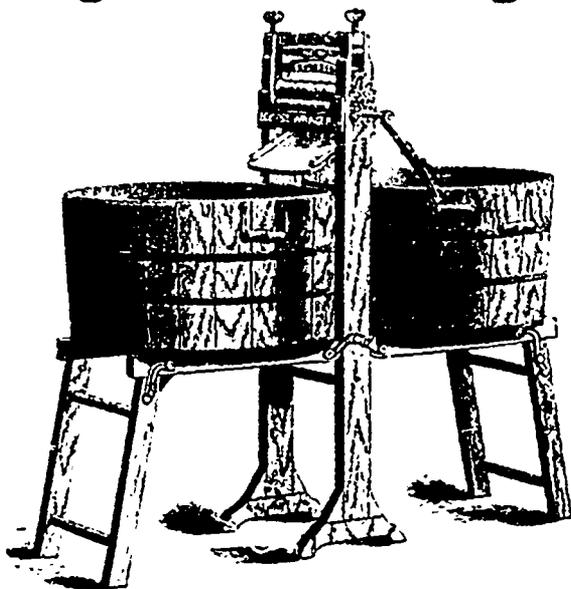
T. A. EMMANS, Gorant

1678 et 1680, rue Notre-Dame, Montreal.

Eclipse Folding Bench Wringer



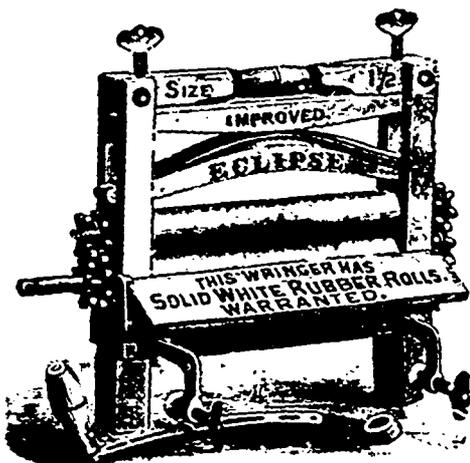
Ferme



Prêt au travail

Prix \$9.50 à credit. \$9.00 au comptant.

Les cuiviers ne sont pas fournis avec les "Wringers" dont les gravures ci-haut indiquent simplement le fonctionnement.



Prix \$7.50 à credit. \$7.00 au comptant,

AU COMPTANT OU A CREDIT.

The American Wringer Co., successeur de la Metropolitan Manufacturing Co., 1678 et 1680, rue Notre-Dame.

Ces tordeuses sont supérieures à toutes les autres. Toutes sont garanties. Envoyez-nous directement vos commandes car nous sommes les seuls à les vendre.

Nous sommes fournisseurs de meubles, de tapis, de prélaris, de matériel de cuisine, de faïences, de verrerie, etc., enfin de tout ce qui entre dans l'ameublement d'une maison.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

AMEUBLEMENT

DE

Chambres à Coucher



Vous trouverez chez nous, l'assortiment le plus varié d'ameublements fabriqués avec des bois francs de toute espèce

BOIS DUR - \$10.00 et au-dessus
 CHENE - - 20.00 "
 NOYER NOIR - 25.00 "

Et de plus, un choix varié de meubles de vestibule, de salon, de bibliothèque, de parloir, de boudoir, etc.

T.-E. & A. MARTIN,

No. 1924 Rue Notre-Dame, Montréal.

1a

LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du "TOUT MONTREAL," du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

Morale: LE MONDE est le Journal où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.



NOUVEAUX PROCÉDÉS américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

7 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL.

L'INDEPENDANT

Grand Journal Quotidien à Huit Pages.

Le Journal le mieux renseigné sur le mouvement canadien aux Etats Unis.

ABONNEMENTS:

Quotidien, \$1.00 par année.
 Hebdomadaire, 1.50 par année.

SOCIÉTÉ DE PUBL. de L'INDEPENDANT.

13 Court Square
 FALL-RIVER, Mass.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la Revue Nationale.

QUERY FRERES

Photographes Attitrés du Clergé

PENDANT 14 ANS CHEZ NOTMAN & FILS

Photographies en tous genres et d'après les procédés les plus récents.

Dr J.-G.-A. GENDREAU



CHIRURGIEN - DENTISTE

20, Rue St-Laurent, Montréal.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Tel. 2818.

L'ETOILE

JOURNAL QUOTIDIEN

PUBLIÉ par LEPINE & CIE

A LOWELL, Mass., E.-U.

Abonnements: UN AN, \$2.00; SIX MOIS, \$1.50;
TROIS MOIS, 75c.

Toutes Correspondances ou Communica-
tions doivent être adressées à

L'ETOILE, 67 rue Market, LOWELL, Mass.

2c

LE NUMERO

LES * NOUVELLES

Le seul Journal Français du Dimanche

Abonnements
payables.....
d'avance.....

1 Mois . . 10c
3 Mois . . 25c
6 Mois . . 50c
12 Mois . \$1.00

Servi à domicile aux abonnés sans augmentation de prix.

Les NOUVELLES, 37, rue St-Gabriel
MONTREAL.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

J. O. LABRECQUE, COUSINEAU & CIE

BOIS ET CHARBON

TELEPHONE 6251

83, Rue Wolfe, 83
MONTREAL.

CADEAUX ! CADEAUX !



Rien de plus acceptable pour
un CADEAU du Jour de l'An
qu'un beau Piano :::::::::::

.....**...KARN**

LE PIANO DES ARTISTES PAR EXCELLENCE.

PRIX ET CONDITIONS

ACCEPTABLES POUR TOUS.

Musique en Feuille, Choix d'Artiste

Bachmann, "La Rieuse," Valse - - - - -	50c.
Chaminade, "Pas des Echarpes" - - - - -	75c.
Delacour, "Bergerette" - - - - -	90c.
Grieg, "Berceuse" - - - - -	35c.
Van Gael, "Bonne Mère," Berceuse - - - - -	40c.
Dance Treasury, nouveau recueil de danse.	90c.



Romances

Tosti, "Ninon" - - - - -	50c.
Thomé, "Simple aveu" - - - - -	35c.
Thomas, "Connais tu le pays" - - - - -	50c.
Gounod, "Envoi de fleurs" - - - - -	50c.

THIBAUT & SMITH

Depositaires du Piano KARN

1687, Rue Notre - Dame, 1687

N. B.—Nos Catalogues d'Instruments et de feuilles
de Musique expédiés *grati* sur demande.

MONTREAL.

● ● ●

Patins -

~ ~ ~ ET ~ ~ ~

- Grelots

● ● ●

Rotissoire Royale

Epagnant 20 o/o de Viande et dispensant d'arroser le rôti.

\$1.00 à \$2.25 chaque.

Sorbetières, Glacières, Ton-
denses à Gazon, Outils de
Jardin, Ustensiles de cui-
sine, Coutellerie, Etc., Etc.

— CHEZ —

L. J. A. SURVEYER

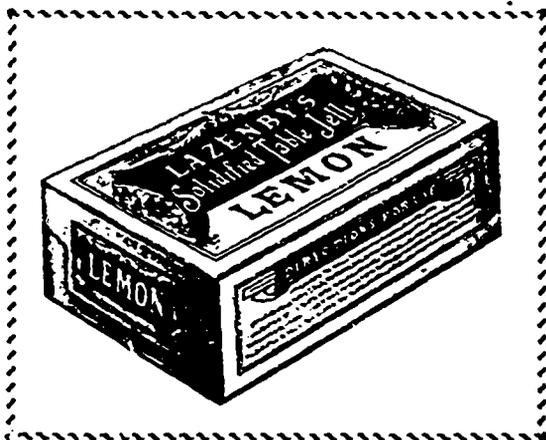
Tel. 1914. 6, Rue St-Laurent.

COMPOTES DE TABLES



de

LAZENBY



Elles sont de première qualité seulement.

Les meilleurs épiciers les vendent.

F.-H. BARR

IMPORTATEUR ET
MARCHAND DE

Fournaises, Poèles, Coutellerie et Fournitures de Maisons

Plomberie, Appareils de Chauffage à Gaz et Fe blanderie

Allégez les travaux de la cuisine en achetant nos Fournaises, Poèles à Gaz,
Réfrigérateurs, Faïence, Coutellerie, etc.

Chez F.-H. BARR 2373-75 Rue Ste-Catherine.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

LA FINANCE

Théorie du dépôt

Dans le dernier numéro de la REVUE nous signalions comme un danger pour les administrateurs de banques, l'accumulation trop rapide des dépôts. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de revenir plus spécialement sur cette question. Différent essentiellement de ce qu'on appelle *Capital*, qui est une valeur immobilisée, le *dépôt* est mobile et doit être traité comme une dette à échéance plus ou moins courte. De là la nécessité d'en surveiller le placement, pour qu'à un moment donné il puisse se liquider facilement. Ce serait donc une erreur que de l'employer exclusivement en escompte. Malgré la valeur du *dépôt*, sa réduction trop subite, amenée par une demande extraordinaire de la part des déposants, occasionnerait forcément une crise dans le commerce, car c'est précisément dans les moments de crise que le marchand voit grandir ses besoins et qu'il a plutôt besoin de l'aide de la Banque que d'être appelé à venir à son secours. Comment donc trouver à satisfaire au même moment ces deux exigences si diffé-

rentes ? Comment rembourser le déposant en même temps qu'augmenter dans une large mesure l'aide que réclame le client ? Dans des conditions ordinaires, les dépôts retirés qui ne sont pas remplacés par des dépôts nouveaux sont payés à même les escomptes. L'expérience a démontré qu'il est toujours très difficile d'empêcher ceux-ci de prendre trop d'extension.

Car s'exposer à réduire les escomptes dans un moment de gêne est une de ces éventualités qu'une sage administration doit éviter. Puisque le placement exclusif des dépôts dans l'escompte offre ce danger, il faut savoir en mettre une partie dans les bonnes valeurs du pays ou de l'étranger. C'est ce qui, depuis quelque temps, se pratique dans nos grandes institutions. Sans doute, les valeurs rendent un intérêt peu élevé, mais la première considération doit être la *garantie* : le taux de l'intérêt doit toujours être secondaire, et c'est parce qu'on a méconnu cette vérité que tant de désastres sont arrivés. Si donc une partie des dépôts doit être ainsi traitée, cela entraîne comme conséquence inévitable la considération de l'intérêt à payer au déposant. Comment pourrez-vous lui accorder un taux élevé quand vous n'obtenez vous-même que quatre pour des valeurs de premier ordre ?

Comptez aussi qu'une bonne administration doit garder en caisse, au réalisable immédiatement, au moins un quart des dépôts. A l'intérêt que vous payez il vous faut ajouter ce que vous coûtent vos disponibilités, sans parler d'une part pour les dépenses et les pertes.

Nous n'apprendrons rien à ceux qui sont chargés de l'administration de nos banques ; quelques-uns en tiennent compte, mais la concurrence en porte d'autres à ignorer ceci, et quand l'heure d'établir le bilan est arrivée, on se trompe soi-même en donnant trop de valeur à des dettes douteuses, pour ne pas montrer un résultat que l'actionnaire et le public verraient d'un mauvais œil. Je sais qu'il est extrêmement difficile d'en arriver à une entente sur le taux d'intérêt à donner au déposant. Bien des raisons, qu'il est inutile d'exposer ici, rendent la chose impossible, mais, tout en gardant une certaine indépendance, rien ne justifie les taux élevés qui ont eu cours jusqu'à ce jour et qui — nous sommes heureux de le constater — se sont abaissés dernièrement. Ce n'est qu'un premier pas ; espérons que, dans l'intérêt des banques et du déposant lui-même, le mouvement ne s'arrêtera pas là. Tous tiennent à leur argent et préfèrent le savoir placé sûrement à trois ou même deux et demi pour cent que compromis à quatre.

Pourquoi n'agirions-nous pas comme le font les banques en Angleterre et sur le Continent, qui établissent périodiquement le taux et en informent les déposants, leur accordant le loyer de leur argent en raison de ce qu'il vaut pour elles ?

Il y a actuellement en dépôt, dans les banques, cent quatre-vingt-trois millions de dollars en chiffres ronds, dont soixante-sept millions à demande, le reste à terme. Ces soixante-sept millions représentent les balances au crédit des négociants et l'épargne. Il est assez difficile d'établir la part de chacune dans le total, toute banque pouvant le faire pour ce qui la concerne. Il lui est facile d'arriver au chiffre de ces dépôts qui sont dépôts à retrait et de composer sa caisse et ses ressources en conséquence. On sait combien l'épargne s'est adressée aux banques d'escompte dans ces derniers temps, et l'on peut de là présumer qu'une trentaine de millions au moins sur les soixante-sept appartiennent à cette catégorie. Nous avons donc, avec les dépôts à terme, cent quarante-six millions de dollars, faisant en tout cent quatre-vingt-sept millions; à cela il convient d'ajouter quarante cinq millions pour la circulation, pour les sommes dues aux gouvernements fédéral et provinciaux, et à des agences en Angleterre. On arrive donc à un total de cent quatre-vingt-onze millions, qui constitue la somme pour laquelle il faut trouver des disponibilités en valeurs ou en argent. Voyons maintenant quels sont les moyens de remboursement que l'on peut considérer comme spécialement affectés à ces dépôts. Nous trouvons : effets de chemins de fer canadiens, britanniques et autres ; prêts sur nantissement ; prêts aux gouvernements ; espèces et billets de la Puissance, en tout à peu près cinquante millions, soit vingt-six pour cent. Le reste doit être pris sur les escomptes. D'aucuns seront d'avis que ces cinquante millions en bonnes valeurs et en espèces sont suffisants. Peut-être, mais rappelons-nous que dans cette somme il y a dix-sept millions de prêts sur nantissement d'une réalisation difficile, parce que, étant des valeurs n'ayant cours qu'ici, elles ne trouveraient de marché que sur notre place, et dans les grands troubles d'un caractère tout local les valeurs étrangères, négociables à Londres ou à New-York, seraient de beaucoup les plus avantageuses. Sans doute, nous l'espérons bien, une crise de cette intensité est tout à fait en dehors des choses probables, et les circonstances critiques que nous supposons n'arriveront pas ; mais c'est en ayant toujours en vue le côté le plus noir que nous pourrions conjurer l'orage qui tôt ou tard peut fondre sur nous. *Si vis pacem, para bellum.*

La moyenne que nous venons d'établir est sur la totalité des dépôts dus par toutes les banques du pays, ainsi que sur toutes les valeurs en mains. Mais il serait imprudent de tirer des conclusions bien certaines et les appliquer à chacune d'elles. Car, sur les trente-huit banques en existence, il n'y en a que vingt-sept qui soient en possession, à divers titres, de ces valeurs, et encore est-ce dans des proportions bien différentes.

Nous ne pouvons donc que présenter la question telle que nous la voyons, laissant à ceux à qui ça plaira le soin de déterminer le chiffre de la part de chaque banque en particulier.

La leçon que nous tenons de cette abondance d'argent en dépôt est, ou que les bénéfices s'accroissent dans une proportion bien grande, ou qu'il s'est opéré un changement dans les placements par de fortes réalisations qui sont restées temporairement dans les banques en attendant mieux, ou, encore, que les capitalistes déposants ne sont pas prêts à accepter, comme placement définitif, les quatre pour cent que donnent, à l'heure qu'il est, les valeurs de tout repos. En dehors de ces valeurs, il y a bien peu de chose, il faut l'avouer, pour tenter le rentier. La propriété, à quelques exceptions près, est loin de donner le rendement d'autrefois; l'hypothèque est accompagnée de tant de risques et d'incertitudes que ceux-là seulement qui sont armés de l'attirail indispensable pour les mettre à l'abri de mille dangers et difficultés s'y risquent. Dans les Etats-Unis, en Angleterre, sur le Continent, le rentier a toujours à sa disposition des obligations (débitures) de municipalités et de diverses entreprises, sans compter les rentes sur l'Etat, et malgré cela, ces pays-là, comme le nôtre, sont affligés par des millions et des millions en dépôt qui encombrant les banques. Chez nous, les rentes d'Etat, comme les obligations de nos municipalités et de nos compagnies industrielles, sont détenues à l'étranger. Nous ne les prenons pas parce que, en général, nous ne voulons pas nous contenter d'un placement de quatre pour cent. Hier encore, une de nos filatures de coton a négocié, à Londres, près de deux millions de ses obligations portant quatre et demi pour cent au pair. Cette somme va rembourser les obligataires d'ici, de ce montant pris, il y a quelques années, à 6 pour cent. Cette somme va grossir encore les dépôts de banques, et il en sera de même jusqu'à ce que nous acceptions enfin et aux mêmes conditions ce qui nous est enlevé par les étrangers. Car, si cela se continue, nous serons sans autre revenu que celui que nous rapporteront nos dépôts. Encombrement, voilà le mot qui domine la plupart des situations de notre époque. Les professions, l'industrie, le commerce, les arts, la multiplicité des institutions ayant le même but, les capitaux inactifs; tout cela se nuisant plus ou moins, amène la réduction dans le revenu et rend la vie très difficile à ceux qui n'ont que leur travail pour ressource. Ajoutons la campagne, qui se dépeuple et remplit nos villes (disons plutôt notre ville) de bras sans travail et de familles sans pain. Voilà, pour notre pays du moins, le mal qui nous ronge.

Quelle est la voix puissante et autorisée qui fera refluer cette population vers les champs qu'elle a abandonnés? Il y a un grand effort à tenter dans cette direction. Quel immense service aura rendu celui qui y réussira! Mais avant de renvoyer le cultivateur à sa terre, faisons lui bien comprendre qu'il lui faudra revenir aux coutumes de ses grands-pères. Il faut qu'il renonce à ses habitudes luxueuses. Jamais la terre ne pourra fournir le drap superfin pour ses habits, et l'étoffe et le chapeau

de prix pour ses filles, ni les voitures et les chevaux de luxe. S'il a le courage de revenir à la filature domestique, de fabriquer sa toile, son étoffe du pays, et de s'en revêtir, il retrouvera l'aisance et le bonheur qui étaient le partage de ses aïeux, et nous verrons encore nos terres transmises de père en fils et nos campagnes peuplées par des générations venant des mêmes familles. L'économiste est souvent amené à devenir moraliste. Si nous nous en sentions le talent, il y aurait dans le sujet qui finit notre article par une digression, de quoi nous tenter beaucoup. A d'autres, alors.

EDMOND J. BARBEAU.



LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

En acceptant la demande qui m'a été faite d'écrire un article sur les sociétés de bienfaisance, j'ai entrepris une lourde tâche ; aussi, j'implore l'indulgence des lecteurs et les prie de prendre surtout en considération ma bonne volonté et la sincérité de mes remarques, car je n'ai l'intention de critiquer aucune société en général, ni personne en particulier, mais je veux essayer de faire disparaître, autant qu'il sera en mon pouvoir, les préjugés de nos nationaux en ce qui concerne les sociétés de bienfaisance, préjugés qui sont ravivés par les agents d'assurance de toutes sortes qui pulluent dans les rues de la cité de Montréal et même dans les campagnes les plus reculées de notre belle province de Québec.

Je ne parlerai pas longuement du but ni des avantages généraux des sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, but et avantages qui peuvent se résumer en quelques mots : faire le bien, au moyen de secours accordés aux membres malades et aux héritiers des membres décédés, et, quelquefois, aux membres parvenus à un certain âge.

Je m'attacherai surtout à classer les différentes sociétés de secours mutuels, à montrer les avantages et les défauts de nos principales sociétés canadiennes, le remède à employer pour asseoir ces associations sur des bases solides, en profitant de l'expérience chèrement acquise par un grand nombre de sociétés américaines qui sont disparues, faute de prudence et de prévoyance.

Je m'attacherai aussi à démontrer les avantages qu'il y a pour tout le monde à faire partie des sociétés de bienfaisance, et, pour le riche, à faire aussi partie des assurances régulières sur la vie.

Enfin, je ferai la comparaison entre ces dernières et les sociétés de secours mutuels à taux fixes.

D'abord, il y a deux genres de sociétés bien distincts : les sociétés *purement mutuelles* et les sociétés *à taux fixes*. On est convenu d'appeler

sociétés *purement mutuelles* les sociétés qui exigent une contribution fixe et invariable pour la *Caisse des Malades*, et, au décès des membres, une contribution suffisante pour opérer le paiement des sommes dues aux héritiers des membres décédés, contribution qui, conséquemment, doit être proportionnée au nombre de membres en règle.

En ce qui concerne la *Caisse des Malades*, le principe de ces sociétés est bon, pourvu, toutefois,

10. — Que la contribution mensuelle soit assez élevée ;
20. — Que le nombre de semaines pendant lesquelles les membres malades ont droit de recevoir les bénéfices de maladie soit limité ;
30. — Que les fonds revenant à la *Caisse des Malades* soient centralisés.

Il est très opportun de donner maintenant des explications au sujet des conditions ci-dessus qui, selon moi, sont absolument nécessaires au bon fonctionnement de la *Caisse des Malades*.

D'abord, la contribution mensuelle doit être proportionnée au *quantum* des bénéfices accordés aux malades, parce qu' "une société, comme tout individu, ne peut payer plus qu'elle ne reçoit." En second lieu, le nombre de semaines pendant lesquelles les membres malades ont droit de recevoir des bénéfices de maladie doit être limité.

Une société peut, pendant les premières années de son existence, payer *pendant tout le temps de la maladie* ; mais quand elle commence à vieillir, le nombre d'*invalides* augmente de jour en jour, et l'association devient incapable de payer deux cents piastres ou plus à ces *pensionnaires*.

Enfin, dans mon opinion, pour la campagne et les petits centres, la centralisation des fonds est d'une absolue nécessité pour le bon fonctionnement général de la *Caisse des Malades*, parce que tous les membres sont ainsi également protégés, tandis que, dans le cas des sociétés organisées avec des cours ou petites succursales qui gèrent elles-mêmes et séparément leur fonds de secours aux malades, il arrive très souvent qu'une succursale ne peut faire face à ses obligations vis-à-vis de ses membres. Avec un bureau général, les malades sont tous payés régulièrement, et ce, à la grande satisfaction de ces personnes qui, après tout, ne reçoivent que ce qui leur est légitimement dû.

En effet, il est prouvé par les statistiques que dix pour cent des cours ou petites succursales ne peuvent faire face aux obligations contractées envers leurs membres, tandis que quatre-vingt-dix pour cent ont un joli surplus. Remettez le tout à un bureau central, tous les malades seront payés régulièrement, et la société pourra augmenter son fonds de réserve tous les ans.

Je n'ai peut-être pas le sens commun, mais jamais on ne pourra me mettre dans la tête *qu'il est juste que les membres malades de dix cours d'une société de bienfaisance et de secours mutuels souffrent, quand les membres de quatre-vingt-dix autres cours sont dans l'abondance.*

On me dira peut-être : « La décentralisation des fonds de la *Caisse des Malades* est préférable, parce que les membres de ces cours exercent un contrôle plus sévère sur l'admission des nouveaux membres et le paiement des bénéfices de maladie, n'admettent que de bons membres et ne paient que ceux qui sont réellement malades. »

Cette théorie qui, au premier abord, paraît assez sage, ne saurait tenir debout après un examen sérieux de la question. Les objections ci-dessus auraient quelque valeur si les directeurs de ces cours étaient tous compétents en la matière, ce qu'on ne pourra raisonnablement supposer quand on apprendra que, sur une cour de quinze membres, il faut onze ou douze officiers ; si, en outre, les membres n'étaient pas exposés à user de partialité en faveur de leurs parents ou amis ou contre leurs adversaires ou ennemis.

Combien d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de cette proposition ! Je crois donc sincèrement que la centralisation des fonds pour les deux Caisses est préférable, même pour le contrôle de l'admission des membres et pour celui des malades, si, bien entendu, le Bureau de Direction sait prendre les mesures nécessaires pour arriver à ce résultat. Enfin, supposons, comme le disent ceux qui sont en faveur de la décentralisation des fonds, que, avec le système centralisateur, les sociétés de bienfaisance paient quelquefois des membres qui ne sont pas réellement malades, ce qui, par parenthèse, peut certainement arriver, croyez-vous, en bonne vérité, que ces prétendus malades ne sauraient prendre les moyens de se faire payer, quel que soit le système des sociétés auxquelles ils appartiennent ?...

De deux maux il faut choisir le moindre, et je crois *qu'il vaut mieux s'exposer à payer quelquefois des gens qui ne sont pas malades selon les termes des statuts, que de ne pas payer ceux qui sont réellement malades*, ce qui arrive assez souvent avec le système de décentralisation, soit à cause du manque de fonds, soit à cause de l'injustice de quelques membres ou directeurs d'une cour locale.

Le principe des sociétés *purement mutuelles*, en ce qui concerne la Caisse des Décès, est absolument faux et irrationnel.

Je m'explique.

Les membres appartenant à ces sociétés paient chaque fois qu'il y a un décès, une contribution spéciale dont le montant, étant proportionné au nombre de membres en règle, *couvre juste* la somme qui doit être payée au décès de chaque membre.

Quel est l'inconvénient de ce système ? me dira-t-on ; il est bien plus sûr que n'importe quel autre, puisque les membres fournissent *à* leur quote-part pour payer les héritiers des membres décédés.

Attendez un peu, s'il vous plait, avant de donner votre jugement sur une question très importante, mais qu'on n'a pas encore assez étudiée en certains endroits.

Il est prouvé par les statistiques d'un grand nombre de sociétés de secours mutuels que, dans les dix premières années d'existence d'une société, il n'y a qu'une moyenne de quatre décès par mille.

A ce compte-là, cela prendrait *deux cent cinquante ans avant qu'une génération d'hommes âgés de trente à trente-trois ans disparaisse*, tandis que, réellement, cela ne prend que *quarante ans*.

Après cela, il est facile, il me semble, de juger de la défectuosité d'un tel système. Dans les dix premières années, le coût de revient est comparativement très faible ; mais quand la société a vingt à vingt-cinq ans d'existence, le nombre de contributions pour décès augmentant très vite, les contributions mensuelles ajoutées à celles des décès forment une contribution moyenne de deux piastres et demie à trois piastres par mois, ce qui est cause qu'un certain nombre de membres abandonnent la société, que les nouvelles recrues se font de plus en plus rares, que les vieux membres *restent seuls*, et enfin que la société tombe ou meurt... d'inanition.

Le tableau est sombre, mais exact. Ceux qui désirent avoir des preuves convaincantes de ce que j'affirme ici n'auront qu'à passer chez moi, et je me ferai un devoir de leur démontrer la justesse de mes propositions, preuves et statistiques en mains.

Il peut se faire que ce petit article fasse du bruit dans Landerneau, car on va prétendre que mes écrits tendent à affaiblir la confiance du public envers les sociétés de bienfaisance.

Eh bien ? suivant moi, ce petit travail ne peut produire qu'un bon résultat, car le public intelligent comprendra aisément que je suis dans le vrai, et que, à moins de vouloir passer pour traître à mon pays et traître à la nationalité canadienne-française, ainsi qu'à la grande cause du mutualisme en cette province, quant à traiter cette question je suis obligé, à cause des études que j'ai faites sur le sujet, de déclarer publiquement la vérité, et *toute la vérité* sur une question de tant d'actualité et d'une si grande importance.

De plus, les agents d'assurance ont toujours *en poche* un petit opuscule intitulé :

" The great record and death folder in memory of thirteen hundred and thirteen dead co-operative assessment societies that have failed

during the last fifteen years, leaving over three millions and seven hundred and fifty thousand mourning policy holders for the money so foolishly invested, and leaving them without protection.

“Copyrighted 1891.

“W. E. Thompson, publisher, Milwaukee, Wis.”

Ce qui, en donnant une traduction un peu libre, peut se traduire comme suit :

“Opuscule contenant une longue liste de mille trois cent treize sociétés purement mutuelles (co-operative assessment societies) qui ont fait faillite, durant les quinze dernières années, laissant plus de trois millions sept cent cinquante mille assurés regretter l'argent qui avait été si mal placé dans ces sociétés qui les ont ensuite, par leur faillite, laissés sans protection.”

Avec cet opuscule dans leur poche, les agents d'assurance combattent de toutes leurs forces les sociétés de bienfaisance.

Je crois donc sincèrement que le meilleur moyen de rétablir la question sous son véritable jour, c'est de se servir des armes dont se servent ces agents peu scrupuleux, et c'est ce que je fais en montrant les côtés faibles de nos sociétés canadiennes purement mutuelles, tout en indiquant les moyens, qui selon moi, assureraient la permanence de ces genres de sociétés, dont la plupart n'ont que quelques années d'existence.

Je dois, en justice pour les intéressés, ajouter que, s'il y a des agents d'assurance malhonnêtes, il y en a un certain nombre d'une honnêteté parfaite, qui ne dédaignent pas d'entrer dans plusieurs sociétés de bienfaisance, et qui obtiennent des risques pour les assurances qu'ils représentent, et ce en faisant connaître la valeur de leur marchandise sans nuire aux autres.

Mais c'est le petit nombre.

Doit-on conclure de ce qui précède que la plupart de nos sociétés canadiennes ne sont pas établies sur des bases solides? Je n'hésite pas à répondre dans l'affirmative. Quel est le meilleur remède à y apporter? me demanderez-vous.

Je crois qu'un des moyens les plus efficaces pour assurer la solidité des sociétés purement mutuelles, ce serait d'obliger chaque membre à payer une piastre par année pour former un fonds de réserve spécial qui pourrait être appelé: “fonds de réserve pour décès,” et auquel l'on ne pourrait toucher que quand les contributions pour décès atteindraient une moyenne de dix-huit piastres par an. Prenez, par exemple, l'une de

nos meilleures sociétés *purement mutuelles* qui compte à peu près douze mille membres, et calculez quel serait le résultat d'un tel amendement à la constitution.

Ainsi, cela donnerait un revenu de douze mille piastres par an pour ce fonds de réserve seul.

Calculez maintenant l'intérêt sur le fonds de réserve ainsi accumulé pendant vingt ou trente ans, et vous me direz après si cela ne serait pas une excellente garantie et l'un des meilleurs remèdes à apporter au mal qui ronge ces sociétés.

Mais pourquoi n'a-t-on pas fait cela dès la fondation de ces sociétés ?

Pourquoi ? Parce que la plupart des fondateurs de ces associations avaient un but philanthropique chrétien, sans doute, mais manquaient d'expérience dans les sociétés de bienfaisance et de secours mutuels qui ne se sont propagées d'une manière prodigieuse que depuis une dizaine d'années.

Nous leur devons cependant, à ces nobles fondateurs du mutualisme dans la province de Québec, un tribut de reconnaissance pour le bien incalculable qu'ils ont fait au moyen de ces sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, qu'on peut aussi bien appeler *sociétés d'économie*, car, suivant moi, l'un des principaux avantages de ces sociétés, c'est de forcer, en quelque sorte, les membres de pratiquer une certaine économie que la majorité d'entre eux ne feraient probablement pas sans cela ; économie qui assure l'existence de la famille du membre en règle avec la Société, lorsque, cloué sur un lit de souffrances, ce pauvre père de famille dont le travail au jour le jour est nécessaire à ceux qui lui sont si chers, est incapable de vaquer à aucune occupation susceptible de lui rapporter un bénéfice.

Honneur, donc, aux vétérans du mutualisme en cette province !

L.-G. ROBILLARD.

(A suivre)

LE PORT DE MONTRÉAL

Si, un jour, les êtres constituant les règnes de la nature privés de la faculté de penser, recevaient une âme et pouvaient discuter de leur sort, il est incontestable qu'aussitôt monterait vers le Créateur un surprenant concert de regrets et de plaintes au regard de la répartition des avantages et des richesses par lui accumulées sur la surface du globe. Pour peu que les théories sociales actuellement en honneur vinsent à agiter les innombrables individus subissant, sans murmurer, les lois à eux imposées depuis l'origine des mondes, une armée de mécontents se lèverait pour demander, pour exiger des réformes sans limites. Le palmier, brûlé par le soleil, desséché par le vent du désert, voudrait naître sur la rive que le flot baigne sans cesse. Le noyer, dont les longs rameaux s'étendent au fond des vallons solitaires, solliciterait d'ombrager les larges voies sillonnées de piétons et de cavaliers. Le sapin, ployant sous le poids de neiges éternelles, insisterait pour vivre au pays où fleurit l'oranger. L'yeuse naine, que les rafales, balayant la falaise, tiennent constamment courbée vers le sol, ferait requête pour un abri sûr et commode au pied des pics inaccessibles. Les dépôts de houille, les gisements de cuivre, tous les trésors enfouis dans les entrailles de la terre en des contrées ignorées, perdues, pétitionneraient pour que leur prison fut ouverte et qu'on leur permit, comme à de plus heureux, de se mesurer avec le pic du mineur et la pelle du terrassier.

Des collectivités, des agglomérations représenteraient que, privilégiées sous certains rapports, elles manquent, à d'autres points de vue, des éléments essentiels à leur existence. Le climat serait trop froid pour les uns, chaud à l'excès pour les autres ; humide outre mesure, quant à ceux-ci ; constamment sec vis-à-vis de ceux-là. Tout comme parmi les personnalités douées d'intelligence et de sens, les conflits, les querelles surgiraient, difficiles à apaiser, à régler, et des chocs, des bouleverse-

ments formidables se manifesteraient, ébranlant les espaces et suspendant la vie.

Pour rendre complète la ressemblance avec les tourmentes passant, de temps à autre, sur l'humanité elle-même, les exceptionnellement partagés, les satisfaits de leur lot, se montreraient opposants à toute modification, au moindre changement, persuadés d'avance qu'ils n'en retireraient aucun profit. Au premier rang de ces partisans du vieux régime, on verrait, sans nul doute, apparaître ce coin favorisé entre tous, gâté, choyé par le sublime inventeur, n'ayant plus de souhaits à former, dont l'appellation seule indique la brillante destinée, et qu'à son rapide passage, le courageux marin qui en fit la découverte, il y a trois cent soixante ans, baptisa du nom de *Mont-Royal*.

Est-il, en effet, plus enviable héritage que celui départi aux fortunés possesseurs de la ravissante contrée où s'élève aujourd'hui la belle ville remplaçant les pauvres huttes dressées par les Iroquois que rencontra Cartier dans le village d'Hochelaga l'ancien ? Tous les biens y sont répandus à la fois, et il est loisible à chacun d'en prendre sa part. L'orme géant, qui doit sa haute stature au cours d'eau abreuvant journellement ses racines, ne porte point ombrage au chêne nouveau dressant ses bras robustes sur la cime des monts. Des pluies bienfaisantes se chargent de désaltérer fréquemment ce roi des altitudes et de conserver à son feuillage le lustre et la vigueur. L'érable croissant au long des sentiers souvent parcourus n'est pas salué par plus de visiteurs que le hêtre des forêts maintenant percées à jour par des lignes sans fin où courent, nuit et jour, les lourds engins traînant à leur suite, dans des tourbillons de fumée, des voyageurs qui ne se comptent plus. Les résineux de toute espèce, gémissant l'hiver sous l'étreinte des glaçons, secouent au printemps leur froide parure, et développent à l'aise leurs bourgeons, graduellement réchauffés par les souffles réconfortants de l'été. Les bourrasques sont espacées et laissent à ceux qu'elles atteignent le temps de se remettre après chaque secousse. Des puits se creusent, profonds, à travers la croûte terrestre, et l'activité s'empare des chantiers installés ici et là, pour amener à la surface tout ce que les couches inférieures contiennent de précieux.

Et si l'on examine la situation qui est faite aux résidents eux-mêmes, aux colons, cette fois capables de tout voir et de tout comprendre, et qui, bien inspirés, sont venus planter leur tente en cette sorte de terre promise, on est amené à ne lui contester ni sa valeur, ni sa continuité. Les préoccupations touchant les moyens de largement satisfaire aux besoins de chaque jour y sont inconnues. La campagne environnante demeure d'une incomparable fertilité et fournit, sans jamais les mesurer, les denrées les plus diverses, les herbages infiniment variés. Les gras pâturages, s'étendant aux alentours, ne laissent pas un instant chômer

l'étal du boucher et alimentent généreusement les entrepôts où s'entassent les dérivés de la laiterie. Les bois voisins fourmillent de gibier, du grand quadrupède, que la balle du chasseur peut seule atteindre, au ramier sauvage et à l'alouette de mer dont les moins habiles savent quotidiennement faire des hécatombes. Les rivières et les lacs, si multipliés qu'on a peine à les dénombrer, renferment une colossale fortune alimentaire, et s'ils venaient à s'épuiser, les mers voisines, sur un signe, déverseraient les fabuleuses quantités de leurs espèces qui les encombrant.

C'est par exception que le pays devient tributaire des Etats limitrophes, car on y trouve à profusion la matière première pour toutes les industries, pour toutes les entreprises.

L'enceinte dans laquelle se meut une population de deux cent cinquante mille habitants peut complaire aux plus exigeants. D'un côté, les collines boisées que la hache a respectées, aux pentes douces que diminuent encore des chemins intelligemment tracés, forment un rideau de verdure imprimant au paysage une harmonieuse gaieté. Sur la ligne opposée, le roi des fleuves promène, majestueux, ses ondes sans rivales, où se mirent les édifices élevés sur ses bords.

Les résultats de ces rares privilèges seraient pourtant considérablement amoindris si l'importante cité qui en jouit était condamnée à l'isolement vis-à-vis des autres parties de l'univers, surtout si elle se voyait privée de correspondre avec les anciens continents. Toutes les faveurs désirables se porteraient sur une contrée, qu'elle en retirerait de minces bénéfices, si elle éprouvait quelque embarras à se conformer à l'obligation universellement imposée d'échanger et de trafiquer pour vivre. A cet égard encore, la main qui gouverne les hommes et les choses s'est montrée généreuse en permettant aux riverains du Mont-Royal, non seulement d'entrer en relations suivies avec les cinq zones connues des régions habitées, mais encore de créer sur les berges avoisinant leurs murs, un port, qui est le rendez-vous de toutes les marines, dans lequel arrivent les expéditions destinées à la consommation locale, aussi bien que celles s'en allant au loin, dans toutes les directions.

« Quoique situé à mille huit cent vingt-cinq kilomètres (environ douze cents milles) du détroit de Belle-Isle, portail de l'océan Atlantique, dit Elizée Reclus, dans sa nouvelle Géographie universelle, et à cent cinquante-neuf kilomètres (environ cent milles) du point extrême où remonte le flot marin, Montréal est pourtant un port de mer. Jadis il n'était accessible qu'aux bateaux marins de trois cents tonneaux ; mais le drainage du lac Saint-Pierre a permis aux

« plus puissants transatlantiques de venir monter au ras des quais de
 « Montréal. En aucun autre endroit de la terre on ne voit des
 « paquebots de cinq mille tonneaux, tirant jusqu'à neuf mètres
 « vingt-huit pieds), pénétrer aussi loin dans l'intérieur d'un continent.
 « Les grands bateaux voiliers pourraient aussi remonter le fleuve, mais
 « les dépenses de la navigation à contre courant, en maints passages
 « étroits, et la perte de temps inévitable empêchent ces navires
 « d'utiliser la voie fluviale. Aussi le port offre-t-il un aspect bizarre :
 « on n'y voit guère que des bateaux à vapeur, grands et petits paquebots,
 « remorqueurs, bateaux de plaisance, bacs de passage, et des chalands
 « aux lourdes membrures. Montréal est une des premières villes où
 « l'on ait fait l'expérience de la navigation à vapeur : dès l'année 1809,
 « un *pyroscaphe* faisait le voyage de Montréal à Québec. »

L'assertion de l'illustre savant, en ce qui concerne l'absence de voiliers, est absolument exacte, et c'est regrettable, d'abord parce qu'elle diminue l'animation que ces auxiliaires provoqueraient sur les quais, et aussi parce qu'au départ et à l'arrivée, leurs grandes toiles grises et blanches, rompant sur le noir mat des carcasses de fer, égayeraient le paysage et reporteraient à l'époque, maintenant lointaine, où ceux à qui revient la gloire d'avoir les premiers accosté les terres nouvelles, accomplissaient leurs périlleux et infinis voyages sur quelques planches assemblées, ne comptant que sur le secours des vents et la garde de Dieu.

La seule note pittoresque à recueillir aujourd'hui est fournie par les larges bateaux-passeurs ou traversiers reliant la capitale aux diverses localités disséminées dans la plaine d'en face : Laprairie, Longueuil, Boucherville, La Pointe-aux-Trembles. Le regard se sent attiré sur ces fidèles du canal immense, quand, aux jours de repos, la foule des promeneurs envahit leurs salons et leurs vastes passerelles, quand les toilettes claires et les ombrelles multicolores se confondent, pressées, sur les hautes galeries, quand le pont résonne sous les sabots des chevaux fringants que la sonorité de leur pavé d'occasion rend craintifs et hésitants. Et lorsque transport et transportés ont gagné le large, glissant à bonne allure sur le dos du complaisant colosse, peu ému de leur passage, on croit voir un grand cygne blanc s'ébattant, paisible, en des parages pour lui familiers.

L'abri qu'offre le port de Montréal ne saurait être plus parfait. Les plus forts ouragans n'arrivent jamais à modifier le calme plat qui y règne constamment, tout se bornant pour les navires qui s'y arrêtent à se munir d'amarres capables de résister au courant. Les accidents provoqués ailleurs par les vents ou par toute autre cause y sont

complètement inconnus, et les cas d'avarie par suite de mauvais temps n'ont jamais donné lieu à aucune constatation.

Le mouvement de la navigation est, en moyenne, par année de :

700 navires de mer, - - - - -	jeu	geant 1,000,000 de tonnes
5,600 " des lacs et du fleuve, - - -	"	1,100,000 "

L'importation s'élève à - - 230,000,000 de francs environ

L'exportation à - - - - - 175,000,000 " "

Il y a loin de ces chiffres à ceux enregistrés durant la période où les canots d'écorce des Indiens, remplacés par nos aïeux, visitaient seuls le Saint-Laurent.

" Parmi les cités américaines, dit encore Elizée Reclus, qui pour la plupart offrent le long de leurs havres, de mer ou de rivière, un dédale de chantiers et de bassins, Montréal se distingue par la possession d'un quai vertical qui borde le fleuve, et que domine à distance une haute levée, en bordure devant les façades des maisons riveraines."

C'est ainsi qu'aucun obstacle n'arrêtant le cours rapide des eaux, elles conservent leur limpidité et n'ont rien de commun avec celles retenues dans la presque totalité des grands ports du monde entier, fétides, puantes, insalubres sans mesure. Malheureusement, dans le but de protéger la basse-ville contre les inondations occasionnées au printemps par la fonte des glaces, on a établi dans l'axe du fleuve, en amont des quais, une sorte de barrage, émergeant de plus de trente pieds et prenant la forme et l'aspect d'un bizarre îlot. Cet ouvrage modère sensiblement le courant et s'oppose à l'épuration, autrefois si naturelle, des points qui se ressentent du ralentissement. Certains égouts venant, au surplus, se déverser précisément en ces endroits, la santé publique n'aura rien à gagner à la mesure, le mal se montrant toujours ici-bas l'acolyte inséparable du bien. L'œil ne se reposera plus complaisamment sur la vaste rade formée là même par les dimensions inusitées du fleuve, l'horizon étant coupé à mi-chemin par l'intempestif exhaussement, dont l'échine tranchante et les flancs abruptes paraissent faits des scories et des laves vomies par le redoutable volcan, terreur de l'aride Sicile.

En aval pourtant, et au-dessous des embarcadères de la place Jacques-Cartier, le contre-coup de cet accident cesse de s'imposer et la nappe reprend sa couleur verte et sa limpidité. Galamment, quand un

navire de guerre étranger, à quelque nationalité qu'il appartienne, demande l'hospitalité, c'est dans ces eaux pures qu'on lui choisit un gîte et qu'on lui souhaite la bienvenue.

Toujours par crainte des inondations, au moment du dégel, tout projet d'embellissement sur la voie qui borde les quais demeure interdit, alors que, sans cette perpétuelle menace, la création d'un magnifique boulevard, remplaçant la peu gracieuse levée dont parle Reclus, serait depuis longtemps décidée, et transformerait une rue tortueuse et mal-propre en allées rectilignes et ombragées.

Les rigoureux hivers du Canada sont loin d'être favorables au port de sa métropole commerciale, car, outre qu'ils y arrêtent tout mouvement pendant six longs mois, ils s'opposent à l'établissement de toute construction durable, n'autorisant que l'élévation de hangars de bois, de maisonnettes de planches, démontables à volonté, que l'on démanche en automne pour les replacer à la reprise de la navigation. "Il en est de même pour les jetées des embarcadères, formées d'énormes cuissous en poutres et madriers entrecroisés, qui sont détachées de la rive et touchées dans quelque lieu d'abri" (Reclus). Ces éphémères baraquements et le provisoire des autres accessoires donnent aux quais un aspect misérable, surtout à qui connaît et les blocs énormes de granit encadrant ceux des ports à climat tempéré, et les docks aux multiples étages, bâtis à chaux et à sable, ornés, ouvragés, qui décorent les berges d'une foule de havres dans des régions bénéficiant d'une température plus clémente.

Toutes les inventions, toutes les découvertes de la science moderne sont mises à profit dans le port de Montréal. Hautes écluses, voies ferrées, élévateurs à grains, moteurs électriques y fonctionnent depuis nombre d'années, et les opérations les plus compliquées s'y pratiquent couramment et sans effort. Les industries de toute nature se sont fixées sur son alignement, et les usines ayant un besoin immédiat des matières premières y abondent. Le haut commerce y tient ses entrepôts où règne une incessante activité. Montréal étant l'intermédiaire obligé de l'Amérique du Nord avec les pays transocéaniques, les produits les plus variés convergent en son port qui assiste à des échanges surchargeant les statistiques. Malheur à lui si jamais les milliards de compagnons de Saint-Antoine égorgés sur les contours du Michigan venaient à crier vengeance! Sa complicité manifeste dans cette tuerie, ne fut-ce que par recel, le rendrait digne de tous les supplices.

Diverses compagnies desservent le port de Montréal, les principales ayant leurs attaches en Angleterre, d'autres en Allemagne, et les dernières en Belgique. La France, non plus que les autres nations d'Europe, n'entretiennent de correspondance suivie avec le Canada. Les lignes les plus importantes sont connues sous les noms de : *Allan*.

Line, Dominion Line, Hamburg American Packet, Black Diamond Line, Thompson Line. Elles n'ont pas de communication avec l'intérieur, cette partie du trafic étant généralement retenue par des compagnies locales plus spécialement chargées de la navigation fluviale.

Vus de la rive sud, les quais, protégés par les innombrables constructions montant en amphithéâtre sur la côte qui termine la ville de leur côté, semblent prendre plus d'animation et d'importance. Et, quand la nuit venue, ils font briller la longue file de leurs lampes électriques, dont la clarté se reflète dans l'eau en minces et interminables rayons, on pense assister à l'ouverture d'une fête, au prélude de réjouissances publiques comme à l'heure des grands événements.

Notre hâte à témoigner envers nos morts illustres des sentiments reconnaissants que nous inspirent leurs grandes actions, l'utilité de leur carrière au regard du bien public, était inconnue de nos pères. Les cendres de ceux qui, à un titre quelconque, ont bien mérité du pays, sont, aujourd'hui, à peine refroidies, que déjà on songe à garantir leur mémoire de l'oubli. Le fer et la pierre sont chargés de, chaque jour, redire aux générations naissantes leurs vertus ou leurs hauts faits. Les siècles passaient, autrefois, sans que le moindre signe indiquât qu'on se souvenait des services rendus, du dévouement prodigué, des actes héroïques accomplis par des natures d'élite se sacrifiant pour le profit commun. Et, si l'heure de la réparation venait à sonner, les arrière-descendants des témoins, des bénéficiaires directs de la noble conduite, acquitteraient enfin la dette sacrée, demeurée trop longtemps en souffrance.

Le fondateur de Montréal a subi les effets de ces regrettables pratiques, puisqu'il a attendu deux cent cinquante-trois ans la récompense de ses inappréciables mérites.

Le voilà enfin sur son piédestal, dont les allégories, en décorant les angles, racontent les luttes qu'il eut à soutenir, les difficultés qu'il lui fallut vaincre. Il était digne de l'immortalité celui qui, au mépris du danger, de privations de toute nature et cent fois au péril de sa vie, sut conserver à la nation qui lui en avait donné la mission, le beau pays que ces quelques lignes ont essayé de décrire. C'eût été faire preuve de la plus noire ingratitude que de lui refuser les hommages qu'il vient de recevoir et de méconnaître un seul instant ses droits à un impérissable souvenir.

J. GERMANO.

LA REINE BICYCLETTE

La reine Bicyclette exerce en ce moment un pouvoir absolu sur des millions de sujets et possède un immense royaume qui n'est limité par aucune frontière. Aussi demeure-t-on confondu, quand on compare l'éclat du rang qu'elle occupe actuellement avec l'obscurité de sa condition première.

Jamais autrefois, personne n'eut osé croire que l'humble plébéienne dont les débuts dans la vie étaient alors si pénibles, exercerait dans le monde entier une suprématie indiscutée.

Née en France, elle eut pour père un simple artisan nommé Michaud auquel la Fortune ne prodigua jamais ses sourires.

Elle vint au monde dans des conditions bizarres, et présentait même, lors de sa naissance, un aspect tellement anormal, que ses parents ne sachant pas trop quel était son sexe, lui donnèrent à tout hasard le nom de *Vélocipède*.

Leur erreur ne fut découverte que longtemps après. Plus tard, dans sa jeunesse, la future souveraine ne sut inspirer ni l'amour ni l'amitié, tant sa personne était disgracieuse et son caractère difficile. Aussi, abandonnée du monde entier, tournée en ridicule par le public, semblait-elle destinée à végéter misérablement pendant tout le cours de son existence, quand un phénomène sans précédent se produisit en sa personne.

Un beau jour, vers sa trentième année, sa taille qui était d'une hauteur démesurée s'abaissa, ses gibbosités disparurent, et son corps prit un aspect homogène tandis que sa tête s'affinait dans une proportion inattendue.

D'autre part, son lumeur qui jadis était acariâtre, s'égalisa. Au lieu d'imiter les vieilles demoiselles qui, ayant coiffé sainte Catherine,

tourment à l'aigre, elle devint la crème des bonnes filles, ne regardant plus jamais le public du haut de sa grandeur, et toute disposée à se laisser tutoyer.

Cette étonnante transformation lui attira naturellement de nombreux admirateurs qui la récompensèrent de son humeur accommodante en lui décernant le nom gracieux et bon enfant de *Bicyclette*.

A cette époque de sa vie, Bicyclette ne fréquentait pas encore la bonne société, sa clientèle masculine consistant principalement en poivrots de médiocre acabit, et ses connaissances féminines en pierreuse de petite marque.

Aussi, par suite de ses fâcheuses fréquentations, sa réputation était-elle à ce point ébréchée que les jeunes filles du monde baissaient les yeux en l'apercevant, et que les hommes de bonne compagnie, la considérant comme trop encanaillée, dédaignaient ses faveurs.

On pouvait donc croire que malgré sa tardive transformation, Bicyclette n'obtiendrait jamais qu'un demi-succès, quand subitement, il y a cinq ou six ans, ce fut en France un coup de théâtre inimaginable, un fantastique changement à vue. En un clin d'œil, le pays tout entier, touché par la grâce vélocipédique et oubliant les frasques de Bicyclette, l'acclama reine à la barbe du gouvernement républicain.

Les gens du *high life* eux-mêmes, les gommeux du monde copurchie qui, récemment encore, considéraient la nouvelle élue du peuple comme la méprisable compagne des pauvres diables trop pan'és pour s'offrir un fiacre, consolidèrent son trône de leurs mains aristocratiques.

Quant aux vieux prudhommes qui, autrefois, considéraient les vélocipédistes comme de simples paillasses, eux aussi apprirent à monter à bicyclette, de même que les magistrats, jadis esclaves d'un austère décorum, n'hésitèrent pas à revêtir en son honneur la culotte courte, et à coiffer pour lui plaire la casquette à carreaux.

Il n'est pas jusqu'aux membres du clergé qui ne se soient laissés entraîner dans le mouvement, mais il faut reconnaître que, de ce côté, l'affaire ne marcha pas toute seule, des gens timorés et grincheux ayant mis des bâtons dans les roues et provoqué un fort tirage.

En effet, les vieux chanoines forcés par l'âge de garder la chambre pour y soigner leurs rhumatismes, s'indignaient à la pensée que toute une légion de jeunes vicaires allait s'offrir un divertissement nouveau dont ils seraient eux-mêmes privés, et, d'autre part, plus d'un évêque répugnait à laisser un autel du vrai Dieu au trône un peu trébuchant de la reine Bicyclette.

Cependant, la cour de Rome devant laquelle l'affaire fut portée n'ayant pas voulu se prononcer sur la question, on interpréta son silence en faveur de l'aimable souveraine. C'est ce qui explique comment on voit aujourd'hui, dans tous les diocèses du territoire de la République,

bon nombre d'ecclésiastiques dévorer les kilomètres fièrement campés sur un destrier fin de siècle, le chapeau sur l'oreille et la soutane au vent.

Il eût été bien étonnant que les femmes, toujours éprises du moindre changement et généralement friandes de tout inconnu, fussent restées en dehors du mouvement vélocipédique. Elles s'y précipitèrent tête baissée.

Tandis qu'autrefois les demi-mondaines — lesquelles ne regardent pas à une chute de plus ou de moins — étaient seules à enfourcher le cheval d'acier, aujourd'hui toute la partie féminine de la population française raffole du pneumatique. Belles filles et laiderons, bourgeoises et grandes dames, se sont mises à pédaler avec une frénésie qui tient du délire.

Il est bon d'ajouter que le plaisir de fendre l'air à une rapide allure n'est pas le seul attrait qu'offre à ces dames le sport de la bicyclette.

Ah ! quel bon moyen offert à une jeune fille romanesque, de semer sur la route papa et maman pour aller faire la causette, loin des patriarcales, avec un soupirant antipathique à la famille !

Ce qui explique encore le succès foudroyant de la bicyclette parmi la plus belle moitié du genre humain, c'est que le sport vélocipédique est celui qui lui permet les costumes les plus hardiment fantaisistes.

Dans le principe, ces dames toléraient encore les robes relativement longues, puis bientôt elles ramenèrent la jupe aux genoux, et finalement la supprimèrent pour la remplacer, d'abord par une veste hongroise et une culotte de zouave, enfin par un jersey révélateur et un pantalon collant.

Ce costume androgyne est le dernier cri de la mode. Le plus curieux de l'histoire, est qu'une foule de belles demoiselles qui n'ont jamais enfourché la moindre bicyclette, profitent de la circonstance pour se prélasser sur nos boulevards dans des costumes qu'on ne tolérerait pas au bal de l'Opéra.

La fantaisie a même été poussée si loin sur ce point, qu'à un certain moment le préfet de police songea à réglementer le costume des cyclistes appartenant au sexe prétendu faible. Hâtons-nous d'ajouter qu'il dut promptement renoncer à ce projet, dans la crainte d'avoir les yeux arrachés par ses administrées.

En résumé, on peut dire qu'en ce moment en France, chez les hommes comme chez les femmes, dans toutes les classes de la société, la mode du cyclisme tourne au délire.

Même les chiens qui autrefois se montraient les grands ennemis des amateurs de la pédale, ont fait la paix avec eux, et rendent hommage à leur façon à la toute puissance de la reine du moment, en

regardant d'un œil sympathique les mollets des particuliers des deux sexes qui roulent sur les routes *grimpés sur leurs machines*.

On voit que la victoire de Bicyclette a été complète en France. C'est alors qu'après avoir terminé son évolution dans notre pays et l'avoir entièrement conquis, cette ambitieuse souveraine, franchissant nos frontières, étendit sa domination sur les îles et les continents du monde entier.

Eh bien ! cette vogue étourdissante se maintiendra-t-elle, ou bien, au contraire, doit-on s'attendre à voir, dans un temps plus ou moins éloigné, la reine Bicyclette perdre son sceptre aussi bien en France qu'à l'étranger ?

Certains symptômes tendraient à faire croire que la marée cycliste bat son plein en ce moment, et que le reflux viendra.

Déjà en France, on entend dans le lointain des rumeurs inquiétantes pour la popularité de la reine. Ce n'est rien eucore, un simple bruissement qui se perd dans les acclamations, mais qui pourtant fait présumer qu'un orage s'approche.

L'opposition a pris naissance dans la Faculté de médecine de Paris. En effet, chaque jour augmente le nombre de ces praticiens ergoteurs qui effrayent les mamans en leur affirmant que la bicyclette ne convient pas à l'hygiène des jeunes filles ; chaque jour décuple le chiffre des chevaliers de la lancette qui chapitrent les maris pour leur prouver que l'exercice de la pédale est nuisible à la santé des mères de famille, actuelles ou futures.

En outre, quantité de gens qui considèrent le cheval d'acier moins comme un sport que comme un moyen de transport, commencent à trouver que les tramways et les omnibus ont tout de même du bon, et que la bicyclette n'est possible que par un temps de demoiselle, c'est-à-dire quand il ne fait ni chaud ni froid et qu'il n'y a ni pluie ni vent.

En même temps, ils s'effrayent du nombre de clous et de cailloux trenchants que l'on rencontre sur les routes, et qui perforent en un cliñ d'œil les pneumatiques les plus résistants.

Bref, aujourd'hui, une foule d'anciens fervents de la bicyclette qui autrefois n'auraient jamais osé critiquer la reine, lui imputent une interminable série de méfaits et l'accusent notamment de dispenser à ses admirateurs, avec une noire ingratitude, des rhumatismes, hypertrophies cardiaques, emphysèmes et phlébites.

Alors, subrepticement, ces désabusés remettent leur instrument dans quelque coin obscur d'où ils ne le sortent plus qu'à des intervalles de plus en plus irréguliers.

On doit remarquer d'autre part, que le mouvement de réaction qui s'esquisse à peine en France, se dessine très nettement dans les pays

qui nous entourent, en Angleterre principalement où la mode de la bicyclette est en plein recul.

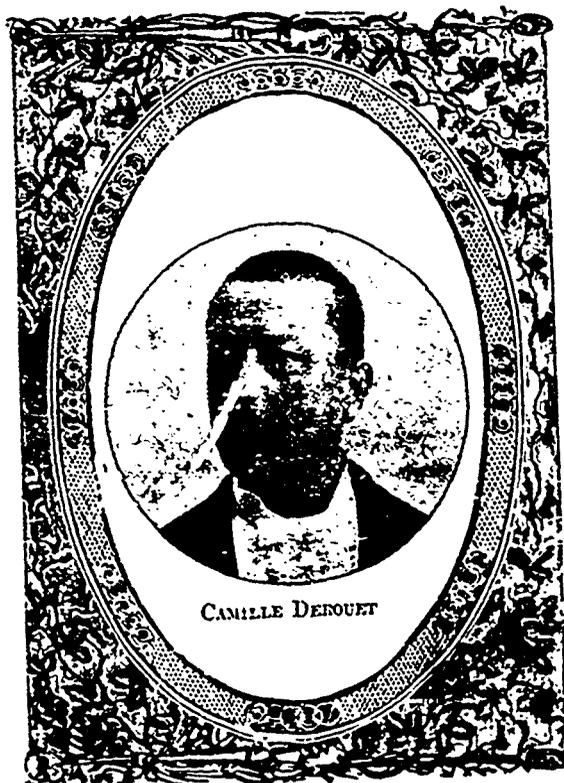
La France suivra sans doute l'exemple de ses voisines.

Est-ce à dire que l'usage de la bicyclette disparaîtra totalement de nos mœurs ? Assurément non, mais on peut croire que, dans un temps donné, le cyclisme cessera d'exister chez nous comme sport universellement répandu pour redevenir, comme autrefois, l'amusement des collégiens en vacances et le moyen de locomotion préféré des travailleurs éloignés de leurs chantiers.

On répète volontiers que tout passe, tout lasse, tout casse. Le dicton populaire s'applique merveilleusement à l'appareil fragile dû à l'imagination de feu Michaud, et qui a donné naissance au pouvoir éphémère de la reine Bicyclette.

Cette majesté cosmopolite, moins heureuse que le *Roi Soleil*, finira sans doute par être, un jour ou l'autre, dédaigneusement reléguée parmi les vieilles lunes.

CAMILLE DEROUET.



UNE TRAGÉDIE SOUS LES TROPIQUES

(SOUVENIRS DE PANAMA)

Les rayons d'un soleil brûlant, tamisés par la brume ouateuse du matin, commençaient de se jouer à travers l'inextricable fouillis de la forêt vierge — éternelles frondaisons des plantes tropicales où, en de capricieux serpentements, grimpaient de gigantesques lianes, — criblant de mobiles points lumineux l'herbe parsemée de ronces et de fleurs aux tons éclatants. La suave fraîcheur de la nuit à peine expirée tempérerait encore les chaudes et délétères effluves terrestres, déjà remontant vers la nue. Sous l'imposant dôme de verdure de branche en branche sautillaient ou, avec d'étranges cris, passaient, dans une rapide envolée, des milliers d'oiseaux au brillant plumage, laissant aux yeux un éblouissement. Mille craquettements mystérieux trahissaient les furtifs mouvements d'êtres invisibles cachés dans le fourré et qui, comme la gent ailée, recommençaient la chasse quotidienne.

Dans le village composé de paillotes placées sans symétrie, et sur la voie ferrée — route unique des piétons et des cavaliers — circulaient, très affairés, des Colombiens et des Carthagénois au teint bronzé, pieds nus, la *machete* à la main, l'air gêné dans leur chemise d'une blancheur immaculée dont les pans leur battaient les cuisses, et coiffés de l'immense *sombrero* national, vrai parasol de paille jaune et noire ; des Jamaïcains au torse puissant, à la taille invraisemblable, descendants un peu abâtardis de ce bétail humain du Congo qui fit la fortune de ses importateurs dans le Nouveau-Monde. Quelques Colombiennes, gracieuses en leurs toilettes claires, aussi décolletées que les mondaines de nos parages dans une soirée *select*, le cigare aux lèvres, vauquaient à

Leurs occupations, les pieds traïnants, les jambes molles, comme vannées, lavachies par une longue noce. En un costume sommaire, se résumant souvent à une simple ficelle, des enfants à la peau basanée grouillaient à l'entrée des cases. Dans tous les coins, dégouttants de fange puante, des porcs noirs familiers fouillaient du groin en grognant ; d'autres, vautrés en l'eau glauque et visqueuse des pestilentiels marécages, s'étiraient avec volupté. Et les *gallinazos* à la crête sanguinolente, pendante et déchiquetée, tel un morceau de chair morte, dans l'air tournoyant lentement ou perchés sur les palmiers et le faite des toits, guettaient une immonde proie.

*
* *

Depuis quelque temps d'alarmantes rumeurs se répandaient dans l'isthme de Panama. Les Colombiens et les Carthagénois qui, de vieille date, nourrissaient une sourde haine contre les Jamaïcains, étaient maintenant à couteaux tirés avec ces pauvres nègres. Dans les chantiers des rixes avaient eu lieu, vite réprimées par les surveillants. — Affaires de races et de couleurs.

Or, c'était le jour — un dimanche de paie — secrètement choisi par les *hijos del pais* pour exterminer les noirs et, peut-être aussi, à la faveur du désordre, piller les caisses de la compagnie du canal interocéanique, ou s'emparer des sacs de piastres chiliennes que, ce matin-là, on devait transporter à dos de mulets de section en section.

On attendait la paie. Devant une buvette chinoise où l'on débitait l'*aguardiente* et la bière, le genièvre et le tafia, un rassemblement s'était formé. Au milieu un grand diable de nègre, armé d'un fusil, gesticulait et parlait haut, d'un air de défi, les yeux tournés vers un groupe de Colombiens. Ceux-ci semblaient se concerter. Ils eurent un moment d'indécision, puis l'un d'eux, la machette levée, s'avança, l'insulte à la bouche.

Il y eut un court et rapide échange d'épithètes choisies :

— ; *Hijo de una gran p... !* s'écria le Colombien.

— *Son of a bitch !* répliqua le nègre.

— ; *Negro maldito ! ; cobarde !* reprit le premier...

On entendit un coup de feu, et le Colombien s'affaissa, blessé à la poitrine.

Tout de suite les hommes se formèrent en deux camps, hargneux, brandissant leurs armes, ramassant des cailloux et des tessons de bouteilles dont ils bourraient leurs poches. Contenus encore par la crainte, ils se regardèrent d'un œil oblique, les sourcils froncés, le cou allongé,

serrant les poings, et, vraies bêtes enragées, prêts à se jeter les uns sur les autres.

Mais, bientôt, une détente se produisit chez les nègres qui, constatant leur infériorité numérique, et pris de panique, se débandèrent pour s'esquiver, comme des lièvres devant les chiens courants, les uns dans la forêt voisine, les autres dans des baraquements où ils se barricadèrent.

Maîtres du terrain, Colombiens et Carthagénois, devenus plus audacieux, se mirent à proférer des menaces de mort, tirant en l'air des coups de revolver, lançant des pierres dans toutes les directions, trépignant sur place et gesticulant avec des allures de forcenés. Plusieurs, très énervés déjà par le soleil torride, afin de pouvoir se démener plus à l'aise, ôtèrent leur chemise qu'ils attachèrent, roulée, sur leurs épaules, ne gardant que leur pantalon et leur coiffure.

L'entrée en scène d'une cinquantaine de leurs compatriotes venus à la course d'un village voisin, et déjà ivres de sang, porta l'excitation à son comble. Il suffit de quelques hurlements belliqueux pour déterminer les moins résolus et, sans retard, on se mit à la poursuite des Jamaïcains.

Il y eut de révoltantes scènes de boucherie humaine, des poursuites vertigineuses où des nègres fuyards, éventrés au passage d'un terrible coup de sabre d'abatis, tombaient pantelants, perdant leurs entrailles par d'horribles plaies en poussant d'inoubliables gémissements, pendant qu'à tour de bras on leur fendait le crâne.

Surpris dans leur cachette où ils se tenaient blottis, serrés les uns contre les autres, le regard effaré, l'oreille aux écoutes, claquant des dents, frissonnants de peur ainsi que des vieilles femmes, des malheureux furent massacrés sans pitié au cri de : *¡ Mata ! ¡ Mata !* (Tue ! tue !)

Dans l'après-midi, repus de carnage, les Colombiens et les Carthagénois rentrèrent au logis après avoir essuyé leurs machettes sur l'herbe.

Et bientôt des hommes défilèrent le long des paillotes, portant sur leurs épaules des perches où, ficelés comme des saucissons, se balançaient, la tête renversée, la bouche ouverte, les cadavres mutilés des victimes que l'on enfouit en tas sous quelques pelletées de terre au flanc d'un coteau.

De cette fosse commune les *gallinazos* affamés, longtemps, par leurs assiduités indiquèrent seuls l'endroit.

Peu de jours s'étaient écoulés et, parmi les indigènes, le souvenir de la sanglante émeute qui avait soulagé, rafraîchi les esprits, n'existait déjà plus.

Par delà l'impénétrable rideau de verdure dominant la montagne, le soleil venait de plonger dans l'eau bleue. Une à une les étoiles pointillaient l'espace de leur scintillement. Les lucioles phosphorescentes jetaient çà et là, dans les ténèbres naissantes, d'éphémères trainées de lumière. Dans le silence de la forêt les lugubres ululations du hibou s'élevaient, stridentes, alternant avec les larges et plaintives notes de quelque autre mystérieux noctambule emplumé.

Par instant, sur les ailes de la brise, arrivaient des lambeaux de chansons au rythme bizarre, des sons grêles et saccadés de mandoline ou de guitare et de sourdes vibrations de caisses de bois.

Là-bas, sur la colline, à l'orée du bois, il y avait grande soirée chez Pedro Larrazabal dont la fille unique, Juanita, devait, prochainement, épouser le plus beau, le plus vigoureux et le plus intelligent des *mozos* du village, Ramirez Bravo, le fils de l'alcade et l'un des chefs lors du massacre des Jamaïcains.

A la clarté vacillante des bougies qu'elles portaient sur la tête, les *ninas* se pavanaient au bras des jeunes hommes, et les guitaristes accordaient leurs instruments pour la prochaine *cueca*.

Tout à coup, après une courte ritournelle, une femme entonna, sur un mode tour à tour trainard et vif, ce refrain qui électrisa :

; *Culebra,*
No me picas,
Culebra ! (1)

Et la fête commença. Un foulard à la main les danseurs, se faisant vis-à-vis, avaient l'air de piétiner sur des feuilles de cactus, et, les jambes raides, la tête immobile, se disloquaient les reins, exécutant une grotesque danse du ventre, très lente d'abord, puis de plus en plus animée. A coups de poing, sur une boîte, un *artiste* marquait la mesure à contre-temps. Les torses se mouvant en cadence, les couples se rapprochèrent avec des ondulations félines, puis pirouettèrent gracieusement. Et la gymnastique des hanches reprit, plus audacieuse, accompagnée de perçantes acclamations de joie et d'enthousiastes claquements de mains.

La *cueca* à peine terminée, ce fut une véritable bousculade autour de la table où, fascinatrices, s'arrondissaient les majestueuses formes

(1) Couleuvre, ne me pique pas, couleuvre !

d'une dame-jeanne remplie d'*aguardiente*. Et, d'un trait, on lampa de copieuses rasades. Puis, la cigarette de *picadura* et le long cigare du pays aux lèvres, *caballeros*, *senoras* et *senoritas* prirent place sur des bancs, le long des murs.

Alors, quelqu'un demanda des chansons.

Le puissant et monotone concert des orphéouistes du marécage qui seul, maintenant, troublait le calme reposant de la nuit sereine, fut dominé, bientôt, par les notes claires d'une voix de jeune fille dont les joyeux trilles rappelaient par leur pureté ceux du rossignol. Elle chantait, avec l'aplomb de la plus talentueuse de nos divettes, ces vers sceptiques en s'accompagnant sur la mandoline :

Ayer me dijo : " ¡ Eres bella
 Como la lumbre del sol ;
 De tus ojos la centella
 Me ha quemado el corazon !"
 ¡ Ja, ja, ja !
 Imposible es no reir
 Oyendo su declaracion... (1)

*
 * *

Cependant, dès la fin de la danse, Juanita et Ramirez, recherchant l'isolement cher aux couples qui s'aiment, avaient, inaperçus, fui l'assemblée bruyante.

Un peu à l'écart, au pied d'un bananier où pendaient de lourds régimes olivâtres, et dont les immenses feuilles penchaient vers le sol leur extrémité déchirée par le vent, tous deux s'étaient assis.

Ses grands yeux noirs et veloutés mi-clos, elle laissait, confiante, reposer sa tête brune sur l'épaule du fiancé chéri. Et lui, la maintenant dans une douce étreinte, frôlant de sa joue les cheveux soyeux de la bien-aimée, se grisant d'amour, timidement lui murmurait, pour la centième fois peut-être, ces serments passionnés qui vont droit au cœur, ces mille riens charmants qui toujours émeuvent.

Avec recueillement elle l'écoutait, toute heureuse, charmée, comme perdue dans la vision d'un avenir d'ineffable bonheur.

.....
 (1) Hier il m'a dit: " Tu es belle comme la lumière du soleil, l'étoile de tes yeux m'a brûlé le cœur!" Ha! ha! ha! Impossible de ne pas rire en entendant cette déclaration.

Dans la paillote la gaité devenait tapageuse. Après une seconde visite à la dame-jeanne, on avait attaqué, en chœur, une romance en vogue que répétait l'écho de la forêt :

Su fulgor niegame la luna palida,
La noche es lobrega, nada se vé,
Estan las bovedas vertiendo lagrimas,
Y hasta los tuetanos me mojaré.

Abre tu candido nido de tortolas,
Que entre mis canticos te arrullare,
Y si tus parpados al sueno cierranse,
Yo, contemplandote, te velare... (1)

Les deux amoureux, absorbés dans une rêverie toute rose, se laissaient bercer par l'air langoureux que soulignaient de faibles accords de guitares et de sourds et monotones roulements de tambour primitif.

Soudain, derrière eux une forme noire se dessina dans un rayon de lune ; lentement un bras armé d'une machette se leva et, prompt comme l'éclair, la lourde lame s'abattit avec force sur le crâne de Ramirez.

Celui-ci, sans une plainte, se renversa sur le sol, foudroyé.

La vengeance des nègres commençait.

Aux cris de terreur poussés par Juanita tous les hôtes de Pedro Larrazabal accoururent, s'empressèrent autour de la victime dont la cervelle s'échappait par une large et profonde blessure et, sur-le-champ, les hommes décidèrent de donner la chasse à l'assassin.

Patiemment ils fouillèrent la forêt, parcoururent les chantiers et guettèrent à l'entrée des campements, mais leurs recherches furent vaines.

Le lendemain le cadavre de Ramirez reposait sur un lit de sangle, dans la maisonnette de l'alcade, entre deux rangées de bougies. Juanita assise, immobile comme une statue, le fixait d'un œil égaré.

(1) La pâle lune me refuse sa lueur, la nuit est sombre, on n'y voit goutte, les nues versent des pleurs, et je vais être mouillé jusqu'à la moëlle.

Ouvre ton nid de tourterelle, je te bercerai avec mes chansons, et si tes paupières se ferment au sommeil, je te veillerai en te contemplant.

Elle n'avait point versé un pleur, ses paupières étaient restées sèches, mais sa physionomie avait subi une inquiétante transformation.

Pas une seconde ses yeux ne s'étaient détachés de la figure de l'aimé. On eût dit qu'elle l'épiait, espérant voir la vie renaître dans ses traits. Sans une parole, sans un geste pouvant trahir l'immense douleur qui lui tenaillait le cœur, elle avait suivi le brancard chargé de la précieuse dépouille et s'était installée auprès de la couche funèbre.



Successivement tous les gens du village vinrent prier pour le défunt et apporter aux parents de banales consolations. Dès l'entrée de chaque visiteuse on entendait une gamme de consciencieux gémissements auxquels se mêlaient de longs et véhéments sanglots de désespoir.

Cela dura jusqu'au matin suivant.

Juanita avait, malgré les sollicitations les plus pressantes, obstinément refusé tout aliment. Elle accompagna le convoi, à côté de deux

vieilles de bonne volonté qui, avec art, lançaient à pleins poumons des lamentations suraiguës.

Quand le cercueil fut au fond de la fosse la pauvre fille tomba anéantie sur l'herbe, comme pour y dormir, elle aussi, son dernier sommeil, et l'on dut la porter dans sa paillote, là-bas, sur la colline, à l'orée du bois.

*
* *

Et depuis lors, tous les jours, à l'heure où les feuilles du bananier frissonnent et se déchirent sous le souffle de la brise vespérale, à l'heure où le hibou ulule au fond de la forêt, où le marécage retentit du chant vainqueur de la grenouille ; alors que les lucioles sillonnent l'obscurité de leurs traînées phosphorescentes et que le ciel s'illumine de constellations, lentement, avec des mouvements d'automate, semblable à un spectre dans sa longue robe blanche aux plis flottants, une femme traverse le village, muette, indifférente, et, en face d'une petite croix noire qui marque une tombe au flanc du coteau, elle va s'agenouiller...

C'est *Juana la loca* — Jeanne la folle.

LÉON FAMELART.

Montréal, novembre 1895.



COURSE DE TAUREAUX

Angel Pastor, première épée sympathique de Madrid — *primera simpatica espada de Madrid* — assisté de sa *cuadrilla*, composée de cinq sujets très lestes et très adroits, étaient les héros du jour.

Six taureaux, choisis parmi les deux mille têtes du troupeau de course du duc de Véraguas, éleveur spécialiste, en Espagne, avaient été achetés pour cette occasion et étaient des adversaires dignes de leurs ennemis sous tous les rapports.

La fête avait été annoncée à grands coups de grosse caisse. Des affiches partout, des annonces dans tous les journaux de la région.

Les arènes, les plus belles ruines conservées et entretenues du monde entier, peuvent contenir trente mille spectateurs. On espérait bien les remplir.

Deux alguazils, montés sur de superbes chevaux, devaient faire une promenade en ville, suivis de trois mules espagnoles, harnachées selon la tradition. Ces mules traient tout autour de l'arène et hors de la scène le taureau qu'on vient de tuer.

*
* *

Alléché par cette belle perspective, je pris le train du matin qui devait me transporter à temps pour le spectacle.

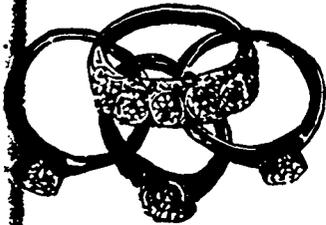
Tout se passa suivant mes prévisions.

Les deux alguazils, bien vulgaires, bien mal montés, très mauvais cavaliers, se balladèrent en ville. Les trois mules les suivaient selon

LA REVUE NATIONALE

HENRY BIRKS & SONS

BIJOUTIERS



Notre assortiment de Bijouteries est de beaucoup plus considérable qu'il n'a jamais été.

BAGUES EN DIAMANTS de \$10.00 à \$500.

ETOILES, SOLEILS, COURONNES EN DIAMANTS

BAGUES montées en Perles (entières) de \$4.50 à \$25.

ETOILES EN PERLES, (voyez la gravure) \$13.00.

Peut servir pour Epinglette, Pendant ou pour les cheveux.

EPINGLETTES en OR 15 kt. patron de chaîne (1½ pc. long) \$4.25.

“ “ “ “ “ “ ciselé à la main \$4.75.

EPINGLES A DENTELLES en OR 15 kt. de \$1.00 chaque.

BOUTTONS à Poignets, (voir gravure) en or, \$5.00 pour Messieurs.

“ “ “ “ “ \$4.00 pour Dames.

Aucun de ces objets sera envoyé sur réception du prix indiqué et l'on fera renvoi de l'argent si les objets reçus ne donnent pas entière satisfaction.

HENRY BIRKS & SONS, Bijoutiers

Carre Phillips, Montreal

Bois en Perles \$13.00



Bois à Poignets en or, \$4.00 ou \$5.00

Notre Catalogue illustré "Bright things for Xmas," donnant une liste d'objets convenables pour cadeaux et leur prix sera envoyé par la maille sur demande.

ACHETEZ DIRECTEMENT

— DE —

Simpson, Hall, Miller & Co.

1794, RUE NOTRE-DAME

— FABRICANTS —

D'Articles en Argent Massif et en Argent Plaqué,

Poterie Artistique, Riche Verrerie Polle,

Lampes de Salon et de Banquet en grande variété.

CHAMBRE D'ETALAGE :

1794, rue NOTRE-DAME, Montréal

A.-J. WHIMBEY,

In

Gérant pour le Canada.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

Une Mine de...
Renseignements

L'ALMANACH POUR
SUNLIGHT... 1896

Contenant 480 pages de renseignements utiles pour la famille

Donné Gratuitement AUX
DU ACHÉTEURS

SAVON SUNLIGHT

MOYENS DE S'EN PROCURER UN EXEMPLAIRE

Commençant en	Novembre 1895 et
jusqu'à l'épuisement de l'édition,	

les acheteurs de 3 paquets ou 9 pains de SAVON SUNLIGHT recevront gratuitement un exemplaire de l'ALMANACH SUNLIGHT

Cet almanach contient un calendrier, Des articles de biographie. De littérature, sur l'art de la ménagère, sur le langage de fleurs, sur les modes, sur les jeux et amusements divers, recettes, songes, et leur signification, poulailler, etc.

Hâtez d'acheter pour vous épargner un désappointement.

FRANK MAGOR & Cie
Dépositaire pour la province de Québec
MONTREAL 5m

W.-H.-D. YOUNG, L.D.S.D.D.S.

Chirurgien-Dentiste

1694, Rue Notre-Dame

Téléphone 2515

Procédés nouveaux pour conserver les dents. Travail de première qualité. Dents extraites de plusieurs manières.

Râtelier complet commandé le matin et livré le soir même.

Restaurant Princesse Louise

GEO. CHARTRAND

PROPRIÉTAIRE

1636 Rue Notre-Dame

Téléphone Bell 2201.

MONTREAL.

Liqueurs de premier choix,
Repas à toute heure,

PRIX MODÉRÉS.

STEINWAY....
CHICKERING

PIANOS



.....PREMIERS PIANOS DE L'UNIVERS.....

VENDUS A L'ELITE DES PEUPLES DE TOUTES LES NATIONS.

NOUS VENDONS EGALEMENT DES PIANOS
D'AUTRES MANUFACTURES, DEPUIS.....

\$300.00
Et au-dessus.

CONDITIONS DE PAIEMENT TRES LARGES A PARTIR DE \$10.00
PAR MOIS.

Nordheimers

213, rue St-Jacques

MONTREAL.

le programme, et des symptômes d'enthousiasme couraient par toutes les rues.

A trois heures, je prenais place sur les gradins des arènes.

Il faut voir les arènes pour se rendre compte de la majesté de l'ensemble. C'est vaste, c'est colossal, c'est effrayant. Des centaines d'arcades, des centaines de portes, des galeries immenses, des couloirs circulaires, grandioses. L'esprit moderne, la science du jour restent atterrés devant l'ampleur gigantesque de ces travaux.

Comment diable les Romains ont-ils bien pu faire pour hisser à cent pieds de hauteur des blocs de pierre de plusieurs tonnes ?

Je n'en sais rien, et j'admire.

Enfin me voilà spectateur pour la première fois. Encore une demi-heure à attendre.

*
* *

Des réflexions m'arrivent en foule. De toutes ces routes sombres du sous-sol, de toutes ces arcades écrasées, dont les noirs réduits étaient peuplés par mon imagination, je voyais surgir les gladiateurs de César, les chrétiens, proies destinées aux fauves ; je voyais des lions, des tigres, mordant les barreaux de leur prison.

Sur l'estrade principale, où le maire de la ville trône en ce moment, je voyais le consul romain, entouré de ses licteurs, donner, au son de la trompe, le signal des réjouissances.

Deux robustes gladiateurs, entrant dans l'arène, par des issues opposées, se dirigent vers le maître, saluent bien bas et se mettent en garde. Le fer étincelle, le sang coule, la multitude applaudit et le vainqueur plonge son épée dans le cœur du vaincu.

La scène change.

C'est un chrétien souffreteux, hâve, à figure ascétique, au regard mystique, qui s'avance majestueusement. Ses yeux inspirés s'élèvent vers Dieu, ses lèvres murmurent des prières. Il est indifférent à tout ce qui l'entoure. C'est un chrétien, un martyr de la première heure, un pionnier dont le sang fécondera les plaines du christianisme.

Un mugissement retentit tout-à-coup, une grille en fer vient de grincer sur ses gonds, un fauve bondit dans le cirque.

La foule hurle, trépigne d'aise, discute bruyamment sur la férocité de la bête et sur le courage de la victime.

Le lion, aveuglé par la lumière crue du grand jour, s'arrête un instant, jette un regard ahuri et incertain sur la multitude grouillante des spectateurs, lèche ses griffes engourdies, se ramasse sur lui-même, se roule voluptueusement dans le sable de l'arène.

Le chrétien, indifférent toujours, insensible à la peur physique, adresse à l'Éternel ses derniers vœux, le priant de le recevoir dans son royaume céleste.

Le fauve s'est reconnu, ses instincts se ravivent, il voit sa proie, bondit sur elle et la déchire en mille pièces.

Des milliers de voix humaines ébranlent la voûte céleste, des milliers de mains frappent des applaudissements féroces. C'est du délire, c'est l'hystérie de la joie.

*
* *

Soudain tout disparaît, mon imagination se tranquillise, et les arènes, avec leurs arrangements modernes, m'apparaissent dans toute leur crudité brutale.

Une ellipse en palissades entoure le cirque. A une extrémité, une barrière en planches mobiles donne accès au *toril*.

La trompette sonne, le maire de la ville a donné la clef, la cuadrilla espagnole prend place, et un comparse vulgaire, en manches de chemise sales, ouvre la porte aux bêtes.

Un taureau ardent, portant une cocarde tricolore sur le dos, se précipite dans l'arène.

Il piaffe, il renifle, il pioche la terre de son pied nerveux. Il semble dédaigner les cris de la foule. Enfin, il tourne la tête et voit ses adversaires.

C'est une charge à fond. Il attaque celui-ci, celui-là, fait place nette en un instant.

Les toréadors bondissent par-dessus la palissade, à l'abri des coups, et reviennent tout de suite, le danger écarté.

Ce sont les moustiques qui attaquent le lion.

On jette le manteau en proie. Le taureau se lance, donne de la corne dans le vide, se fatigue, s'épuise. Ses flancs battent comme un soufflet de forge, ses naseaux soufflent en tempête. Effaré, il s'arrête enfin, dédaignant des adversaires qui se dérobent sans cesse.

Il faut alors l'exciter.

Un toréador prend de petits bâtons tricolores avec hameçons aux extrémités, se place en face de la bête, cherche à l'attirer à lui, et lui plante adroitement deux dards dans le cou.

Le taureau frémit sous la douleur, se contorsionne, se secoue pour se débarrasser de ces parasites qui lui brûlent l'épiderme, et, dans son impuissance, beugle de souffrance, lançant dans l'espace les cris désespérés d'une douleur sans vengeance.

Il en a assez, il veut se dérober.

Mais ses adversaires reviennent sur lui, l'agacent, l'irritent, le harcèlent sans cesse.

Les picadores, montés sur de vieux chevaux et armés de lances, fondent sur lui à leur tour, le piquent aux naseaux, aux flancs, lui lacèrent la peau de toutes parts, le couvrant bientôt de blessures et de sang.

Le taureau cogne partout, éventre les chevaux dont les boyaux traînent dans l'arène, brise ses cornes sur les balustrades du cirque, gratte furieusement le sol, se précipite en tous sens, apitoyant les échos de ses beuglements de rage et de douleur.

Son sang coule toujours et éclabousse ses ennemis. Deux jets de fumée chaude s'échappent de ses narines, une écume épaisse jaillit de sa gueule sanglante et sillonne ses flancs de leurs stries blanchâtres. Épuisé enfin, vaincu, affaissé, immobile au milieu du cirque, il braque son gros œil rouge sur les spectateurs dont il semble implorer la grâce.

Une buée épaisse de toutes ces horreurs monte lentement de l'arène, envahit les gradins et grise la multitude. Une odeur âcre de fauve, de sang, de sueur humaine se répand partout. Le soleil, un soleil du midi, éclaire cette masse, chauffe les têtes, complète l'ivresse brutale de la foule.

A mort ! à mort ! hurlent toutes les gorges.

Alors la *espada*, souriant, à la figure blafarde, portant un costume magnifique et un chignon de femme, s'avance en saluant, tenant à la main l'épée du meurtre.

Il fait face au taureau, le fascine de son regard de dompteur, l'excite avec un petit drapeau rouge, l'attire à lui, et à l'instant où l'animal, réveillé de sa torpeur, fait un dernier effort pour terrasser son ennemi, celui-ci lui plonge son épée jusqu'à la garde entre les deux épaules.

C'est un coup de foudre, une masse qui s'écrase. A peine un frémissement et le brave taureau git inanimé sur le sol.

Les spectateurs sont debout, convulsionnés dans un délire féroce.

Un nuage de chapeaux, de blouses, de paletots, de cigares, d'oranges, d'éventails, de bracelets s'abat aux pieds du toréador qui salue toujours avec un sourire orgueilleux.

La course est finie, la course va recommencer avec un autre taureau qui mourra aussi. C'est monotone de cruauté.

Le triomphe est pour l'homme, mais l'estime est pour la bête.

*
* *

Tout cela est vraiment pitoyable.

Pour nous, hommes du nord, nous commençons par éprouver une violente émotion et une stupéfaction profonde en face de l'insanité, ou, plutôt, de la cruauté de ces jeux.

Bientôt ces émotions se changent en colère, et l'on se surprend malgré soi à désirer ardemment qu'un de ces pauvres taureaux éventre son ennemi.

La foule est ignoble.

Des femmes, des enfants en bas âge, des adolescents, des jeunes filles manifestent leur approbation et leur blâme avec une violence extraordinaire.

J'ai vu, près de moi, une mignonne créature, au visage pâle, au regard doux, subitement transformée en furie. Ses yeux dardaient le feu, ses narines battaient la générale, ses mains délicates se gonflaient au choc de ses applaudissements, sa poitrine bondissait par saccades frémissantes. Elle était debout, frappant du pied, criant : bravo ! Finalement, en proie à une vraie crise d'hystérie, elle arrache violemment son chapeau et le jette dans l'arène.

J'étais atterré. Aucun spectacle ne m'avait encore ému à ce point. Ce n'est pas tant le spectacle en lui-même que l'attitude de la foule.

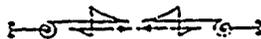
D'ailleurs cette cruauté est bien dans le tempérament latin. C'est une chose à constater sans l'expliquer. Peut-être devons-nous l'attribuer à la chaleur du sang qui brûle comme une lave les veines méridionales.

Qui a inventé ces jeux féroces du cirque ? Les Romains, les latins. Qui a inventé l'Inquisition ? Les Espagnols, les latins. Qui a inventé tous ces supplices terribles, sans nom ? Les latins, toujours les latins.

Race chaude, sanguinaire, aimant les émotions violentes. Trouvez-moi un peuple du nord qui ait ces instincts, ces raffinements de cruauté ?...

Enfin, mes réflexions importent peu. Si vous allez en Espagne, ami lecteur, voyez une course de taureaux et vous m'en donnerez votre opinion.

CH. DES ECORRES.



VIOLETTA

Jadis vivaient dans la bonne ville de Milan (Italie) signor Vincenzo et sa femme, Francesca. Le ciel avait béni leur union en leur donnant de nombreux enfants, et la nature semblait réserver toutes ses faveurs pour Violetta, leur troisième fille.

A peine celle-ci avait-elle atteint l'âge nubile, que Giovanni Capelli vint demander sa main. C'était, d'ailleurs, un jeune homme de bonnes manières, de conversation agréable et disposant d'une belle fortune.

Signor Vincenzo demanda le temps de la réflexion. En agissant ainsi, peut-être n'avait-il pour but que de donner plus de valeur à sa décision ; mais la jeune fille manifesta son impatience et déclara à son père qu'elle voulait épouser Giovanni. Ses fraîches joues s'empourpraient dès qu'il s'agissait de son amant ; elle ne tarissait pas d'éloges sur ses qualités et l'on pouvait facilement croire que leurs relations ne dataient pas que du jour de la demande en mariage. Ils avaient dû échanger quelques paroles ou quelques lettres auparavant.

La bienséance eut peut-être commandé de ne pas céder immédiatement à leurs désirs, mais le père de Violetta ne voulut pas briser le cœur de sa fille plus longtemps ; il donna sa bénédiction avec son consentement et les deux jeunes époux s'envolèrent du toit paternel.

Il serait bien difficile de décrire le bonheur que Violetta goûta dans sa nouvelle existence. Avec de nouvelles robes et couverte de bijoux, elle venait sans cesse voir ses parents, les invitant à des fêtes, à des soirées ; des jeunes gens, des amis de son mari, la fine fleur de la jeunesse, se réunissaient à la maison et elle rêvait déjà de découvrir, parmi eux, quelques bons partis pour ses sœurs.

On déployait dans ces fêtes le luxe le plus somptueux ; joueurs de luth et de violon, en très grand nombre, charmaient les hôtes de Gioanni et leur procuraient des soirées très agréables.

Mais le père Vincenzo commençait à froncer les sourcils. De quelles ressources disposait donc son gendre pour étaler un pareil faste ? Il prit des renseignements sur sa fortune et ne tarda pas à apprendre que ce train de maison ne pourrait être de longue durée. Il voulut faire des remontrances à Violetta et prévenir sa fille qu'elle courait à la ruine.

Ses sages paroles semblaient porter des fruits ; mais quel ne fut pas l'étonnement des parents lorsqu'ils connurent que les fêtes n'avaient pas cessé, que la prodigalité de leur gendre n'avait nullement diminué, alors que celui-ci ne continuait plus à leur adresser d'invitations. Ils se décidèrent à s'éloigner de plus en plus de ces entêtés qui se refusaient à entendre les bons conseils, qui ne voyaient qu'un but dans la vie : le plaisir.

Enfin, Gioanni et Violetta, qui ne savaient quoi inventer pour dépenser ce qui leur restait de fortune, se décidèrent pour un voyage d'agrément. Ils emmenèrent domestiques et chevaux. Violetta était vraiment ravissante avec son joli minois et son air souriant le matin où ils quittaient Milan par la rue Sainte-Croix pour longer la rivière et disparaître enfin dans les collines.

*
* *

L'année suivante, on apprit qu'ils vivaient sur les bords de la rivière dans une modeste maison ; leur suite se composait d'un homme et d'une femme ; leur jardin, d'une terrasse sur le toit de la maison où ils arrosaient quelques pieds de basilic et de sauge ; ils portaient des habits de laine très simples, et ne vivaient que de macaroni.

Cependant, les parents s'émurent de cette situation et firent tous leurs efforts pour les faire revenir, mais leurs démarches restèrent infructueuses. La jeune femme ne voulait qu'une chose : Gioanni près d'elle. Une cabane, un trou sous terre lui semblaient préférables au palais d'un roi, car son mari la payait de retour par un amour passionné et de tous les instants.

Est-ce à dire qu'il ne s'élevait jamais de nuages à l'horizon ? Non. Tous les deux d'un tempérament ardent, faisaient parfois l'échange de paroles acerbes. Tantôt c'était elle qui, des larmes dans les yeux,

jurait de ne plus avoir de rapports avec lui, vivrait-elle cent ans ; tantôt c'était lui qui déclarait avec serment qu'il ne pouvait plus la voir sous ses yeux, qu'il la trouvait trop laide ; mais ces moments de colère se perdaient dans un baiser et des paroles de pardon tombaient aussitôt de leurs lèvres.

Cependant, dans cette surexcitation, Giovanni songeait à ses malheurs et il formait le projet de refaire sa fortune, dut-il lui en coûter la vie.

Un jour, il remarqua le mauvais état des chaussures de sa femme, le pied passait à travers ; il eut honte et se décida de passer de la parole aux actions. Il réunit ce qui pouvait lui rester de son immense fortune et s'aboucha avec des commerçants pour obtenir des renseignements. Il se mit vite au courant des usages du commerce, prit part à quelques opérations, et eut assez de chance pour doubler son petit avoir.

Le succès l'encouragea, Violetta vit déjà la fortune souriante revenir à grands pas.

Le négociant qui avait associé Giovanni à ses affaires, satisfait de son intelligence, de son activité, résolu à mettre à profit ses qualités, ses aptitudes, l'envoya à Chypre pour le représenter, placer ses produits et faire des achats.

Giovanni allait donc quitter sa femme.

*
* *

Au départ de son mari, Violetta fut sollicitée par ses parents de venir vivre avec eux, mais elle se refusa à condescendre à leurs désirs. Elle ne voulait pas quitter le foyer de ses amours : elle tenait à rester indépendante, sans avoir à souffrir le joug de sa mère et de ses deux sœurs aînées. Une femme mariée doit être libre.

Ses parents furent très froissés de ce nouveau refus et ils jurèrent de ne plus s'intéresser à elle, de la laisser seule dans sa pauvre chaumière.

Mais Violetta avait confiance.

Dans quelques mois, à la fin de l'année, l'homme de ses rêves lui serait rendu plus riche que jamais ; les fêtes recommenceraient avec accompagnement de harpes et de violons. Elle passait ses jours à rêver à l'émotion qu'elle éprouverait lors du retour de Giovanni, elle goûtait déjà ses caresses et se voyait, penchée sur son épaule, écoutant les bon-

nes nouvelles. Elle ne parlait que de lui à la vieille Tita, sa bonne, qui s'était toujours montrée très dévouée pour ses maîtres. Celle-ci se croyait d'ailleurs de la famille et insensiblement son imagination lui avait laissé entendre qu'elle était une parente éloignée des Gioanni.



L'époque du retour était arrivée, et déjà Violetta ne pouvait plus contenir sa joie, quand, un matin, elle reçut une lettre et une bourse pleine de ducats. "Prends un peu patience, lui disait son mari ; je quitte Chypre pour aller à Malte, où des affaires très importantes m'appellent."

Que de baisers inondés de larmes elle déposa sur cette lettre.

Une année s'écoula, bien longue pour Violetta ; cependant, elle reprenait courage, car le temps de la séparation touchait à sa fin. Mais une nouvelle lettre lui apportant encore de l'argent lui faisait savoir que, loin de pouvoir venir serrer dans ses bras l'objet de son amour, le voyageur devait aller jusqu'en Cochinchine.

Violetta parut très émue de ce contre-temps et elle résolut d'écrire à son mari. L'ennui commençait à s'emparer d'elle et elle pleurait souvent. Elle n'avait aucunes distractions et ne voulait pas sortir pour exposer le nom de son mari aux quolibets des mauvais plaisants. Une jeune femme, jolie, ne saurait aller souvent dans le monde en l'absence de son mari sans s'exposer au danger. Elle résolut donc de vivre retirée, ne voyant personne, ne dépensant que le strict nécessaire pour sa maison.

Elle lui disait tout cela dans une lettre, mais le mari dut être peu touché des bonnes intentions de sa femme, car au lieu de précipiter son retour, il lui fit savoir qu'il allait à Shang-Hai.

Violetta manifesta la plus grande force de caractère en se refusant à chercher le vrai motif de ce long voyage. Elle se contenta d'attendre sans jamais trahir son impatience, sans perdre courage.

Même, de pâle et languissante qu'elle était la première année, elle devint rose et forte, et la vieille Tita ne manquait pas de lui dire qu'elle était de plus en plus belle.

Son caractère changeait : sans oublier l'affection qui lui avait si longtemps serré le cœur, elle cherchait, au dehors de cet amour, quelques distractions. Elle voulait se rendre compte de tout ce qui se passait autour d'elle. Elle prêtait une oreille attentive aux bavardages de Tita, aux racontars de la rue. Le tapage fait par les Orsini, le prix des pastèques, les allées et venues des voisins, tout l'intéressait.

Les Orsini, dont il était si souvent parlé par Tita, étaient des personnages importants. De naturel arrogant, querelleurs, ils mettaient souvent, à la moindre provocation, tout Milan en révolution. Une échauffourée de ce genre venait de commencer ; on entendait le cliquetis des armes de tous côtés et les cris des combattants. Les personnes se renfermaient et fortifiaient leurs maisons. C'était surtout en ces moments que se faisait sentir l'utilité d'un homme énergique et fort, car les rencontres les plus animées avaient toujours lieu dans les environs de la ville. Violetta et Tita, mortes de frayeur, regardaient à travers un judas percé dans les contrevents et il leur semblait déjà entendre les épées frapper sur le seuil de la porte. Le vieux Dominico, le seul domestique conservé par Gioanni, s'était posté derrière la porte assurée par de forts verrous, et bien qu'armé d'une hallebarde et d'une dague, il n'inspirait aux deux femmes qu'une confiance très limitée. Pendant trois nuits, elles ne purent prendre aucun repos et c'est alors que Tita dit à sa maîtresse :

— Ma chère maîtresse, que tous les saints du ciel soient témoins de la sincérité de mes intentions, mais je pense que lorsque personne ne s'occupe de nous protéger, il est de notre devoir de nous en occuper. Actuellement, votre mari, oh ! que Dieu me garde d'en parler mal, ne peut rien faire pour nous éviter ces ennuis. Il n'a même pas pris la précaution de nous confier à sa famille ; je suis votre seul soutien, mais je ne suis qu'une faible femme. Il ne l'a pas fait parce qu'il croyait à une absence de courte durée, si bien qu'aujourd'hui il ne vous reste qu'à rentrer chez vos parents, ce que vous ne voulez à aucun prix, ou à rester sans cesse exposée aux dangers que nous connaissons. Dans ces conditions, il me semble que vous devriez vous placer sous la garde d'un membre de la famille de votre mari, en attendant le retour de celui-ci.

« Si les femmes, en certains cas, sont supérieures aux hommes, dans des épreuves comme celle que nous venons de traverser, elles manquent d'expérience et de courage.

— Que devons-nous faire, répliqua Violetta ; à qui nous adresser ?

— J'ai mûrement réfléchi, reprit la vieille, et je pense que nous n'avons rien de mieux à faire que de voir signor Pellegrino, parent éloigné de votre mari, il est vrai, mais qui nous est très attaché ; il porte le nom de Bacci et les Bacci sont de la famille des Capelli.

« Ce qui me le fait préférer à tous les autres, c'est l'admiration que j'ai pour son caractère. C'est, d'ailleurs, un homme respecté de tous et sa présence ici ne saurait porter ombrage à votre mari.

« Jadis, signor Gioanni m'envoya lui emprunter un luth : vous vous souvenez sans doute du moment. Le musicien Cirilli avait brisé le sien sur la tête de Nuto et la sérénade était interrompue. Je m'y

rendis, il vint lui-même me parler quand il apprit que nous étions du même sang, il se mit à rire et m'appela sa cousine. Personne, à mon avis, ne saurait nous être aussi utile, personne ne saurait aussi bien que lui faire le nécessaire pour assurer notre tranquillité. Que le diable emporte les Orsini, depuis le premier jusqu'au dernier, et, par la Madone, si tout est tranquille, je vais envoyer Dominico le chercher !”

C'était l'heure de l'Angelus, le bruit s'était calmé et le danger avait disparu. Les contrevents des fenêtres ouverts, les personnes, il y a un instant si timides, se hasardaient à sortir la tête avec la prudence du limaçon qui montre ses cornes.

Violetta était montée sur le toit et arrosait ses plantes à demi-mortes de sécheresse. Elle respirait tranquillement à pleins poumons. Il n'y avait plus d'hommes en armes sur les ponts ; les bateaux traçaient en paix leur sillage sur la rivière, et, sous un grenadier, dans un jardin voisin, deux amoureux babillaient à l'aise.

Mais Tita venait d'appeler sa maîtresse qui, surexcitée comme si quelque chose de nouveau était arrivé descendit rapidement.

Elle se trouva pour la première fois en face de signor Pellegrino Bacci, qui s'était empressé de répondre à ses désirs.

Que vit-elle ? Un homme qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui présentait un extérieur avenant, une physionomie plutôt agréable que belle, plutôt sympathique que très engageante. Sa barbe et ses cheveux étaient clairsemés, son nez long, son front haut, ses yeux petits mais pleins de douceur, il dénotait l'homme de manières courtoises.

Et lui, quelle impression dut-il ressentir ? Violetta était au printemps de la vie, elle avait à peine dix-huit ans.

Un regard doux et brillant sortait de ses yeux pleins de vie. Son aimable sourire laissait voir entre des lèvres roses des dents admirables de blancheur. Par sa taille moyenne et ses cheveux simplement agencés, elle ressemblait à une enfant, mais à sa voix il était facile de reconnaître la femme.

Elle le remercia très poliment de son dérangement, lui fit part de ses frayeurs et de la nécessité où elle se trouvait d'avoir un appui.

Pellegrino répondit en parfait gentilhomme, et lui inspira une confiance plus grande que n'eut su le faire le meilleur de ses amis d'enfance.

Le soir, dans leur chambre, Violetta, qui était restée longtemps rêveuse, dit à Tita : “ Mais notre signor Pellegrino est le plus parfait des hommes à ma connaissance, et je ne vous le cache pas, il m'a rendu le courage ; je me sens plus forte que jamais. Vous avez eu une excellente inspiration et je ne doute pas qu'il nous procure le plaisir tout en nous rendant de grands services. Quand il m'a demandé ce qu'il pou-

vait faire pour nous être agréable, je l'ai prié de venir demain matin et d'apporter les nouvelles de l'état de la ville."

Le lendemain et les jours suivants, Pellegrino vint voir Violetta et ne tarda pas à si bien se faire dans sa nouvelle société, qu'il se crut bientôt un membre de la famille

Quoique de modeste fortune, Pellegrino avait de très belles relations. Il comptait parmi ses amis des poètes, des philosophes, des artistes qu'il recevait souvent à sa table. Un étranger de distinction venait-il visiter la ville, il prenait rang parmi les notabilités chargées de le recevoir. Dans les concours, une place d'honneur lui avait été maintes fois réservée parmi les membres du jury. Ce n'était donc pas à sa richesse qu'il devait ces marques d'estime; son savoir-vivre, son caractère distingué avaient seuls contribué à l'élever au premier rang parmi ses concitoyens.

Chaque jour, Pellegrino se rendait donc près de ses protégées et leur procurait un joyeux passe-temps en leur racontant les nouvelles, les cancans de la ville; il se tenait à leur disposition pour répondre à leurs désirs. En outre, il présenta à Violetta sa belle-sœur, une veuve de très grande condition, et qui pouvait lui servir de compagne dans ses promenades, dans ses excursions à travers la campagne.

Madame Onesta de Bacci avait beaucoup de goût pour la musique; elle chantait à ravir, quoique sa voix n'eut pas toute l'étendue, toute la puissance désirables.

Dès qu'elle connut la passion de son hôtesse pour la musique, elle apporta son luth, pour pouvoir chanter chaque fois qu'on manifesterait l'envie de l'entendre.

Pour chasser les ennuis qui dévoraient le cœur de Violetta, Pellegrino lui apprenait à toucher du luth et il poussait même la gentillesse jusqu'à lui offrir de ces petites choses qui ne nous engagent pas: des fleurs, des fruits, de petites pièces de vers de l'auteur en renom.

Violetta, vous pouvez le croire, n'était pas insensible à ces marques d'attention. Elle se croyait au ciel et bénissait celui qui chassait sa tristesse, qui avait toujours quelque bonne nouvelle à lui raconter, qui savait sonder les causes de sa mélancolie et rasséréner son âme attristée. "Pourquoi cet abattement? lui demandait-il; hier, vous ressembliez à l'oiseau qui chante sur la branche; aujourd'hui, vous avez la tristesse d'un moineau dans sa cage." Hélas! elle pensait toujours à Giovanni, elle rêvait à son retour.

Ces bonnes relations, empreintes de la meilleure amitié, comme de la plus grande réserve, durèrent assez longtemps pour faire croire à Pellegrino qu'il se trouvait le protecteur d'une petite nièce charmante.

Celle-ci, de son côté, le regardait comme un bon vieux parent qui ne demandait qu'à lui être agréable, et auquel elle pouvait faire supporter tous les badinages d'une enfant.

*
* *

Enfin, le temps fixé pour le retour de Giovanni était arrivé ; elle en parlait sans cesse — son Giovanni, son ange, oui, il était beau comme un ange, il était bon comme un ange. — Et puis, elle ne l'avait pas vu depuis si longtemps ! Quel bonheur de lui sauter au cou !.....

*
* *

Le lendemain, quand Pellegrino vint lui présenter ses compliments et s'informer de sa santé, il l'entendit pousser des cris. Il s'élança dans l'escalier, pénétra dans sa chambre, oubliant toute discrétion, pour essayer de la calmer, de la consoler.

Elle se tenait debout au milieu d'un tas de débris, de morceaux de papier, de lambeaux de soie cramoisie, de pièces d'or éparpillées de tous côtés. Elle repoussait tout cela avec son pied et ses mains, fiévreuses, s'efforçaient de déchirer aussi menu que possible une jolie bourse de soie.

En vain, Tita essayait de la calmer. Elle se lamentait à haute voix ; ses yeux pleins de larmes, lançaient des éclairs de colère. Elle s'avança vers Pellegrino ; la voix entrecoupée de sanglots, le cœur gonflé de tristesse et le visage plein de feu, elle s'écria :

— Vous arrivez à temps, Monsieur, pour trouver devant vous la plus malheureuse des femmes : il ne vient pas, ce brave mari. Figurez vous qu'il est remonté jusque vers le nord de la Chine : vers des régions d'où il ne reviendra jamais. Et il m'envoie de l'or pour toute consolation. Mais voilà ce que j'en fais de son or.

Et elle jetait de ses doigts crispés les belles pièces qui s'éparpillaient sur le plancher.

— Oh ! non, continua-t-elle, je ne souffrirai pas plus longtemps ; vous, Monsieur, qui avez vécu si longtemps dans ma société, vous serez bien aimable de me quitter. Je veux jeter à la rivière tout ce qu'il peut avoir ici, je veux me venger. Hélas ! moi qui priais le ciel, la nuit dernière, de favoriser son retour, qui faisais brûler un cierge à la Madone dans chaque église de la ville, qui ne pensais qu'à lui, qui me

tenais constamment enfermée, qui ne voulais pas prendre le moindre plaisir sans lui, moi qui n'ai goûté que tristesse et ennui depuis son départ, devais-je être traitée ainsi ? Mais lui, que fait-il ? quels secrets attachements peuvent le retenir si longtemps éloigné. Ah ! je ne veux pas y penser !

Et elle tomba à genoux, disant : " Mon Dieu, faites-moi donc mourir ; la vie est un fardeau trop pesant ; mon Dieu, mon Dieu ! "

Pellegrino aurait vivement désiré la consoler, mais que dire à cette femme morte de douleur ? Il sentait sa langue s'attacher à son palais et pas une parole ne pouvait sortir de sa bouche. Tita se préoccupait surtout de ramasser les ducats, tout en balbutiant quelques mots.

Enfin, cet accès de surexcitation se calma. Violetta avait un bon cœur ; et, comme toutes les femmes qui se mettent dans une colère noire pour devenir aussitôt douces comme des agneaux, elle ne put s'empêcher de revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de son mari.

" Je ne serai plus, dit-elle, assez insensée pour renouveler ces crises ; je l'attendrai tant qu'il plaira à Dieu de le tenir éloigné de moi ; quand il viendra, il sera le bienvenu, mais d'ici là, je vais essayer de passer le temps le plus agréablement possible. "

La mauvaise humeur de la belle Milanaise avait disparu ; tout semblait rentré dans l'ordre. Cependant elle ne parlait plus aussi souvent de son mari et si la conversation tombait sur ce sujet, elle en causait comme de choses écoulées depuis cent ans, comme d'une fable.

Depuis qu'elle avait reçu la dernière lettre de Giovanni, elle semblait redoubler d'attention pour Pellegrino. Ses boutades, ses exigences se faisaient de plus en plus sentir. Était-elle triste, Pellegrino devait l'être. Avait-elle le cœur content, il devait avoir la figure joyeuse. Caprice de femme, bien fait pour justifier ce qui va suivre.



Un soir d'été, après une journée très chaude, Violetta, Pellegrino et Tita se trouvaient sur la terrasse pour respirer le grand air. Les derniers rayons du soleil lançaient sur les toits des lueurs fugitives, la rivière aux eaux jaunes coulait en paix au pied de la maison ; le bruit de la ville, le son des cloches, les aboiements des chiens, les cris des marchands ne troublaient plus le repos.

Violetta demanda à Pellegrino de lui raconter une historiette triste, car elle-même devenait rêveuse, mélancolique, ou bien de lui chanter une mélodie. Il prit son instrument et se mit à rendre une de

ces charmantes romances qui donnent au cœur de si douces émotions. Violetta, la tête sur le dossier de sa chaise, les bras pendants sur sa poitrine, écoutait, les yeux à demi fermés.

Pellegrino crut qu'elle dormait, et il cessa de chanter, mais elle se réveilla aussitôt. "Oh! que je suis fatiguée, la chaleur est encore accablante, je me sens épuisée et triste. Qui sait où est Gioanni? Chez les Chinois? Sont-elles gentilles, les Chinoises? je le pense; mais je n'en sais rien. Il est, d'ailleurs, si loin. Et puis, il ne peut pas m'avoir abandonnée, mon Gioanni, non, ce n'est pas possible!"

— Dois-je chanter encore? demanda Pellegrino, voyant Violetta se livrer de nouveau à de tristes réflexions.

— Non, merci, il est temps de se reposer, mais vous recommencerez un autre soir, un autre jour, oui, tous les jours, jusqu'au moment où les saints me rendront mon mari. Mais avant de nous retirer, jetez donc un coup d'œil dans le jardin voisin, et voyez si les amoureux sont toujours sous le grenadier.

— Volontiers; je pense voir des ombres, mais l'arbre les cache à demi.

— Oh! qu'ils sont heureux! ils ne trouvent pas le temps long. Eh bien! bonsoir, signor Pellegrino. Il ne serait vraiment pas fâcheux que je puisse reposer cette nuit, pour me refaire de toutes les nuits que j'ai passées sans sommeil. Attendez un moment que j'essaie de distinguer si l'on voit une robe blanche.

"Oui, c'est elle; vous ne pouvez vous figurer quelle émotion je ressens. Je pense que c'est moi. Nous avons l'habitude de nous rencontrer dans le jardin, à l'abri de tout soupçon. Il est vrai, je n'étais pas en blanc, j'étais vêtue de noir, et, comme la porte n'était pas ouverte, Gioanni escaladait le mur. Sainte-Madone, aurait-il oublié ce bon temps?"

Et, en disant ces mots, elle cacha son front dans ses mains et se prit à pleurer.

Pellegrino voulut l'arrêter, et, agissant comme un enfant, dans sa naïveté, il lui saisit les mains pour l'empêcher de pleurer; il se permit même de déposer un baiser sur l'une, pendant qu'avec l'autre Violetta se cachait toujours le visage.

La jeune femme ne semblait tout d'abord y attacher aucune importance, quand, tout à coup, elle retira vivement sa main. Elle se jeta en avant et dit d'une voix entrecoupée de sanglots: "Que faites-vous? Vous en qui j'ai mis toute ma confiance, joueriez-vous près de moi le rôle du serpent? Non, je ne l'aurais pas cru; que pensez-vous donc de moi? Mais sortez; il vaut mieux que je ne vous voie plus ici!"

Pellegrino ne comprenait rien à ces paroles et il se retira tout confus et attristé. Il ne ferma pas les yeux de la nuit. Le lendemain

matin, il envoya sa bonne Félicia porter à Violetta une lettre très simple dans laquelle il sollicitait une entrevue pour donner ses explications et au besoin faire des excuses.

Elle consentit à le recevoir, mais elle le fit avec froideur. Par un caprice bien féminin, elle s'était habillée de noir et très simplement, elle ne portait ni fleurs, ni rubans, ni épingles d'or dans sa chevelure ; sa contenance était sévère, même hautaine.

— J'avais d'abord juré de ne plus vous revoir, dit-elle, et je ne comprends pas pour quel motif je manque en ce moment à ma promesse ; mais enfin si vous avez quelque chose à dire, parlez. Je ne saurais, d'ailleurs, craindre pour ma personne. Mon vieux serviteur Dominico est à deux pas et il me suffira de l'appeler pour qu'il vienne à mon aide ; parlez donc.

En entendant ces paroles, Pellegrino se sentit plus ému qu'il ne l'avait jamais été. Qu'était donc cette femme nerveuse, pour lui faire peur et lui faire perdre toute assurance ? Que lui avait-il donc fait ?

— Laissez-moi, noble dame, vous dire que j'ai pour vous la plus profonde estime ; et vous verrez, vous vous convaincrez, dans le calme de la réflexion, que mes actes n'ont jamais dépassé les limites de l'honnêteté. Je puis être blâmable d'avoir osé ce que j'ai fait, mais sur mon honneur, je vous affirme que je n'étais guidé que par les sentiments de la plus respectueuse amitié. Aurais-je abusé de la confiance de celle que j'aimais comme mon enfant, quand mon plus grand bonheur était de lui être agréable ? Vous n'avez le droit de me donner tort que si vous me prêtez des intentions qui n'ont jamais été dans mon esprit. Ne m'aurait-il pas fallu voir en vous des défauts auxquels, Dieu du ciel, je n'ai jamais songé. Encore une fois, j'ai agi sans réflexion, comme quelqu'un qui dépose un baiser sur un bouton de rose dans le jardin. Si vous ne pouvez croire à ma naïveté, vous me rendrez à jamais malheureux ; si, au contraire, vous daignez ajouter foi à ma parole, vous conviendrez que vous m'avez traité avec trop de sévérité. Qui êtes-vous, noble dame, et que suis-je ? — La vanité ne saurait me fermer les yeux pour ne pas voir qu'entre vous, que la nature a faite si belle, si aimable, si riche, et votre humble serviteur, il y a une distance infranchissable. Vous êtes comme la rose qui vient d'éclorre, vous entrez dans la vie, tandis que j'ai déjà parcouru plus de la moitié de mon chemin. Où puiser l'audace pour avoir de telles aspirations ? Je n'avais qu'un but, vous être agréable le plus possible et, je vous le demande en grâce, croyez à la sincérité de mes explications.

Violetta écoutait sans, cependant, laisser entrevoir la moindre émotion.

— Si vous le désirez toujours, continua Pellegrino, je cesserai ces visites qui me procuraient tant de charmes. Je ne veux pas troubler

votre bonheur, il est pour moi la chose la plus sacrée. Mais au moins, accordez-moi le pardon et ma reconnaissance n'aura pas de bornes. Ne rendez pas à jamais malheureux un homme qui ne songe qu'à conserver votre estime."

Violetta se retourna soudain. "Oui, Pellegrino, dit-elle, en rapprochant ses deux mains de ses épaules, je vous pardonne comme Dieu me pardonnera ma méchanceté à votre égard; je vous ai causé tant de chagrin pour un acte en réalité sans importance, mais si vous le voulez, n'en parlons plus, oublions tout cela."

Alors leur amitié ne devint que plus grande et ne se démentit plus un seul instant pendant le voyage de Giovanni.

* * *

Cependant, ce voyage touchait à sa fin; Giovanni écrivit qu'il serait bientôt de retour. Sa lettre, datée d'Alexandrie, laissa croire à sa femme qu'elle ne serait plus déçue dans ses espérances.

Je vous laisse à concevoir la joie qu'éprouva Violetta; elle avait déjà oublié les ennuis qu'elle avait soufferts pendant cette longue séparation. Elle sentait déjà les baisers de son mari se déposer brûlants sur ses lèvres; elle le serrait dans ses bras et l'enlevait sur sa poitrine. Vite, il fallut nettoyer la maison, la bien garnir pour recevoir dignement son mari.

Pendant que Tita et Dominico travaillaient, Pellegrino arriva, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant les chaises les unes sur les autres dans un coin, les fenêtres sans rideaux et l'eau couler de tous côtés sur l'aire de pierre.

"Giovanni arrive! s'écria Violetta; cette fois, il ne saurait y avoir de doute. Allez, cher ami, faire brûler de beaux cierges à la Madone; il nous revient, d'ailleurs, riche comme un Saladin."

Pellegrino qui, il faut bien le dire, se trouvait fort surpris de l'arrivée si inespérée de signor Capelli, trouva la jeune femme soucieuse. Elle l'appela dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur la rivière et elle lui dit: "Votre plus grand désir, mon cher Bacci, est de me voir heureuse, et soyez certain que j'aurai pour vous une reconnaissance qui ne cessera qu'avec la vie. Mais au nom de cette amitié que vous me témoignez, laissez-moi vous faire une prière: soyez donc assez aimable pour cesser momentanément vos visites aussitôt que mon époux sera de retour. Vous ne saisissez peut-être pas comme moi le motif qui dicte cette prière. Bien que vous soyez son parent, cela ne serait peut-être pas un motif suffisant pour excuser à ses yeux l'intimité

LA REVUE NATIONALE

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

The Manufacturers'

Capital autorisé	-	\$2,000,000
Surplus au-dessus de		671,000

Président :

G. GOODERHAM, Président de la Banque de Toronto.

Gérant pour la Province de Québec :

J.-F. JUNKIN, - - - - - Montréal

Bureau de direction pour la Province de Québec :

Président : ROBERT ARCHER - - - - - Montréal

Directeurs :

HON. J.-A. OUMET, M. P., Ministre des Travaux Publics.
R.-R. McLELLAN, M. P., pour Glengarry.
A.-G. McBEAN, Marchand de Grains, Montréal.
J.-D. ROLLAND, Fabricant de Papier, "
A.-F. GAUDET, Marchand en Gros, "
D.-D. MANN, Entrepreneur, "
WM. STRACHAN, Industriel, "

**Les Polices émises par cette Compagnie sont non confis-
cables et sans condition et la seule clause obligatoire est le
paiement des primes.**

*C'est une Compagnie Canadienne et c'est la compagnie d'assurance qui possède le plus
fort capital du continent.*

Cette Compagnie fera des avances comme prêts sur la garantie de ses polices ;

*L'immense somme d'affaire qui est déjà en voie prouve qu'elle a la confiance du
public ;*

*Le nombre considérable de ses riches actionnaires garantit amplement le règlement de
toutes les obligations de la Compagnie.*

Dans chaque cas, les primes sont réduites aussi bas que le permet une sùreté absolue ;

*Les taux sont les meilleurs et vous épargnez de l'argent en vous assurant dans cette
Compagnie ;*

Quatre-vingt-dix pour cent de toute accumulation de profits échoit aux assurés.

On peut obtenir tous autres renseignements des Gérants du Département Français.

BELLEW & LEMOINE,

Gérants du Département Français.

Chambre 4a, No 162, rue St-Jacques,

On demande de bons agents.

MONTREAL.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.



VIN
ST MICHEL

Le plus efficace, le plus énergique des
Toniques-Stimulants; guérit infailliblement:

**ANEMIE, FAIBLESSE,
DYSPEPSIE.**

Trois petits verres par jour suffisent
pour rendre

**L'Appétit meilleur,
La Digestion facile,
Le Sommeil paisible.**

LE
VIN ST MICHEL
donne:

**La Santé aux malades,
La Force aux faibles.**

EN VENTE PARTOUT.

Montgenais, Boivin & Cie, Montreal,
Seuls Agents pour le Canada.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

dans laquelle nous avons vécu. Peu à peu je le mettrai au courant. D'ailleurs, nous voyagerons, nous irons vous voir. Ne me refusez donc pas, ne me faites pas de peine dans ce jour béni, si attendu et que le ciel m'accorde en récompense de nos prières."

"Sans doute, répondit Pellegrino, je n'ai jamais rien autant souhaité que de vous voir heureuse; je considérais comme le premier de mes devoirs d'obéir au moindre de vos désirs. Mais, permettez-moi de vous le dire, n'envisagez-vous point la situation en ce moment sous une seule de ses faces? Ma présence ici peut s'expliquer assez facilement à votre mari. Au contraire, si je me retire il apprendra par d'autres mes visites quotidiennes et ne sera-t-il pas fondé à dire: "Mais quoi, pourquoi te quittait-il au moment de mon arrivée? A-t-il quelque chose à redouter?" Je ne veux pas, chère Violetta, vous adresser le plus petit reproche, mais ne vous semble-t-il pas que cette séparation qui me causera tant de peine, ne se justifie pas? Si tel est votre désir, j'obéirai. Quand vous aurez trouvé mon absence assez longue, rappelez-moi de mon exil et je serai heureux de vous revoir. Je vais donc partir, mais je ne veux pas rester à Milan, je me rendrai à Venise, près de vieux amis. Adieu, donc, Madame, que Dieu vous donne la santé et le bonheur."

*
* *

Cette séparation fut bien pénible de part et d'autre. Pour Pellegrino, c'était la fin de ces douces journées qui semblaient comme des rêves de bonheur. C'était déjà la fin d'une vie agréable, du seul instant de son existence où il avait réellement goûté le bonheur. Il fallait donc se résigner à l'exil. Ses préparatifs de voyage furent promptement terminés, mais avant de quitter la ville, il envoya comme dernier adieu à Violetta un grand panier de roses rouges et blanches; il croyait encore que ces fleurs éphémères graveraient mieux dans son cœur le souvenir de celui qui s'en allait bien loin par amour pour elle. Il s'assura aussi d'un ami qui le tiendrait au courant de tout ce qui allait se passer au retour de Gioanni.

De son côté Violetta voyait avec chagrin le départ de son ancien compagnon. N'avait-il pas été pour elle pendant le long voyage de son mari le protecteur dévoué qui l'avait rassurée dans le danger, qui l'avait consolée dans ses peines, qui, chaque jour, à chaque instant, s'étudiait pour lui être agréable. C'était cet homme plein de désintéressement, plein de dévouement, au cœur d'or, dont elle devait se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours.

*
* *

Gioanni Capelli était de retour et déjà par toute la ville courait le bruit des beaux résultats qu'il avait obtenus en affaires. Non seulement il avait rapporté des sacs bien garnis d'or, mais il s'était créé de si belles relations commerciales que le développement de sa fortune était assuré.

Près de Violetta il se montra très empressé. Aussi tendre les premiers jours, comme il est d'usage de le faire après une longue séparation, il lui offrit des cadeaux admirables, qu'il avait rapportés d'Orient, et la jeune femme crut d'abord retrouver Gioanni tel qu'il était les premiers temps de leur mariage. Mais si elle l'aimait toujours autant, elle avait aussi les mêmes goûts pour les fêtes, les bals ; elle était restée jeune.

Au contraire, Capelli, auquel le soleil d'Orient avait brûlé la figure, n'avait plus cette gaieté de vingt ans. Il ne passait plus les journées près de sa femme, il parlait beaucoup moins et semblait sans cesse préoccupé de ses affaires. Le jour, le soir, on le voyait toujours dehors avec des commerçants, et seules les transactions commerciales semblaient dignes de son intérêt.

Et si Violetta voyait avec plaisir les ducats rentrer au logis, elle n'en souffrait pas moins de l'indifférence de son mari. Qu'était donc devenu son amour et les bons soins qu'il se plaisait à lui prodiguer avant son départ ? Il lui fallait passer le temps seule, sans affection et souvent dans les pleurs que fait verser l'ennui.

Gioanni était de retour depuis plus d'un an quand un événement fit renaître la gaieté dans la famille. Violetta venait de mettre au monde un beau bébé.

Le père, le cœur débordant de joie, fit part de la bonne nouvelle à tous les membres de la famille. Il invita pour le baptême les parents de sa femme, les siens et Violetta sut ne pas oublier Pellegrino.

Une fête admirable, avec le luxe des anciens jours, fut donnée en l'honneur du nouveau-né et de ce jour reprirent les bonnes relations d'autrefois. En un mot, les portes de la maison furent réouvertes et le bon Pellegrino, devenu l'ami de Capelli, put à son aise et au grand plaisir de Violetta, renouveler ses visites à la villa des bords de la rivière.

Si l'absence est le plus grand des maux, n'a-t-on pas raison de dire que pour ramener la joie au foyer domestique, rien ne saurait le faire comme la naissance d'un enfant ?

A. GIRARD.

LE VIEUX CHÂTEAU

— OU —

LE CHATEAU DE RAMEZAY

C'est ainsi qu'on appelle cette humble maison bourgeoise qui s'élève, ou, pour mieux dire, qui s'abaisse devant notre fier et hautain Hôtel de ville. Un château, cela? Il n'en a pas plus l'air que la cabane de mon grand-père. Où sont ses tourelles, son donjon, ses fossés, ses ponts-levis, ses machicoulis? Un château, cela? Mais dans nos vieilles campagnes, les *habitants* ne se bâtissaient pas autrement, du temps des Français, et jusqu'à il y a cent ans et moins. C'est le cas de dire que des châteaux comme celui-là on en voit à toutes les portes. Un château, cela? Mais si c'est un château, toute la ville de Montréal n'est donc qu'un amas de palais? De quel nom désignerez-vous alors le Palais de justice, le Bureau de poste, l'Hôtel de ville, nos banques, nos grands bazars de la rue Sainte-Catherine, les résidences princières qui parsèment les plis de la robe verte de la montagne jusqu'à la hauteur de la taille? Il faudrait en faire des merveilles, autant de palais d'Aladin, si l'on fait un château de cette longue maison basse à un seul étage, badi-geonnée de bleu pâle, avec de grandes fenêtres qu'on dirait aveugles, car on n'aperçoit jamais personne derrière leurs carreaux, avec ses sept lucarnes, autant de cornettes de nonnes qui n'ont pas l'air de vous voir sur la rue. Comme on la passait au bleu, l'autre jour, je me suis approché de cette bonne vieille maison, et sous les décortications d'une chemisette de chaux, j'ai trouvé une camisole de brique, rhabillant comme par dessus, un corps de pierre. En examinant les pignons, on constate de

premier œil que le bâtiment primitif, construit en pierre, a été subsequmment revêtu de briques, par endroits; on distingue, ici et là, quelque chose qui ressemble à des *calines*, sous l'angle du toit, affublement de date comparativement récente. Deux cheminées exhalent, là-haut, l'une d'épaisses bouffées de fumée — c'est la cheminée de la cuisine — chargée d'odeurs de fourneaux et d'épices; l'autre fait éclater en étincelles crachées en étoiles au dehors, la bûche d'épinette allumée sur les chenets du salon. Que de repas plantureux ont été cuits sur les broches de la première cheminée, que de doux échanges de sentiments ont été éclairés au foyer de l'autre cheminée! De nobles chevaliers, en costume de cour, portant velours, jabots, dentelles, culotte, bas relevés sur : ollets nerveux, épée battant dessus, toupet poudré, coïte au dos, ont fréquenté cette maison. De jeunes et belles châtelaines, dans un nuage de poudre et de parfums, y tenaient cour d'amour. C'était sous le règne de Louis XV, en pleine efflorescence de l'art d'aimer. A la veille de la bataille de la Monongahéla, ou de la bataille de Carillon, un de Beaujeu ou un Montcalm venaient ici, faire nouer un ruban à la garde de leur épée, pendant qu'une douce voix noyée de larmes chantait, en s'accompagnant sur l'épinette :

Adieu, beau mousquetaire,
 Il faut fuir cette terre,
 L'amour saura se taire
 A l'heure des combats;
 On quitte ce qu'on aime
 Lorsque le roi lui-même
 Quitte son diadème
 Pour suivre nos soldats :

Pars, mon Gaston, va chercher la gloire,
 Va combattre sur nos remparts,
 Là-bas t'attend la victoire,
 Pars, mon Gaston, pars.

Combats pour ton amante,
 Et toujours triomphante,
 Que ta main si vaillante
 Guide nos défenseurs;
 Sur ton front que j'embrasse,
 Mon Gaston, le ciel fasse
 Qu'au retour, moi, je place
 La palme des vainqueurs.

Déjà le canon tonne,
 La trompette résonne,
 Des adieux l'heure sonne.
 Prends ce gage d'amour,
 Doux et pieux mystère,
 Talisman d'une mère ;
 Cette croix qui m'est chère
 M'assure ton retour.

Pars, mon Gaston, va chercher la gloire,
 Va combattre sur nos remparts,
 Là-bas t'attend la victoire.
 Pars, mon Gaston, pars.

Un dernier baiser mouillé d'une larme, et Gaston était sacré héros. Un des plus beaux mots de guerre date de ce temps-là, de la bataille de Fontenoy :

“Tirez les premiers, Messieurs les Anglais.”

Il y a, sans doute, beaucoup à redire sur les mœurs plus que légères de cette époque, mais n'oublions pas que de cet engrais est sortie la fleur de la liberté dont nous respirons si délicieusement les parfums, aujourd'hui.

Une balustrade à poteaux bedonnants courait sur la devanture, en longeant le trottoir, crevée par deux barrières en fer, à barreaux lancéolés aux deux extrémités. Les portes sont béantes, par l'absence de tout intérêt de garde. Il reste là, toutefois, trois peupliers de Normandie, montant la garde, au nom de la France. N'avez-vous jamais été frappé de la ressemblance d'un peuplier de Normandie avec une sentinelle, l'arme au bras ? Ces arbres-là, venus de France, marquent notre chemin, d'étape en étape, en gagnant l'ouest. Déjà, ils sont fort avancés dans la province d'Ontario, et comptons qu'un bon jour il en fleurira des tiges sur les bords mêmes de l'Océan Pacifique.

Châteauneuf ou Neufchâteau, ça se comprend, mais *Vieux Château*, c'est pour le moins bizarre dans le Nouveau-Monde, à Montréal surtout, qui compte à peine deux siècles et demi d'existence. En Europe, il n'est pas rare de voir des châteaux qu'on a pris trois ou quatre siècles à construire. A quel âge seront-ils vieux ? Ne sont-ils pas vieux avant de naître ? Mais je serais curieux de savoir, comme question archéologique, à quelle date notre prétendu château s'est appelé “Vieux

Château" et pourquoi? On ne bâtit pas une maison avec un pareil nom qui peut convenir à des ruines, nullement à une bâtisse. Construire un vieux château, cela est-il possible? Je vous le demande. Autant vaudrait dire: "A Montréal est né, hier, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans." Qui me dira quand on a commencé à désigner le Château de Ramezay sous la dénomination de Vieux Château? Si Monsieur l'abbé H. Verreau voulait s'en donner la peine, nous serions vite renseignés sur ce point; mais aurait-il le temps de s'occuper de pareilles bagatelles?

Toutefois, c'est à ce savant légataire de la sabretache de M. Viger que j'emprunte les notes suivantes se rapportant au "Vieux Château," telles que publiées dans le *Journal de l'Instruction Publique* du mois d'août 1857:

"Dans un pays comme le nôtre, où tout, pour ainsi dire, ne date que d'hier, dans une ville où les incendies et un élément aussi destructeur pour le moins, aux yeux des archéologues, le progrès, ont exercé et exercent encore tant de ravages, c'est une véritable bonne fortune que de rencontrer un monument dont l'existence remonte à plus d'un siècle, et qui nous rappelle des souvenirs historiques d'une certaine importance. Nous avons eu ce bonheur, en voulant connaître l'histoire du Vieux Château, où se trouvent aujourd'hui les bureaux de l'Instruction Publique du Bas-Canada, et quelques-unes des salles de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant le résultat de nos recherches. Ils devineront facilement, puisqu'il s'agit d'archéologie canadienne, que nous avons eu souvent recours au commandeur Viger dont tout le monde connaît l'extrême complaisance.

"Le Vieux Château fut construit par Claude de Ramezay, écuyer, seigneur de la Gesse de Bonfleur et de Monnoir, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, ancien gouverneur des Trois-Rivières, gouverneur de Montréal, père de J.-Bte Nicholas Roch de Ramezay qui signa la capitulation de Québec. A cette époque, les gouverneurs étaient obligés de pourvoir à leur logement qui devait répondre à l'importance de la charge dont le roi les honorait, c'est-à-dire qu'il leur fallait encore ajouter cette lourde dépense à tant d'autres auxquelles leur faible traitement ne pouvait suffire. C'est ainsi que messieurs de Maisonneuve, de Callière et Vaudreuil eurent chacun leur maison dont on montre encore les restes. M. de Ramezay, qui avait été nommé gouverneur de Montréal, en 1703, acquit vers 1704 le terrain où il dut commencer aussitôt à élever sa demeure, dont il faut placer la construction entre cette époque et celle de 1723 où elle se trouve indiquée sur un plan de Montréal en la possession de messieurs de Saint-Sulpice. Ce château, dans une ville dont "les habitants, dit Charlevoix, étaient fort convain-

cus que leur valeur valait mieux que toute fortification," n'avait ni tourelles, ni donjon, ni créneaux, ni meurtrières. Les fossés étaient remplacés par un jardin spacieux où devaient s'épanouir les fleurs et les fruits de la mère-patrie.

"On y consola un jour bien des infortunes. La charité et le dévouement que les demoiselles Ramezay déployèrent pendant la peste de 1721, font voir quel esprit animait cette noble maison. Le châtelain canadien pouvait alors servir de modèle à celui du vieux monde.

"La vie d'un gouverneur de Montréal n'était pas une vie de loisirs et d'amusements, surtout à certaines époques. La guerre, les négociations, le commerce avec les Sauvages en occupaient la plus grande partie. Il était la sentinelle avancée dont l'œil vigilant devait savoir distinguer le moindre danger, profiter de la première occasion favorable. Cependant la tranquillité se faisait quelquefois, la paix revenait, comme après le traité d'Utrecht; alors il pouvait jouir davantage de la société de ses amis et de ses compagnons d'armes.

"M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le Saint-Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudreuil, la résidence de messieurs de Contre-cœur, d'Eschambault et de madame de Portneuf, veuve je crois du baron de Beaucourt, se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des Jésuites, près du Palais de justice et dont les branches inclinées vers le sol semblent regretter le silence et la prière de leurs anciens maîtres.

"Le site était magnifique: du haut de la colline que dominait le château le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs — tout le monde l'était à cette époque, — poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray, devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

"Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon, M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hasardaient jusqu'à Montréal, apportant, deux fois l'année, les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi; quelquefois aussi, ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps: la perte d'un seul canot d'écorce ruinait souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian*. Si, parfois, madame de Ramezay

entendait le chant du matelot ou le cri du Sauvage, son cœur maternel devait se serrer de douleur en pensant aux dangers que couraient ses deux fils, l'un dans les combats, l'autre au milieu des tempêtes.

“ Le titre qui est en tête de cet article m'avertit de rechercher seulement les souvenirs qui se rattachent à cette maison. Je ne dois donc mentionner la longue administration de M. de Ramezay, preuve de la confiance qu'on avait en lui, que pour rappeler qu'elle lui permit de réunir, à différentes époques, les officiers les plus distingués et les personnages les plus importants de toute la colonie, car les expéditions pour les pays d'en haut, les conseils de guerre, les conférences avec les Sauvages, les foires annuelles attiraient à Montréal non seulement le gouverneur-général, l'intendant et leur suite, mais encore une foule considérable des différentes classes de la société.

“ A la mort de M. de Ramezay, en 1724, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque, il n'était plus habité que par J.-B. Roch Nicolas de Ramezay et son épouse, Louise Godefroy de Tonnancour. M. de la Gesse, son frère, s'était noyé dans le déplorable naufrage du *Chameau*; de ses quatre sœurs, deux s'étaient retirées dans la rue Saint-Paul, une avait épousé monsieur de Chapt, écuyer, sieur de la Corne, l'ainé, capitaine d'infanterie; l'autre, Henri Deschamps, écuyer, sieur de Boishébert, seigneur de la Bouteillerie, aussi capitaine. Tous ces héritiers, séduits par des offres avantageuses, pressés aussi, je crois, par les réclamations de messieurs de Courcy et Ruette d'Auteuil, consentirent à céder la demeure paternelle à la Compagnie des Indes pour une somme qui était très considérable à cette époque.

“ La Compagnie des Indes, obligée de soutenir la lutte où l'engageait le commerce des colonies voisines avec les tribus indiennes, voulait établir un entrepôt plus important que ceux qu'elle avait eus jusqu'alors à Montréal. Le château devint donc un magasin; les salles furent converties en comptoir où vinrent s'entasser les étoffes, les épiceries et les liqueurs; les voûtes reçurent les pelleteries apportées par les Sauvages des différentes Nations.

“ Puis arriva bientôt l'époque mémorable qui changea tant de choses. Quoique la Compagnie des Indes eut cessé d'exister vers 1750, la maison portait encore son nom au moment de la conquête. Elle fut alors achetée par M. Grant et passa ensuite entre les mains du gouvernement.

“ Les gouverneurs de Montréal en firent leur demeure officielle, sinon privée, et lui donnèrent le nom d'hôtel du gouvernement, qui semblait rappeler son ancienne destination.

“ On voit par un ordre général du 29 avril 1762, que les troupes et les citoyens durent se réunir devant l'hôtel du gouvernement, pour se

rendre processionnellement, tambour en tête, sur la Place-d'Armes, où l'on devait proclamer la guerre contre l'Espagne.

“ La même cérémonie eut lieu en 1763, au mois de juillet, pour annoncer la paix.

“ Pendant l'invasion de 1775, les Américains se croyant obligés de remplacer les Anglais partout, le brigadier général Wooster vint loger à l'hôtel du gouvernement. Il essaya d'en faire le centre des réunions des amis du congrès, et, parfois aussi, une espèce de cour martiale. Un jour il fait arrêter un citoyen respectable, le capitaine Foretier, dont il soupçonnait les sympathies pour les Anglais, et se le fait amener à l'hôtel. Foretier attend deux heures dans une salle, craignant à chaque instant d'être jeté dans un cachot ou de se voir conduit à la frontière. Enfin, Wooster paraît au milieu de douze à quinze officiers, et s'étant assis avec un air imposant : “ M. Foretier, lui fit-il dire en français par l'ancien marchand Price, M. Foretier, vous passerez mal votre temps si nous parvenons à avoir la moindre trace de votre trahison : Prenez garde à vous.” Puis se levant et lui donnant la main : “ Je vous recommanderai au colonel de Haas qui loge chez vous, et je lui enjoindrai d'avoir l'œil sur votre conduite. Allez, Monsieur ; mais prenez garde à vous.” M. Foretier s'empressa d'aller rejoindre sa famille en pleurs, qui pensait ne plus le revoir (1).

“ Au printemps de 1776, Arnold qui était encore dans toute sa gloire, vint remplacer Wooster, et se reposer de ses inutiles efforts contre Québec.

“ Si nous mentionnons comme une circonstance intéressante le séjour de Bénédicte Arnold dans ces murs, c'est surtout afin de rappeler que l'illustre Franklin, les deux Carroll, M. Chase, vinrent plus d'une fois, sans doute, se concerter avec lui sur les moyens de gagner les Canadiens à la cause américaine. Peut-être que dans la pièce où j'écris en ce moment, Carroll s'assit à la même place où s'assit Charlevoix en 1721. Franklin s'appuyait sur le marbre de cette cheminée, quand il démontrait à ses compagnons l'inutilité de leurs tentatives. C'est ici qu'Arnold, apprenant l'arrivée de la flotte anglaise à Québec, et la retraite du général Thomas, tint un dernier conseil où il fut décidé qu'on évacuerait Montréal. Ce qu'on fit ; mais un peu à la manière des barbares, on partit, en pillant et en mettant le feu.

“ A la suite de ces événements, il devient plus facile de suivre les transformations de l'hôtel du gouvernement. Vers 1784, il fut restauré par le baron Saint-Léger, qui l'habita quelque temps.

“ Depuis, les gouverneurs n'y firent que de courts séjours dans

(1) Manuscrit inédit du Commandeur Viger.

leurs visites à Montréal, jusqu'au moment où cette ville devint la capitale de la province.

“Pendant les sessions orageuses de 1844 à 1849, il fut le siège des délibérations des deux ministères qui se sont succédé dans cette période importante de notre histoire parlementaire. L'administrateur, sir J. Colborne, et lord Sydenham, y tinrent les séances du conseil spécial, de 1838 à 1841. Lord Metcalfe et lord Elgin y ont tenu leurs conseils, et ce fut dans la salle qui est actuellement le bureau du surintendant de l'Instruction Publique, que ce dernier gouverneur reçut l'adresse des deux chambres, après l'incendie du parlement. Il entra dans cette salle tenant à la main une énorme pierre que la populace ameutée lui avait lancée par-dessus les haies de soldats qui gardaient son passage, et l'escorte de cavalerie qui l'entourait. Pendant plusieurs jours, M. Lafontaine et ses collègues furent bloqués dans l'hôtel du gouvernement par les mutins qui en encombraient les avenues.

“Ce fut dans cette même période que l'on construisit pour les bureaux publics l'aile où se trouvent les classes de l'école normale et de l'école modèle. Le bureau de l'Instruction Publique fut, pendant quelque temps, dans une des voûtes qui servent actuellement de réfectoire. Il fut de là transporté dans le vieil édifice contigu à l'hôtel du gouvernement, où étaient les bureaux du receveur-général. Le département prit possession du Vieux Château vers la fin du mois de décembre 1856.

“Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'automne de 1849 jusqu'à l'automne de 1856, l'hôtel du gouvernement et l'aile qui s'étend dans la cour furent occupés comme palais de justice, tandis que s'élevait le remarquable édifice qui fait maintenant tant d'honneur à Montréal.

“La salle où se trouvait la bibliothèque du barreau contient maintenant celle du département de l'Instruction Publique, qui doit à la libéralité de messieurs les avocats une partie de son mobilier.

“Outre les gouverneurs et les militaires de renom qui ont demeuré dans cet édifice, ou qui en ont fait le lieu de leurs travaux, nous devons encore citer sir Dominick Daly, qui est maintenant gouverneur de l'île du Prince Edouard; M. Higginson, secrétaire de lord Metcalfe, maintenant gouverneur de *Mauritius*, l'ancienne Ile de France, cédée comme le Canada à l'Angleterre, et où Bernardin de Saint-Pierre a placé le site de son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*; et l'honorable Francis Hincks, longtemps inspecteur-général du Canada, et maintenant gouverneur des Barbades.

“Telle est une rapide esquisse des métamorphoses qu'a subies le *Vieux Château de Montréal*, sans vouloir rien présager de celles que l'avenir lui destine peut-être.

“*Habent sua fata monumenta.*”

Une planche, clouée au mur de la façade, porte l'inscription suivante :

*Le Château de Ramczay,
Construit par Claude de Ramezay, vers 1705,
Propriété de la Compagnie des Indes, 1715,
Quartiers généraux de l'armée des Bostonnais,
— 1775-76 —*

Résidence officielle des gouverneurs anglais, 1792 à 1819.

Le Conseil spécial y siégea, de 1837 à 1841.

De 1849 à 1856, se trouve sur cette inscription une lacune que comble heureusement l'article du Rév. M. Verreau. Depuis cette dernière date, jusqu'en 1867, l'existence en commun du Bureau de l'Instruction Publique, sous la direction de M. Chauveau, et de celle de l'Ecole Normale, confiée aux soins du Rév. H. Verreau, ne fut troublée par aucun événement d'importance notable.

C'est vers le commencement de l'année 1865 que j'entrai dans le bureau de M. Chauveau, en qualité d'assistant-rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique*, et de bibliothécaire. Je succédais à M. Auguste Béchard, venu après Joseph Lenoir, poète remarquable, mort trop jeune pour prendre son rang mérité, premier titulaire de l'emploi. Sans être une cause de perturbation, mon entrée au bureau produisit un certain émoi mêlé de surprise chez la plupart de mes nouveaux confrères. Ils me battirent froid, d'abord, mais ils ne tardèrent pas à se rapprocher de moi et me faire part d'une sincère amitié qui ne s'est jamais démentie depuis. Ils me dirent alors qu'un jour, M. Chauveau, arrivant dans le bureau, tout d'une haleine — ce qui accusait chez lui de la mauvaise humeur — leur avait demandé, à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous un monsieur Montpetit, jeune avocat d'ici ?

Quelqu'un répondit : "Oui, je le connais de vue, je le vois souvent avec M. Chapleau."

"Avec Chapleau ? oui, précisément, avec ce jeune homme qui porte de longs cheveux, qui parle si bien et qui fait tant parler de lui ? C'est bien ce Montpetit-là qui demande la place de Béchard. On dit que ce monsieur Chapleau et ce monsieur Montpetit sont liés comme deux doigts de la main. A Dieu ne plaise que je trouble une aussi douce amitié, en les séparant." Et sur ce, M. Chauveau s'était enlevé d'un pied leste, en se donnant, de la voix et de la tête, une approbation dodelinante de sa volonté.

"Il n'entrera pas," s'était-il dit: et j'étais entré, pour ainsi dire, malgré lui. De là la surprise non dissimulée de mes nouveaux collègues, les commis du bureau. Je n'avais pas forcé la porte, pourtant; mais elle avait été fortement poussée par les deux mains toutes puissantes de sir George-Etienne Cartier et de sir Hector Langevin.

Ainsi, M. DeCelles faisait erreur, lorsque, dans une courte notice biographique de feu J. Marmette, publiée dans cette revue même, il me comptait au nombre des hommes de lettres canadiens que M. Chauveau avait spécialement favorisés. L'erreur est fort excusable, car je réussis bientôt à gagner les bonnes grâces de ce monsieur, au point que, souvent, on me prenait pour son fils, le nom de "*Montpetit*" donnant sans doute lieu à cette méprise. "*Montpetit*," dans sa bouche, se traduisait par "*mon petit*" dans l'oreille des autres, indice de bienveillance de sa part.

Comment avais-je acquis l'influence de nos deux hommes d'Etat les plus marquants, sir G.-E. Cartier et sir H. Langevin? Cela peut se raconter en un tour de langue, et voici :

*
* * *

J'avais de onze à douze ans, lorsque passa par chez nous l'épidémie des professions libérales. C'est à qui des cultivateurs à l'aise, de Châteauguay et de Beauharnois, aurait dans la famille, qui un prêtre, qui un médecin, un avocat, un notaire. Les hommes de profession avaient le pas sur les ingénieurs civils, les commerçants, les entrepreneurs — qui se sont bien rattrapés depuis. C'est sur cette aire de vent que je partis, un beau matin, pour le collège de Saint-Hyacinthe, sous la tutelle de Joachim Primeau, élève de philosophie, aujourd'hui curé de Boucherville. Ce que j'ai connu d'hommes distingués ou éminents, illustres peut-être, aussi, durant mes sept années de collège, ma mémoire est impuissante à les énumérer. Pour ne parler que des élèves de ma classe, je nommerai Monseigneur E. Gravel, évêque de Nicolet; Son Honneur le lieutenant-gouverneur J.-A. Chapleau; sir Alexandre Lacoste; l'honorable François Langelier, qui marche au premier rang parmi nos compatriotes; le Rév. E. Gendreau, que la mitre attend plutôt qu'il n'attend la mitre; et le juge Rainville; et le juge Mathieu; et le juge Charland; Michel Cayley, jadis député de Beauharnois; et Alphonse Lusignan, le plus jeune d'entre nous, déjà parti. Je pourrais en rappeler encore d'autres, mais cela me

suffit, à moi, pauvre forçat de la plume, pour respirer, un instant, dans un atmosphère de gloire. Pierre Blanchet, de démocratique mémoire, répondait à ceux qui lui reprochaient ses idées avancées : "Deux de mes frères sont évêques ; ils n'étaient pas plus fins que moi, c'est connu ; donc, j'aurais pu être évêque, si je l'eusse voulu." Je me garderai d'en dire autant, quoique Mgr Gravel ait été mon confrère de classe. Et des autres grands citoyens que j'ai mentionnés en passant, je chéris l'amitié, j'applaudis aux œuvres nationales provenant de leur esprit ou de leur cœur, sans désirer un brin de leur toison, de leur toge, de leur manteau qui dissimule trop souvent, hélas ! la chappe de plomb que le feu de l'*Enfer* du Dante n'a pas fait fondre encore.

Du collège, je passai à Montréal, où je ne tardai pas à faire partie d'un groupe nombreux d'amis, du même âge, à cinq ou dix ans au plus d'intervalle les uns des autres. Mes condisciples de la veille, presque tous conservateurs, me tendirent les premiers la main, et je tombai naturellement dans leurs rangs. Le matin de mon arrivée, je m'étais rendu au bureau d'avocat de Charles Daoust, mon voisin de Beauharnois, l'ami de ma famille, que j'admirais beaucoup, et M. J. Doutre, son associé, m'ayant demandé ce que je lui voulais, je lui répondis que je désirais étudier le droit dans son bureau. M. Doutre, relevant son binocle, et m'examinant du fond de l'âme, me dit, en souriant : "Des étudiants en droit, mon ami, il en pleut par les gouttières ; nous en avons déjà onze, ici ; il nous faudrait envahir la rue, si nous en prenions d'autres." Chez "Cartier, Pominville et Bétournay," où je me rendis ensuite, je trouvai pas moins de dix-sept étudiants en droit, encaqués comme des harengs. Quand je vous dis que l'épidémie de la vanité personnelle ou de famille, trop encouragée, hélas ! par une direction imprudente, a enfoui dans la tombe, prématurément, inutiles, débauchées peut-être, deux générations de beaux hommes, bâtis pour faire honneur au pays, et qui ont péri sur la route, au grenier, à l'hôpital, aimés encore et pardonnés sans doute, mais emportés tout de même, par le crocheteur, dans la hotte commune, fruits secs jetés à la voirie, lorsqu'ils étaient nés avec un baiser de la patrie et de l'Eglise, c'est-à-dire avec une étoile au front.

M. Rivard — qui fut, depuis, maire de Montréal — vint au devant de moi, sans me connaître, et m'offrit galamment un asile temporaire dans son bureau d'avocat, ouvert de la veille seulement, mais où les affaires affluaient déjà, grâce à la bonne renommée du jeune homme, et à ses assiduités dans des salons industriels et financiers bien notés. Ayant accepté son offre de me faire voir la ville, je n'avais pas fait dix pas sur la rue Notre-Dame, à ses côtés, que je rencontrai des amis de collège qui m'enlevèrent à ce brave Rivard, tout ébahi, et me jetèrent dans les bras des Labelle, des Mousseau, des David, des Tessier,

Fontaine, Ricard, Bourgoïn, Boucher, McCoy, Marchand, des deux Kelly, et de bien d'autres encore, avec qui j'ai cheminé depuis, mais sans étapes suivies. Le lendemain, je passais brevet sous Mousseau et Labelle, grâce aux soins de Chapleau. Le surlendemain, le même Chapleau, dans la chambre commune qu'il nous avait aménagée, chez la brave famille Duprat, rue Vitré, me mettait une plume à la main en me disant : " Tu vas me faire une pièce de vers."

— Sur quel sujet ?

— C'est ton affaire, mais je reviendrai dans une heure, et, d'ici là, cette clé me répond de ta liberté. Je m'exécutai volontiers. Au bout d'une heure, Chapleau revint, me rendit la liberté et porta ma pièce de vers au *Colonisateur*, où elle figura à la page 2ème du 1er numéro, sous le titre de "*Dernier jour de l'année.*" L'hon. M. Royal, qui était à l'*Ordre*, en saluant bienveillamment l'apparition du nouveau journal, disait : " Le *Colonisateur* reproduit une pièce de poésie de l'hon. A. N. Morin." La pièce de poésie en question était tout simplement signée de mes initiales A. N. M. Le compliment m'a plu beaucoup, à ce point que je crois devoir en demander pardon aux mânes du noble homme d'Etat A. N. Morin, qui fut notre Saint-Vincent de Paul canadien, et le sujet inconscient de mon mérite, aux yeux de M. Royal.

On me mit donc une plume à la main, on m'envoya ensuite à Québec, comme correspondant parlementaire — ce qui n'était pas une mince besogne, lorsque ni Bédard, ni Turcotte ne songeaient à naître, à titre d'historiens contemporains —; on me rapatria, pour me faire courir les hustings, avec Chapleau, contre nos amis, et en face des tièdes de la *Minerve*; je me pronouçai hardiment, le premier, en faveur de la Confédération, dans les salles de l'Institut canadien-français. Cette séance fit sensation.

Jusque là, j'avais reçu des encouragements et des promesses de la part des chefs conservateurs, Cartier, Langevin, Morin, Cauchon, Blanchet; mais au sujet de cette assemblée de l'Institut, Sir George E. Cartier me remercia en paroles touchantes, avec la répétition de promesses bien légitimées, du reste, puisque l'on faisait de moi un journaliste, un agent politique, au profit d'un parti, tous les risques de la bataille étant de mon côté.

Voilà comment, après un an de pratique comme avocat aux assises criminelles, ayant réussi à coffrer au pénitencier trois ou quatre sujets de Sa Majesté, d'un caractère envenimé, je me permis de demander mon salaire à ceux qui disposaient des deniers du pays, et dont le caractère élevé devait racheter les abaissements de tant d'autres. C'est beau, très beau, sans doute, d'être chef d'Etat, de commander aux masses par la confiance, mais cette autorité, dans un pays constitutionnel, où

nous avons le choix des hommes, doit se rattacher à l'esprit avant tout. C'est pourquoi la tribune, la presse, et même le husting, y représentent des forces incalculables. Ceux qui entreprennent la course dans ce triple cirque social et politique ne sauraient être assez rémunérés durant leur activité, ni assez récompensés, à l'heure du repos.

D'un tour de langue, j'ai fait un chapitre de livre ; par qui me faire pardonner ? Si je n'étais pas si vieux, je le saurais peut-être.

Oh ! les femmes, il n'y a que ça !

A.-N. MONTPETIT.

(A suivre.)



LES FEMMES DANS LA POLITIQUE

Il s'est passé, l'autre semaine, à London, dans la province d'Ontario, un fait qui me plonge en de profondes réflexions :

De hauts dignitaires politiques y ont, paraît-il, tenté l'organisation d'une ligue féminine dont la besogne consisterait à faire de la propagande de parti pendant les tourmentes électorales.

Sans vouloir juger l'acte des promoteurs de ce mouvement qui, aux yeux des politiciens, pourrait être considéré de bonne guerre, je ne puis me défendre d'une certaine tristesse en songeant au rôle ingrat et humiliant que le sexe serait forcé d'y jouer.

On m'accusera peut-être de manquer d'un tas de choses qui, dans notre fin de siècle, se nomment positivisme, opportunisme et autres mots en isme, mais j'avais accoutumé de me faire une toute autre idée de la mission dévolue à la femme; moi, qui ne suis pas du *dernier bateau*, j'avais et j'ai encore la candeur de prêter à l'âme de nos sœurs en Jésus-Christ des aspirations trop nobles, des sentiments trop délicats, une nature trop sensitive enfin, pour ne pas répugner d'instinct à la tâche extrêmement... masculine de faire le commerce de votes au profit d'un parti politique, quel qu'il soit.

Laissons donc alors, les enfants à leurs mères et les mères à leurs enfants. Ou, si l'on aime mieux, ne détournons pas la femme de la voie que lui a tracée la Providence et où elle s'achemine en répandant autour d'elle les trésors de son amour et de son dévouement. Ne l'enlevons pas à ce milieu dort elle est la joie et la lumière : la famille; voilà un champ assez vaste pour occuper tous ses moments et tout son cœur.

La famille, ce petit royaume idéal, et de droit divin, celui-là, où sujets et souverain travaillent à qui mieux mieux au bonheur les uns

des autres sous la douce direction de celle à qui Droz fait dire quelque part : " Epouse et mère, ce sont nos épaulettes. Grand'maman, c'est le bâton de maréchal ! "

Non que je veuille limiter au seul foyer domestique l'initiative féminine.

Il faut, au contraire, souhaiter que son influence salutaire franchisse le seuil de la maison et se répande dans cette sphère plus tourmentée qu'on appelle la société.

Oh ! ce ne sera déjà pas une sinécure que d'apporter quelque tempérament, un peu de mensuétude et de correction dans nos mœurs qui menacent de tourner à la sauvagerie... ou au débraillé, selon qu'on les accommode à cette sauce brutalement épicée de la politique, ou bien qu'on les abandonne à la fantaisie saugrenue de nos *rastas* modernes.

Encore une fois, nos excellentes mères de famille n'auront pas trop des loisirs que leur laisseront les soins du ménage pour ramener au sens des convenances et à l'esprit de bonne compagnie et leurs féroces époux qui auront oublié de déposer au vestiaire, avec leur parapluie, le joli bouquet de rancunes et d'animosités ramassé autour des *hustings*, et leurs scélérats de fils qui... dont..., mais non, demandez plutôt aux jeunes filles ce qu'elles pensent de ces derniers !

Et l'on voudrait arracher le sexe à cet apostolat si nécessaire au relèvement social pour le lancer, toutes voiles déployées, dans l'affreux tourbillon de la politique !

Autant décréter incontinent l'abolition de la robe et son remplacement par la culotte bouffante.

Ce serait, n'est-ce pas, une indignité, un outrage, peut-être même un scandale !

Faire subir à la femme une transformation aussi grotesque !

Nas plus une indignité, pas plus un outrage et beaucoup moins un scandale que de la dépouiller en détail, en lui imposant l'exercice d'un vilain métier, de cette auréole magique, formée de mille... comment qualifier?... vertus ? qualités ? imperfections ? défauts ? Je ne pourrais dire. Peut-être un savant et délicieux mélange de tout cela qui commande cependant notre respect, notre admiration et notre amour.

Une fois tout cela perdu, la femme ne sera plus femme.

Pourquoi alors ne deviendrait-elle pas homme tout à fait en adoptant jusqu'au costume ?

Et qu'on n'aille pas croire que je force la couleur afin d'assombrir davantage un tableau pas déjà très gai.

Il suffit, en effet, d'observer ce qui se passe en Angleterre, où une association comme celle que l'on veut créer ici sévit depuis longtemps, sous le nom de *Primrose league*, pour imaginer quelles promiscuités

dégradantes et inavouables nos pauvres Canadiennes auraient à subir, si elles consentaient jamais à imiter leurs compagnes d'outre-mer.

J'en sais, d'ailleurs, assez sur la façon de *travailler* des grandes dames anglaises en temps d'élections, et ce, d'après les journaux où leurs prouesses sont relatées avec force détails, qu'il me serait facile d'écrire à l'avance l'un des mille petits scénarii dont les affiliées de la *Maple leaf league* — ainsi se nommerait le nouveau club — nous donneraient le spectacle gratuit.

Essayons, voir.....

La scène s'ouvre sur les élections générales de la Puissance. Les chefs sont à l'œuvre, encourageant leurs soldats et semant eux-mêmes la bonne parole parmi les masses.

La *Maple leaf league* ou toute autre ligue — il est à supposer que les adversaires se piquant au jeu, auront eux aussi le goût de s'en payer une, — est en séance plénière sous la présidence de madame la sénateur Un tei.

Celle-ci tient, en ce moment, le *floor* ; écoutons :

— Je dois vous féliciter, mes chères sœurs, des brillants résultats obtenus jusqu'à ce jour par votre travail pour le candidat de notre choix. Tout marche à merveille. Nos membres ont reçu partout un excellent accueil. Il ne reste plus à visiter que les employés de l'usine de fer en gueuse "Rospinover & Co."

Qui, parmi nous, veut attacher à son nom la gloire d'avoir gagné à notre cause ces braves gens, au nombre de cinquante, tous votants ?

J'ai dit braves gens. Oui, mais pas très policés, à ce qu'on dit, et ayant des notions quelque peu... vagues sur les égards dus au sexe.

La présidente s'assied sur cette dernière observation qui est suivie d'un silence troublé seulement par un léger frou-frou de jupes trahissant le légitime frisson qui secoue leurs propriétaires.

Va-t-on flancher au moment de donner le coup décisif !

Mais non, une blonde aux yeux de pervenche avec des cils très longs, s'est levée ; elle demande la parole.

Et les autres jupes, un peu rassurées, se hâtent de redevenir héroïques.

— Madame la présidente, dit-elle, avec une lueur d'apôtre dans son œil de pervenche, comme je suis la plus jeune (frelasement désapprobateur) je crois de mon devoir de me dévouer.

— Allez donc, ma chère enfant, s'écrie la présidente dont la voix tremble d'émotion, allez et que le *Lord* vous protège

.....

SCÈNE II. — Une vaste salle de mastroquet. Des tables, des bocks et des buveurs, hirsutes et inquiétants vus ainsi dans la fumée des pipes. A l'un des angles, un groupe mis en gaieté, on ne sait trop pourquoi, s'esclaffe avec des rires gras. Approchons-nous.

Ah ! mais, c'est bien notre blonde aux yeux bleus, notre zélatrice du premier acte qui a tenu parole ! Elle est même justement en train de raconter les vertus du candidat de la ligue...

1er ouvrier (l'interrompant) — Voyons, la petite mère, en douceur, vous allez vous esquinter.

La dame — Non, je vous assure.

2e ouvrier (lui tendant un verre de gin) — Tenez, enfilez-moi ce *bubus*..., excellent pour la toux !

La dame (avec un plissement significatif des lèvres) — Merci, mon ami, je ne pourrais vraiment...

3e ouvrier — Vous savez, vous gênez pas, c'est d'un bon cœur.

La dame (souriante) — Oh ! je le sais bien, mais je vous assure que je n'ai pas soif, et que vous m'obligeriez beaucoup plus en écoutant ce qui me reste à vous dire au sujet du candidat...

1er ouvrier (qui devient galant) — Faites excuse, la petite mère, si l'on vous coupe le sifflet, mais souriez donc encore, afin de permettre aux camarades et à moi de relequer vos jolies quenottes (sourire pénible de la dame). Bien ! comme cela. Dites, les gars, n'est-ce pas qu'elle est chouette, l'orateur ? On en mangerait, vrai dieu !

La dame (mal à son aise et qui voudrait couper court) — Enfin, mes bons amis, me promettez-vous de voter pour mon candidat !

Le chauffeur de la Cie (qui, une fois les fourneaux de l'usine éteints, en a profité pour s'allumer à son tour — question de métier) — A une condition... ch'est que... vous nous donniez chacun un beau bec !...

La dame (passant alternativement du blanc de chaux au rouge pivoine, après une hésitation, levant les yeux au ciel) — (à part) — Pour mon parti !... (Haut) — Soit, je veux bien, mais souvenez-vous...

N'est-ce pas, ô mes compatriotes, que ce serait exquis ?

GABRIEL MARCHAND.

SOUVENIRS D'AFRIQUE

COMBAT DE CHELLALA

DEPUIS plus d'un mois, nous parcourons la plaine en tous sens, toujours à la poursuite de cet insaisissable Bou-Amena.

Nous ajoutons kilomètres sur kilomètres sans autre résultat que des fatigues inouïes, de la misère, des souffrances de la faim, des ennuis de toutes sortes.

Rien à signaler pendant tout ce temps, sauf de nombreuses alertes provenant de quelques coups de fusil de maraudeurs.

Nous en étions tellement blasés que nous ne prenions seulement pas la peine de sortir de nos tentes.

Et puis, nous cherchions depuis si longtemps ce sacré Bou-Amena que nous finissions tous par croire qu'il n'existait que dans l'imagination de nos espions.

Ajoutons également que notre surveillance s'était quelque peu relâchée à la suite de la sécurité parfaite de nos marches.

Mal nous en prit.

*
*
*

Au départ de l'étape, le matin du 19 mai, la colonne avait en tête un bataillon de la légion ; un bataillon du 2e zouaves, qui nous avait rejoints dans l'intervalle, couvrait les flancs, et enfin un bataillon du 2e tirailleurs algériens fermait la marche.

Le 4e chasseurs d'Afrique et les goumiers précédaient la colonne et gardaient les flancs au loin.

Nous avions un convoi de plus de trois mille chameaux, dont l'allongement s'étendait sur un espace de six ou sept kilomètres.

Les troupes de tête étaient complètement invisibles aux fractions de queue.

Cet ordre de marche était assez imprudent, car il se prêtait facilement à un coup de main hardi.

Mais, je le répète, nous ne croyions plus à la présence de l'ennemi.

*
* *

Vers huit heures et demie, au moment de s'engager dans une vallée de trois kilomètres de largeur, bordée des deux côtés de collines d'un certain relief, on signale l'ennemi à cinq ou six kilomètres en tête.

De suite, la légion reçoit l'ordre de mettre sac à terre et de se porter en avant.

Les zouaves doivent garder les flancs et les tirailleurs, la queue.

Ces précautions nous font sourire, si sceptiques que nous étions sur la présence de l'ennemi.

Mais bientôt, cependant, nous voyons avec une vive satisfaction que des masses profondes de burnous blancs et noirs s'avancent au-devant de nous. Elles formaient trois groupes.

Au centre, de nombreux fantassins nègres et, sur les deux ailes, deux colonnes de cavaliers Trafics, révoltés de la première heure; puis des Doui-Ménia et des Ouled-Sidi-Cheick, reconnaissables à leurs étendards. En tout, à peu près trois à quatre mille hommes.

Rien à craindre, car nous avons plus de quinze cents fusils d'infanterie, une batterie d'artillerie, deux cents sabres et cinq cents goumiers.

La légion ouvre le feu à mille mètres et l'ennemi continue quand même à avancer.

Le combat va devenir sérieux. Les Arabes sont à quatre cents mètres de nous, sans grand danger pour nos troupes cependant, car leurs projectiles, trop courts, ricochent en avant de notre front.

*
* *

Les zouaves, toujours ardents, voient ce qui se passe en avant et veulent avoir leur part de l'affaire.

Ils font d'immenses conversions, déployant deux compagnies sur chacune de nos ailes, les prolongeant à droite et à gauche.

Le convoi se trouve ainsi dégarni sur ses flancs.

Et les tirailleurs, qui sont à six kilomètres en arrière, ne savent pas encore ce qui en retourne et s'efforcent de faire serrer la queue du convoi pour venir à leur tour prendre part à l'action.

Bou-Amena a saisi le mouvement des zouaves.

Plus habile tacticien que nous ne le croyions, il laisse ses fantassins tomber comme des mouches sous nos projectiles, contourne le mamelon de gauche et vient se jeter comme une trombe dans le flanc du convoi.

* * *

Les vagemestres des différents corps, les caporaux d'ordinaire, quelques ordonnances d'officiers, un certain nombre d'hommes de garde aux munitions de réserve et une vingtaine de chasseurs d'Afrique avec un officier, sont les seuls défenseurs du convoi.

Les tirailleurs sont encore trcp loin.

Les gardes du convoi, sur le qui-vive, voient bien l'avalanche de cavaliers arabes qui fondent sur eux.

Mais il y a de l'indécision.

— Ne tirez pas, crient les uns, ce sont nos goumiers !

— Tirez, disent les autres, c'est Bou-Amena !

Avant d'avoir pris une décision, ils étaient culbutés, sabrés, assommés, fusillés à bout portant par des centaines de cavaliers, qui chassent devant eux les chameaux du convoi.

Les pauvres bêtes, affolées, lancent leur chargement à tous les diables.

Caisses de biscuit, tonneaux de vin et d'eau-de-vie, cantines à baggages des officiers, cantines médicales, tout le saint-frusquin roule sur le sol dans un gâchis parfait, et les chameaux filent vers les montagnes, chassés par les cavaliers de Bou-Amena.

Les chasseurs d'Afrique, ahuris un moment, se regroupent bientôt, et, conduits par leur officier, M. de Laneyrie, ils se lancent contre les Arabes.

Tous y laissent la vie. Seul leur officier revient avec trois balles dans le corps. Il est mort ce matin.

* * *

Les *sokrars*, conducteurs de chameaux de la colonne, voyant leurs compatriotes victorieux, renversent eux-mêmes les chargements de leurs bêtes, sautent en croupe et filent vers la montagne.

D'autres achèvent les blessés, défoncent les caisses de biscuit, s'en font une provision et prennent le large.

Quelques-uns, qui s'étaient arrêtés près de l'endroit où les sacs des légionnaires avaient été déposés, coupent les bretelles et les pate'ettes, s'emparent du linge et des cartouches, empoignent les fusils des morts et rejoignent Bou-Aména.

*
* *

Pendant ce temps, on s'amuse à tirer à la cible à trois kilomètres en avant.

— Tiens, vois-tu ce grand nègre? Je parie que je le tombe en trois coups, s'écrie mon fourrier.

— Allons-y! répond un sergent.

Et plusieurs coups de feu s'abattent sur le pauvre diable, qui bondit comme un cerf quand il est frappé et s'écrase ensuite comme une masse.

Je n'ai jamais rien vu de plus agréable.

Tous nos coups portaient.

C'étaient des visions continuelles de grands burnous qui s'agitaient un instant dans le vide, pour retomber ensuite comme des oiseaux à qui on a coupé les ailes.

Et le feu rapide continuait sans cesse sur toute la ligne.

Ce que nous en avons tué, de ces moricauds-là!

Et chez nous, pas une égratignure. Oui, cependant, une balle est venue s'aplatir sur la semelle d'un homme qui tirait à genou.

*
* *

L'artillerie y allait à merveille.

Une section surtout, commandée par un adjudant, faisait feu de ses deux pièces avec une justesse et une précision qui nous émerveillaient.

Chaque obus tombait dans le tas et soulevait des tourbillons de poussière au milieu de laquelle apparaissaient, comme d'immenses chauve-souris, de pauvres gueux qui bondissaient en l'air pour retomber ensuite fendus, écrasés comme des figues.

On tira quarante et un coups, et chaque coup portait à fond.

*
* *

En arrière, les tirailleurs, qui s'étaient arrêtés au bruit du canon, avaient fait demi-tour, prêts à recevoir l'ennemi.

Ils se trouvaient ainsi à six kilomètres de la première ligne, et un repli de terrain leur masquait l'emplacement du convoi.

Ils en furent quittes pour une attente d'une demi-heure, car l'action ne dura guère plus.

*
* *

Nos goumiers avaient disparu dès les débuts de l'affaire, et les chasseurs, qui s'étaient d'abord portés en tête avec l'infanterie, étaient revenus au convoi en apprenant, par quelques hommes échappés au massacre, que le désordre s'y était mis.

Mais il était trop tard, et, au loin, ils aperçoivent l'ennemi qui se hâte de chasser des groupes de chameaux devant lui.

N'hésitant pas un instant, ils fondent sur les Arabes, qui abandonnent une partie de leur butin, et ramènent une centaine de bêtes.

Pendant ce temps, on fait prévenir le colonel du désastre du convoi.

Il donne l'ordre de suspendre l'action, qui était d'ailleurs finie faute de combattants ennemis, et de retourner en arrière.

*
* *

Joli gâchis !

Tout est pillé, les sacs sont éventrés, les vivres ont disparu, les munitions de réserve, en grande partie emportées, les bagages des officiers, complètement enlevés, et nous trouvons une cinquantaine de cadavres sur le terrain.

Nous ne rions plus.

Mais nos hommes, furieux, deviennent un instant presque incontrôlables.

Ils se ruent sur quelques tonneaux d'eau-de-vie qui gisent épars, les défoncent, boivent et tombent ivres-morts.

Au moment du départ, plusieurs cavaliers portent des fantassins ivres en travers de leurs selles.

C'est un vrai désastre.

Somme toute, en récapitulant, il nous manque cinquante-deux hommes tués, une quinzaine de disparus et plus de vingt blessés sur les caçolets, dont un officier de chasseurs d'Afrique.

*
* *

Tristement, après avoir mis un peu d'ordre dans la colonne, nous retrogradons, le fiel dans l'âme, la rage au cœur, bien disposés à faire payer cher l'ennemi l'espèce de succès qu'il vient de remporter.

Les deux ou trois cents Arabes tombés sous nos balles ne peuvent nous consoler de nos pertes.

Aujourd'hui, la ration a été réduite de moitié et nous en avons encore pour trois ou quatre jours avant de rencontrer une colonne de secours.

Chaque nuit, nous bivouaquons en plein air, faute de tentes, qui nous ont presque toutes été enlevées.

Ah ! les pouilleux, ils nous le paieront !

*
* *

Nous sommes de nouveau à Fékarine.

Il était temps, car nous n'avions plus un radis à manger.

Ici nous avons trouvé une colonne de ravitaillement en vivres, en munitions et en effets de toutes sortes.

Ça fait plaisir de voir des camarades.

Ils nous apprennent que le général commandant la subdivision d'Oran est en route pour venir prendre le commandement des deux colonnes réunies.

Cela nous réconforte, car nous espérons bien avoir notre revanche.

En route, nous avons perdu tous nos blessés ; ils n'ont pu résister ni à la chaleur, ni au cruel ballonnement des cacolets.

A chaque étape, nous enterrions un ou deux hommes.

Avant-hier, ma compagnie rendait les derniers honneurs à un des nôtres.

Avec deux caisses à biscuit, nous lui avons fabriqué un cercueil. C'était un jeune Suisse de vingt-deux ans. Il avait eu le crâne ouvert d'un coup de matraque et la joue déchirée de la bouche à l'oreille par le crochet de l'un de ces bâtons.

A cent mètres du camp, le cortège s'arrête et l'on dépose la caisse.

Quelques hommes se mettent de suite à creuser une espèce de fosse avec les outils de compagnie.

Mais la terre est dure et il se fait tard.

On dépose enfin la bière dans une excavation de quarante centimètres de profondeur ; on la recouvre soigneusement de terre et on y entasse dessus toutes les grosses pierres qu'on peut trouver aux environs pour empêcher les chacals de dévorer le cadavre.

Mon capitaine, ensuite, d'une voix émue, fait un adieu touchant au camarade. Et moi, comme sergent-major de la compagnie, je récite à

haute voix un *Pater* et un *Ave* auxquels répondent les hommes, tête nue et émotionnés.

Puis nous défilons devant la tombe en saluant.

Demain, ce sera peut-être notre tour !

*
* *

Le 2 juin, nous avons reçu le général Détrie. Il a été acclamé.

Puis nous avons rétrogradé sur le Kreider.

Le 4, nous campons à Oglâ-Menesla, non loin de Chott El-Chergui.

Rien de remarquable, si ce n'est l'eau, que nous trouvons au fond d'un puits avec trente centimètres de mousse verdâtre sur sa surface.

Cette eau est verte aussi et elle a un goût d'œufs pourris.

Mais nous avons soif et il faut boire quand même.

Quelle excellente purgation nous avons prise là !

Pendant toute la nuit, c'était un va-et-vient continu du camp au dehors!

Nos boyaux délabrés se tordaient dans des tranches hurlantes.

Mais l'eau verte tenait bon, et nous courions tous dans la plaine.

Le matin, à la première halte, à peine les faisceaux étaient-ils formés, que tous, comme un seul homme, avec un ensemble parfait, nous nous lançons à l'écart.

Ce camp fut dénommé par les troupiers " le camp des m...amelons plats."

*
* *

Nous sommes de retour au Kreider, après avoir fait une petite excursion à Tismoulin, à trois étapes d'ici.

A Haci-el-Hadri, pas d'eau : nous trouvons les puits remplis de cadavres d'animaux.

Voilà un excellent moyen d'assoiffer des chrétiens.

A Tismoulin, ma compagnie enterre encore un homme, mort de la fièvre typhoïde.

Beaucoup de malades sur les cacolets.

Ça commence à aller mal.

Au retour, marche de nuit. Nous brûlons Haci-el-Hadri, et nous arrivons le lendemain à Oglâ-Menesla, de diarrhée en mémoire, avec cinquante-trois kilomètres dans les pieds.

*
* *

Une marche de nuit, c'est gênant.

On dort debout, on butte partout, la fatigue est double, on a des

douleurs violentes aux tempes, les yeux sont pleins de picotements lancinants et le sac est bien plus lourd.

Je marchais à côté de mon capitaine.

Nous causions comme de vieux amis, car les misères communes rapprochent singulièrement les distances.

Il me parle quelques instants des mauvaises nouvelles qu'il vient de recevoir de chez lui : sa femme et son enfant sont malades.

Puis il se tait.

Son profil anguleux se découpe net sur le ciel clair, sa main tiraille nerveusement les deux grandes pointes de sa barbe.

Sa peine m'attriste profondément. Je me sens moi-même envahi par un grand découragement.

Il était temps que la lumière du jour vint nous égayer un peu.

Allons ! décidément, ça ne vaut rien les marches de nuit.

*
* *

Nous apprenons que Bou-Amema a fait du propre.

Après Chellela, il a filé avec ses cavaliers vers les Hauts-Plateaux, où il a tout simplement massacré trois cents ou quatre cents alfatiers.

Oh ! si nous pouvons le rattraper de nouveau, en voilà un qui ne fera pas long feu.

En attendant, nous partons à onze heures pour lui courir après.

Il s'en moque pas mal de notre poursuite.

Avec ses cavaliers, il fait cent kilomètres par jour, et nous, quand nous en avons fait quarante, nous en avons assez.

Pour le pincer, il faudrait le poursuivre quand il a sa smala ou ses troupes avec lui. Mais il a pris soin de laisser ces choses gênantes à cent kilomètres au sud du Figui.

*
* *

Nous avons couru deux jours pour des prunes.

Bou-Amema nous a proprement distancés.

Hier, nous rencontrons un malheureux Espagnol à moitié mort de faim et de fatigue.

Fait prisonnier par les révoltés, il a pu s'esquiver de leur camp, avec une balle dans l'épaule.

Il nous apprend que les Arabes sont très nombreux et qu'ils emmènent en captivité une dizaine de femmes et quelques hommes. Les femmes ont été données aux chefs et les hommes servent d'esclaves.

Ils ont aussi avec eux quatre ou cinq soldats faits prisonniers à Chellala. Il paraît qu'ils ne sont pas maltraités.

Si nous avions des ailes pourtant!

* * *

A l'instant nous recevons l'ordre de rentrer dans le Tell, pour reprendre la campagne à l'automne.

Car il est impossible de vivre ici sans eau pendant l'été. Et puis nos espions nous ont appris que Bou-Amema se dirige sur T. filaler, au diable, dans le désert.

Inutile de songer à aller le dénicher dans ce pays de feu.

A l'automne prochain alors!...

UN ANCIEN LÉGIONNAIRE.



AU MONUMENT NATIONAL

La REVUE NATIONALE tient beaucoup à mettre ses lecteurs au courant de certaines questions importantes, touchant l'avenir de notre pays.

Le 12 novembre dernier eut lieu une réunion nombreuse des principaux citoyens de Montréal, pour inaugurer les cours publics qui doivent être donnés, cet hiver, au Monument National.

M. le juge Loranger, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, était au fauteuil. Mgr Fabre, le Consul Général de France, les honorables MM. Alphonse Desjardins et Joseph Royal, M. l'abbé Colin, de Saint-Sulpice, MM. L.-I. Boivin, président du Conseil des Arts et Manufactures, J.-C. Wilson, L.-O. David, J.-X. Perrault, Bonin, Venne, J.-D. Rolland, G. Boivin, Thomas Gauthier, l'honorable juge Jetté, MM. les chanoines O'Donnell et Cousineau, et les RR. PP. Hudon et Caron, étaient à ses côtés.

Plus de huit cents personnes assistaient à la réunion.

Après les discours de circonstance, MM. Royal, David, Bonin, Perrault et Venne exposèrent les sujets de leurs futurs cours.

Nous avons particulièrement remarqué le côté pratique du discours de M. L.-I. Boivin, président du Conseil des Arts et Manufactures, et nous croyons utile d'en détacher, sans commentaires, les quelques lignes qui suivent :

Je viens de prononcer, dit M. Boivin, le nom du Conseil des Arts et Manufactures ; vous savez tous ce qu'est ce Conseil ; mais un grand nombre ignore peut-être que, depuis sa création en 1872, près de vingt mille élèves ont suivi ses classes de dessin mécanique et d'architecture, et qu'un grand nombre de nos principaux ouvriers y ont reçu leurs premières leçons techniques qui ont été le gage de leur succès dans la vie.

En traitant cette question en avril dernier, à l'occasion de la distribution des prix à nos élèves, j'ai dit, entre autres choses, que deux

questions importantes s'imposaient à la considération de notre Conseil, à savoir :

Premièrement : La nécessité de classes d'application ;

Deuxièmement : L'instruction à donner à la femme ouvrière.

Je suis heureux de vous dire qu'à la première réunion qui a suivi cette séance, le Conseil des Arts et Manufactures a chargé une commission d'aller aux Etats-Unis faire les études nécessaires pour donner une application pratique à ce projet. Un mémoire sur cette importante question sera sous peu communiqué au gouvernement provincial.

Quant à l'instruction à donner à la femme ouvrière, la loi passée en 1872 n'a pas prévu le cas, pour la bonne raison que ce besoin a surgi depuis. Le Conseil des Arts se trouve donc pour le présent forcé de remettre cette question à plus tard.

En attendant, rien n'empêche le président du Conseil de prendre l'initiative du mouvement sous son patronage et sous sa responsabilité personnelle.

C'est pourquoi j'ai résolu d'ouvrir dans quelques semaines, dans cette bâtisse, une classe pour y enseigner la coupe des vêtements de femmes. Cette classe, au début, n'aura pas tant pour but de préparer les jeunes filles qui se proposent d'en faire un gagne-pain, que celles qui, n'ayant pas besoin de sortir du toit paternel pour leur subsistance, aimeraient tout de même à pouvoir confectionner elles-mêmes leurs vêtements. Si cette première tentative réussit, nous lui donnerons tout le développement nécessaire l'année prochaine.

Au lendemain de la conquête, lorsque presque toute la classe instruite, sauf le clergé, quitta le pays pour retourner en France, le premier soucis de celui-ci fut de fonder ces nombreux collèges classiques qui contribuèrent si efficacement à former ces hommes distingués qui ont illustré notre histoire, ces hommes qui ont si vaillamment combattu dans nos parlements pour nous assurer ces grandes libertés constitutionnelles dont nous sommes si fiers.

Avec le développement du pays, vint le développement du commerce. L'on comprit que ces collèges, tout en ayant autant leur raison d'être que par le passé, ne suffisaient plus aux besoins nouveaux de la population ; qu'il nous fallait des écoles commerciales où viendraient se former les futurs négociants de notre pays. Un grand nombre de ces écoles furent fondées, au nombre desquelles je mets au premier rang : l'École du Plateau et le Mont Saint-Louis.

Avec le développement du commerce, vint celui de l'industrie. Il fut un temps où il suffisait d'apprendre un métier pour répondre au besoin du moment.

La découverte de la vapeur et de l'électricité ; la construction des chemins de fer, et les cert^ses industries qui en découlent, exigent.

beaucoup plus de l'ouvrier qu'autrefois. Il lui faut les connaissances techniques de son métier.

Il nous faut développer davantage ces écoles de dessin que nous avons, et en créer d'autres, car de nouveaux besoins surgissent constamment.

Les gouvernements de la province de Québec l'ont bien compris en subventionnant ces écoles, mais je crois que nos hommes d'affaires, nos industriels n'ont pas suffisamment réalisé ce besoin. Je voudrais les voir y prendre une part plus active en venant en aide aux efforts du gouvernement. Je voudrais aussi voir les municipalités y contribuer largement, en aidant à la création de ces classes d'application dont j'ai parlé plus haut.

J'en ai visité quelques-unes dernièrement aux Etats-Unis, fondées par des particuliers, et j'ai été étonné des résultats obtenus.

Nos classes sont fréquentées par environ quatre cents élèves, c'est déjà beaucoup, mais c'est trop peu pour une ville comme Montréal. Ces écoles sont gratuites et mille élèves seraient encore un chiffre assez bas, si l'on tient compte de notre population.

Je fais donc appel, ce soir, à tous ceux qui sont présents, de nous aider en engageant leurs amis à fréquenter ces écoles du soir. Je vous prie instamment, vous, Monseigneur, et votre clergé, que l'on trouve partout où il y a du bien à faire, de nous prêter votre concours et celui de tous vos fidèles. Un bon mot de votre part vaut toutes les réclames que nous pourrions faire.

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'exprimer un désir :

Toutes nos grandes institutions doivent leur création au dévouement de nos corporations religieuses ou à la munificence de quelques citoyens dont les noms passeront à la postérité. Est-ce qu'il ne s'en trouvera pas un pour doter une grande école industrielle ?

Tel est le vœu que je forme en ce moment.

L.-I. BOIVIN.

Note de la Rédaction. — Nous sommes heureux d'ajouter à ce qui précède la bonne nouvelle suivante : M. J.-C. Wilson, vice-président du Conseil des Arts et Manufactures, pour se conformer au vœu de M. Boivin, a généreusement souscrit cinq mille piastres. C'est un exemple à suivre.

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Nous allons nous efforcer de faire aujourd'hui un voyage méthodique à l'étranger, avec l'oreille bien ouverte et l'œil braqué partout, pour voir si les autres nations sont plus intéressantes que la nôtre.

En traversant la ligne 45e, nous sommes un instant arrêtés par l'intérêt que répand le fameux procès de Holmes, ce génial meurtrier, qui a expédié dans l'autre monde une douzaine d'individus, des deux sexes, afin de toucher leurs assurances sur la vie, dont il payait lui-même les primes royalement.

Il s'est défendu comme un beau diable. Il a perdu sa cause, bien entendu, mais, c'est égal, il a montré une somme d'énergie peu commune. Sans avocat, sans aide, seul dans le *dock* des accusés, il a tenu tête vigoureusement à toute l'accumulation imposante de la justice accusatrice. Sa conduite ne doit certainement pas lui amener la sympathie du public, mais on ne peut s'empêcher de témoigner quelque intérêt à un misérable, qui défend sa vie pied à pied.

Il a été condamné à mort et il demande un nouveau procès.

Le mariage Vanderbilt-Marlborough a été consommé avec une pompe de premier aloi. Miss Vanderbilt est maintenant duchesse et Monsieur le duc de Marlborough a une jolie femme et beaucoup de millions, qui lui manquaient avant. Comme opération financière, cela vous paraîtra fort réussi ; quant au côté sentimental, l'avenir nous renseignera sûrement, et sous peu.

Qu'importe cependant, une couronne de duchesse vaut bien quelques écus, et Miss Vanderbilt se consolera toujours facilement de ses déboires — s'ils arrivent — en songeant que son mari est l'unique héritier du fameux noble, qui a inspiré la non moins fameuse chanson que vous connaissez tous.

Les phoques, ah ! les phoques ! voilà des bêtes aquatiques, qui sont passablement encombrantes. Elles ont failli amener la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, et voilà maintenant qu'elles gênent le règlement fixé par l'arbitrage.

Les Américains, gens extrêmes en tout, commencent à être sérieusement tarabustés par cette question, et les sénateurs des Etats-Unis ne proposent rien moins qu'une extermination complète de la race phoque, pour en finir avec cette affaire comminatoire.

Ce serait là une solution radicale, quoique imprévue.

* * *

Puisque nous sommes en Amérique, restons-y, et rendons-nous à Cuba, où les affaires nous paraîtront quelque peu incertaines.

Le capitaine-général Campos voudrait frapper un grand coup. Il l'annonce à son de trompe, mais ça ne marche pas. Ces diables de Cubains, qui veulent être libres chez eux, tapent dans le tas avec de la dynamite. Et, la dynamite, ce n'est pas commode. Et puis, ils ont le don d'ubiquité, ils sont partout à la fois. Enfin, c'est le *struggle* pour la liberté.

Ça coûte cher aux Espagnols pour garder leur autorité aux Antilles. Déjà, vingt-deux mille hommes dorment dans la terre cubaine, et on va les remplacer par trente mille autres, ce qui fera le joli chiffre de cent douze mille hommes expédiés pour dompter une poignée de rebelles. Et à cela, nous ajouterons quarante-deux navires de guerre, ce qui n'est pas un maigre denier.

Je souhaite que les Cubains sortent victorieux de leurs ennuis, car enfin, somme tous, ils ont droit à leur liberté.

* * *

Sautons une petite mer, et nous voilà au Vénézuëla, où les querelles marchent grand train.

La Guyane anglaise veut avoir ses frontières ; ou, plutôt, c'est l'Angleterre qui le désire vigoureusement. A l'appui de ses volontés, elle apporte un *ultimatum* hérissé de canons et de baïonnettes. C'est toujours gênant, ces sortes de choses, et le Vénézuëla finira bien par comprendre que l'Angleterre a raison, puisqu'elle est la plus forte.

* * *

Allons-y, alors, en Angleterre. Ici, nous sommes au milieu de merveilleux, de superbes ennuis internationaux : guerre probable avec la

Russie, querelle grave avec la Turquie, guerre certaine avec les Ashantees, conflits de frontière avec le Vénézuéla, enfin, tout un cortège de tracas, logés aux quatre points cardinaux.

Lord Salisbury semble se mouvoir à l'aïse au milieu de ces questions et il a fait un splendide discours, dernièrement, au Guildhall, à l'occasion de l'entrée en fonction du nouveau Lord-maire de Londres. Avec l'ampleur et l'autorité d'un vrai homme d'État, il a analysé la situation universelle, en fixant nettement la position que l'Angleterre a prise ou doit prendre partout.

L'embarras le plus grave est sans contredit le traité entre la Chine et la Russie, qui donne à cette dernière l'usage facile des mers de Chine avec Port-Arthur, comme port de guerre.

Le Japon, ayant encaissé une masse de taëls de l'indemnité de guerre chinoise, a rapidement pris ses cliques et ses claques, magot en poche, laissant Russes et Chinois se débrouiller entre eux. Ce qui confirmerait ce que j'ai dit dans ma dernière chronique, que les Japonais montraient les dents à la Russie pour la frime, prêts à lui laisser toute liberté d'agir avec la Chine, pourvu qu'on les paie en conséquence.

Ces satanés Japonais sont fins et très pratiques, et maintenant, seuls dans leurs îles, ils se moquent de la Chine et de la Russie.

Mais l'Angleterre fait la grimace en face du traité sino-russe, s'il existe. — Elle craint pour son commerce oriental et elle croit qu'une guerre, avec toutes ses conséquences, vaudrait encore mieux pour elle que la reconnaissance d'un pareil traité.

Lord Salisbury l'a dit au Guildhall, dans un langage prudent, ferme, quelque peu agressif, mais rassurant cependant.

Les Ashantees ne veulent pas entendre parler d'un commissaire anglais, qu'on désire leur envoyer. Ils viennent de refuser hardiment de recevoir chez eux un intrus britannique quelconque.

Le pays des Ashantees est habité par huit millions d'habitants, et son roi possède une jolie armée avec cinquante mille fusils, achetés récemment à des marchands anglais.

C'est quelque chose, mais ça ne vaut pas la Russie, et c'est pour cela que l'Angleterre a immédiatement déclaré la guerre au petit peuple nègre de la Côte d'Or.

En Angleterre, on paraît fatigué du libre-échange. M. James Lowther, M.P., a fait, l'autre jour, devant les Sociétés d'Agriculture, une proposition motivée pour défendre complètement toute importation de bétail étranger.

Gare aux bêtes canadiennes alors ! Ceci est visiblement dirigé contre elles.

La princesse Maud, qui commençait quelque peu à mûrir, vient d'être fiancée au fils du prince héritier de Danemark. Les princesses.

royales, surtout celles d'Angleterre, qui se comptent par douzaines, sont d'un placement difficile dans le domaine matrimonial. Quand elles n'épousent pas un petit prince, elles se contentent d'un marquis, ce qui est maigre pour la fille d'une reine.

* * *

En France, le cabinet Bourgeois a été finalement constitué avec moins de difficultés qu'on ne prévoyait.

M. Bourgeois est venu à la tribune lire la traditionnelle déclaration ministérielle. Elle a été courte, précise, nette, énergique et particulièrement agressive contre les députés accusés d'avoir avalé trop de pots-de-vin un peu partout.

Ce ministère paraît vouloir agir après avoir causé. Son premier acte a été de congédier M. Christophle, directeur du Crédit Foncier, pour s'être trop mêlé aux affaires des chemins de fer du sud de la France.

Et puis ensuite, sans rien dire, il fait empoigner Arton — vous savez, le fameux Arton, de panamique mémoire, Arton, l'introuvable, Arton, le dispensateur attitré des largesses forcées du baron Reinach, etc.—Cet acte mémorable fut accompli par un policier anglais, dans les rues de Londres. A Paris, dans un certain monde, pareil coup d'audace, de la part du ministère, cause plus d'émotion que la prise de Madagascar.

A la suite de ce tour de force, le ministère Bourgeois, sur la première question qui se présentait en chambre, fut soutenu par 428 contre 52.

Ce n'est pas trop mal pour commencer.

C'est égal, on reconnaîtra avec moi que ce cabinet Bourgeois est d'une composition éclectique et remarquable.

Aux affaires étrangères, nous trouvons le plus distingué des chimistes français ; à la marine, trône un des plus spirituels écrivains vau-devillistes ; à la guerre, nous voyons l'intègre fils d'un général célèbre. Ce sont là assurément de belles qualités, mais, pour des étrangers, c'est inquiétant de bien saisir le pourquoi d'un tel état de choses.

Si nous ne connaissions pas l'esprit d'assimilation et l'extrême facilité pour un Français de se mettre à la hauteur de n'importe quelle situation, on craindrait pour le ministère. Mais non, il vivra aussi longtemps que les autres.

Les mines du Transvaal ont sauté, ces jours derniers, à la Bourse de Paris, écrabouillant, dans leur explosion, une foule de maisons de banque et de familles privées. Grâce à l'intervention du ministre des Finances et de la haute Banque juive — qui espère bien y trouver son affaire, — le calme est rétabli.

On s'étonne généralement de voir avec quelle facilité errent au loin les capitaux français. Tantôt, c'est à Panama, tantôt, c'est au Transvaal, puis en Russie, par trains entiers.

Pardi ! c'est bien simple : emcombriement, comme le dit M. Barbeau, dans son article. On est trop riche, on a trop de capitaux, qui se louent à trop bon marché. — Un emprunt de Paris a été émis dernièrement à deux et demi pour cent et couvert quatre-vingts fois. — On cherche au dehors, et pourvu qu'un Bernato quelconque, tireur de ficelles merveilleux, vienne à point pour mettre les mains dans les bourses françaises, il y va bon train, jusqu'à épuisement.

Ne craignons rien, cependant ; la France est assez riche pour se consoler de ses pertes, et il n'y a aucune raison de croire que le krach des mines du Transvaal ne sera pas bientôt suivi par un autre, comme cela arrive périodiquement.

Heureusement que le ministère Bourgeois, qui m'a l'air de ne pas avoir froid aux yeux, veille au grain avec beaucoup d'énergie.

La France commence à n'avoir rien à envier aux Etats-Unis dans le record des accidents de chemins de fer.

Deux en un mois. Le premier, très singulier. Un train, lancé à une vitesse de soixante kilomètres à l'heure, entre en gare, comme un fantôme fuyant, culbute buttoirs et murs et tombe dans la rue de la hauteur d'un troisième étage. Personne, dans le train, n'a été blessé, mais une pauvre femme, vendeuse de journaux, a reçu la locomotive sur le torse, et elle était en bouillie quand on l'a retirée de dessous.

L'autre accident, une simple collision, dans laquelle M. Jaurès, le fameux député socialiste, trouva une blessure au front.

A Madagascar, tout paraît tranquille, mais on va interpellier à la Chambre.

M. Berthelot, ministre des affaires étrangères, veut la possession effective de l'île, comme je le disais dans ma dernière chronique, et M. Ribot, l'ancien premier ministre, ne le veut pas. Nous verrons qui gagnera. Je parierais bien pour M. Berthelot.

A propos de Madagascar, il paraît que la mélinite a fait du propre parmi les Hovas. On cite un obus, qui a haché trente-cinq hommes du coup et un autre, dix-huit. C'est un nouveau genre de record à établir.

Alexandre Dumas, fils, vient de mourir. C'est un grand deuil pour les lettres françaises et le théâtre.

* * *

Maintenant, au pas gymnastique, à travers les autres pays de l'Univers.

La Russie continue sa querelle légendaire avec l'Angleterre. Cette fois, c'est la Turquie qui en est la cause. Un instant unies, la France, l'Angleterre et la Russie marchèrent de front dans les affaires des massacres arméniens, mais la Russie a lâché le rang, entraînant la France avec elle et laissant l'Angleterre dans un complet isolement.

En attendant, le Sultan cultive ses insomnies et ses peurs dans ses mystérieux châteaux, cherchant à gagner du temps. Pris entre les Puissances, qui le harcèlent, et la révolte intérieure, qui gronde, il se tient prêt à déguerpir au moindre signal. Pourvu qu'on ne l'étrangle pas avant. Le Sultan ne manque pas d'esprit, car il a une fortune de soixante-quinze millions de dollars, placée en Europe et aux États-Unis. C'est là une marque de confiance limitée, de la part du Grand Turc, à l'égard de ses sujets, mais c'est prudent, et avec cette jolie somme il pourrait, il me semble, vivre assez tranquillement.

La jeune czarine a mis au monde une jolie fillette, qu'on a appelée Olga. Cet événement a donné lieu à diverses rumeurs, tendant à faire croire que la souveraine russe était infailliblement condamnée à mourir. Heureusement qu'il n'en est rien. Le Czar, lui, a fait la grimace, car il voulait un fils. C'est à recommencer.

L'Empereur Guillaume II, d'Allemagne, a ajouté à son répertoire de talents déjà assez surchargé, celui de conducteur d'orchestre. A la suite d'une partie de chasse, il a bondi au milieu du cercle des musiciens qui lui faisaient aubade, a saisi le bâton du chef et a vigoureusement enlevé son monde et le morceau commencé. Puis il a continué cet exercice, jusqu'à la fin du programme, à l'admiration de toutes les personnes présentes. Voilà un aspect intéressant du tempérament ondoyant du remuant et varié souverain allemand. C'est un nouveau titre à ajouter à sa courte mais si glorieuse carrière.

La Bulgarie vient d'acquérir un tout petit prince héritier, qui, comme tout bon Bulgare, fait du tapage dès sa naissance. Son père, le prince Ferdinand, ne veut pas le faire élever dans la religion grecque schismatique. Encore un nuage, dans l'horizon oriental, déjà assez troublé pourtant.

* * *

Les Grecs, comme il est de tradition, profitent du malaise turc pour agiter la question de l'indépendance de la Crète et de la Macédoine. Ce dont les étudiants — toujours au premier plan, les étudiants — qui ont lancé l'idée, par une grande démonstration. Le gouvernement cède et arme des vaisseaux.

J'oubliais l'Arménie, pays très ennuyeux, où le sang coule sensiblement. Soixante mille Arméniens et cinquante mille Turcs ont déjà été

supprimés dans des massacres imposants. Et, le côté curieux, on dit un peu partout que ce sont les Arméniens qui ont commencé.

Rien de neuf à Rome, à part la persistante bataille sur les scandales de la banque romaine.

En Espagne, les édiles de Madrid font du *boodlage* — ce qui ne se fait jamais en Amérique.

En Belgique, le caissier de la Société Générale s'est sauvé avec deux millions cinq cents mille francs. Curieux de voir un caissier qui se sauve de Bruxelles !

Comme il y aurait encore bien des choses à dire ! Mais j'ai déjà pris sept pages, et c'est beaucoup pour l'estomac de mes lecteurs.

J.-D. CHARTRAND.





A la mémoire de H. LEONARD

M. OSCAR MARTEL

“DUO” POUR VIOLON SEUL

SANS ACCOMPAGNEMENT

Par OSCAR MARTEL

The image displays a musical score for piano, consisting of eight staves of music. The notation is in a single system, with each staff containing a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The music is written in a style characteristic of the 19th century, featuring a variety of note values, rests, and dynamic markings. The first staff begins with a treble clef and a key signature of one flat. The second staff continues the melody. The third staff features a repeat sign at the beginning. The fourth staff continues the melody. The fifth staff includes the dynamic marking *cresc.* (crescendo). The sixth staff includes the dynamic marking *appassionato*. The seventh staff includes the dynamic marking *diminuendo*. The eighth staff concludes with the dynamic marking *pp* (pianissimo). The music is characterized by a mix of eighth and sixteenth notes, often beamed together, and some longer note values. The overall mood is expressive and dramatic, as indicated by the *appassionato* marking.

Extrait d'une fantasia faite sur un thème de Rossini.

MODES ET MONDE

Vraiment, on peut épuiser tous les sujets hors celui de la mode.

Je pourrais venir tous les mois pendant des années et des années vous entretenir là-dessus qu'il y aurait toujours du nouveau à raconter.

Aujourd'hui, je vais vous annoncer l'arrivée d'un genre de garnitures qui va vous prendre tout à fait par surprise. Je pourrais même, à l'instar de la gracieuse Sévigné, vous la donner en cent et en mille que vous finiriez quand même par donner votre langue aux chiens, et ce serait trop dommage pour tout le monde.

Je vous ai assez préparées au choc de la surprise, n'est-ce pas, mesdames ; allons y donc bravement.

Eh bien ! l'étoffe, si je puis m'exprimer ainsi, qui sera la plus recherchée pour garnir les robes et les manteaux sera tout simplement le cuir.

Non, jamais on n'avait vu.....

comme on chante dans le *Petit Duc*.

Donc, ce sera le cuir, puisque la mode le veut ici, et devant le verdict de cette despote, il nous faut s'incliner. Le cuir ne conservera pas toujours sa couleur naturelle ; il sera, selon le besoin, transformé en bleu, en rouge, en vert, en rose et même en couleur ciel et crème.

On le posera en longues bandelettes sur les jupes et sur les manteaux, on en fera des bretelles et l'on s'en servira encore pour orner les cols, les manches et le corsage. Il sera sans doute très original, mais plus original que joli à mon avis.

Aussi bien, je n'ai parlé de ce genre de garnitures que pour son extrême nouveauté, car il y en a d'autres tout aussi à la mode et qui seront même beaucoup plus achalandées.

Ainsi, par exemple, il y aura force appliques de drap, de velours, mais surtout de fourrure, posées de toutes les façons comme la dentelle.

Du velours, il s'en fera une énorme dépense ; du reste, le velours noir surtout est appelé à faire les robes les plus élégantes et les plus pratiques ; les appliques de jais et de passementerie, les bandes de plumes ornent les corsages en velours noir d'une manière royale.

Peu de dérangements se sont produits dans les formes; et malgré le rétrécissement qui menace de gagner les jupes, on les évase encore dans le bas presque autant qu'on le faisait cet été. Les manches restent aussi forme gigot, ballon ou tombante.

Les plumes sont appelées à faire la principale garniture des chapeaux. Beaucoup de chapeaux modernes se confectionnent avec le fond mou, forme bérêt, qu'ils soient en fentre ou en velours. Cette forme semble plaire à la majorité puisqu'elle est en très grande vogue. Beaucoup aussi de fonds en résille et en chenille tressée, ornée de grosses perles de jais.

Depuis que nous nous sommes parlé, mesdames, un mariage qui a failli révolutionner une partie de l'Amérique vient d'avoir lieu.

Je veux parler de celui de mademoiselle Consuelo Vanderbilt avec le duc de Marlborough; maintenant on ne doit plus désigner la dite demoiselle autrement qu'en l'appelant madame la duchesse. Pauvre duchesse, peut-être! Et pauvre duc aussi, qui sait?

Cependant, la lune de miel a commencé sous les auspices les plus favorables; la jeune épouse est d'un caractère doux et timide, jolie sans affectation, aimable sans hauteur. Lui, est tout à fait "bon garçon" et le pauvre homme, il a été assez tourmenté par les reporters, assez maltraité par les journaux, assez dévisagé par la curiosité publique pour le mettre hydrophobe en moins de trois mois. Il faut qu'il soit, en vérité, doué d'un tempérament angélique.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les journaux de la grande république abondaient en détails extraordinaires sur ces deux personnages. En Angleterre, les grands parents du duc enrageaient de toute cette notoriété qui sentait le parvenu à cent lieues. Aussi, brillaient-ils par leur absence à la cérémonie du mariage.

Laissez-moi vous énumérer le prix des matériaux qui ont servi à la confection de la robe de noces de la jeune duchesse. C'est un motif qui, je le sais, intéresse toujours les femmes, et c'est dans le but de vous être agréable que j'en recueille ces détails — authentiques, n'en doutez pas, malgré leur exagération apparente, — dans un journal américain. Voici :

La robe de la fiancée se composait de satin crème, de tulle, de point d'Angleterre et de dentelle point d'applique.

La jupe avait une traîne longue de quarante-cinq pieds. Rien que ça! Mais songez que c'est exactement la longueur de la traîne exigée pour être présentée à la reine. Un lord chambellan quelconque a donné à madame Vanderbilt les dimensions et le cérémonial que nécessitent les toilettes du lever royal. Et c'est donc dans sa robe de noces que la duchesse de Marlborough paraîtra devant sa souveraine.

Cette traîne est une merveille: bordée et garnie de galons d'argent, elle semble décrire un demi-cercle de lumière derrière celle qui la porte. Sur le devant de la robe, il y a des flots de dentelle, des bouquets et des guirlandes de fleurs d'oranger. Le voile en dentelle de Bruxelles était attaché à une coiffure de fleurs d'oranger.

Maintenant, suivez-moi bien dans l'énumération des matériaux employés et le prix de chacun :

42 verges de satin à \$5 la verge	- - - - -	\$ 210 00
42 verges de taffetas à \$1.50 la verge	- - - - -	63 00
12 verges de dentelle à \$75 la verge	- - - - -	900 00
18 verges de velours à \$200 la verge	- - - - -	3,600 00
15 verges de passenterie de perle et d'argent à \$60 la verge	- - - - -	900 00
Bouquets et guirlandes de fleurs d'oranger	- - - - -	87 35
Voile en dentelle de Bruxelles	- - - - -	380 00
Jupon de soie Pompadour	- - - - -	115 00
Lingerie	- - - - -	210 00
Corset de satin blanc	- - - - -	38 00
Agrafes en or massif	- - - - -	19 00
Jarrettières d'or et de soie élastique	- - - - -	9 00
Pantoufles de satin blanc avec boucles d'or et de diamants	- - - - -	175 00

Et vous arrivez avec le joli total de \$6,720.35. Rien que pour une seule toilette !

Quelques journaux humoristiques n'ont pas manqué de s'emparer de cet événement pour en faire le plus de ridicule possible. Un, entre autres, donne à son tour des *fac-simile* de la toilette du marié : Une chemise avec volants de dentelle et ruche autour du cou, une collerette en duvet blanc qui se nœde sous le menton avec des faveurs roses, puis le bas, large et long, qui doit contenir les millions de la dot, une paire de boutons de manchettes représentant une dame de cœur et l'as de pique, dou du prince de Galles, et, bien en vue, dans un coin, une grosse bouteille de *whiskey*, "cadeau, ajoute la gravure, que le marié s'est fait à lui-même."

*
* *

Je viens de trouver, en feuilletant de vieux cahiers, une manière excellente et facile de remettre les rubans à neuf, et je m'empresse de la donner, au cas où elle pourrait vous être utile.

Fort souvent, vous le savez, les rubans, frais encore, mais qui par un accident ou un emploi quelconque, se trouvent froissés, sont mis de côté parce que le fer à repasser, dont on se sert habituellement pour les déchiffrer, les a entièrement amollis ou leur a mis un lustre de très mauvaise apparence.

Eh bien ! il est un moyen bien simple de leur rendre l'apprêt qu'ils ont perdu ; il ne s'agit que de faire bouillir de l'eau dans un vase ; quand elle est en pleine ébullition, présentez votre ruban à la vapeur, en le faisant tenir bien étendu par les deux bouts. Aussitôt que la vapeur a pénétré le ruban changez-le de place sans y toucher. Une minute suffit pour le sécher et lui redonner l'apprêt qu'il avait perdu sans altérer ses couleurs.

*
* *

Réponse à Reginald. — Vous me faites là une drôle de question, assurément : "Co que vous devez écrire sur le collier de votre chien ?" Ma foi, je n'en sais trop rien. Votre nom, peut-être, ou celui du chien, ou bien encore celui de

la gentille brunnette à laquelle vous destinez votre caniche. Jadis un troubadour avait inventé cette devise pour le faucon de sa dame : " *Quiconque me trouvera, qu'il me mène à ma maîtresse ; pour récompense, il la terra.*"

Mais, mon Dieu, que nous sommes bien loin de ce temps-là !

Réponse à Sensitive. — Ma pauvre petite fleur, quel baume verserais-je dans votre corolle pour ramener à la vie ces pétales froissés et décolorés ? Votre lettre m'a fait de la peine et vous auriez dû me donner un moyen de vous répondre plus privément que celui-ci.

Ma chère enfant, je ne suis pas qualifiée pour vous donner les conseils que vous me demandez, et puis, je n'oserais, car, au lieu de vous prêcher la patience et l'abnégation comme il serait de mon devoir de le faire, je vous dirais de tout envoyer paître. Vous vous obstinez à prendre son parti en dépit de la conduite inqualifiable qu'il a tenue à votre égard ; c'est trop de bonté, je vous assure. Il ne faut pas oublier le respect et la dignité que vous vous devez, et les circonstances atténuantes, que vous invoquez en sa faveur, n'atténuent rien à mon avis. La bonté a ses limites. Avec certaines gens, il faut faire sentir le fouet ; je ne le ménagerais pas si j'étais à votre place — figurativement parlant, je veux dire. — Il aura pour vous plus de respect et qui sait ? peut-être ne vous en aimera-t-il que mieux.

Vous n'avez rien à craindre sur le sort de votre lettre. Les épîtres de mes correspondants sont jetées au feu, aussitôt après leur avoir répondu.

*
* *

Si quelque fillette au cœur tendre veut une jolie romance, pas trop sentimentale et cependant un peu, M. Ed. Hardy, l'éditeur de musique bien connu, vient d'en mettre une en vente que j'ai trouvée délicieuse comme un poème. Elle s'intitule *Cherchez*, paroles et musique de Tagliafico ; cela seul suffit pour la recommander :

Toute âme a ses secrets
Tout cœur a son mystère.
Tout ciel ses paradis cachés.....

Et la musique à l'avenant. J'en ai rêvé toute une grande soirée.

*
* *

La saison qui s'était annoncée si joyeusement a languï quelque peu dans le mois de novembre.

Il y a bien eu quelques soirées d'amis par ci par là, mais elles avaient un tel caractère d'intimité que je croirais être indiscrete en en parlant autrement que d'une manière générale.

Il est vrai de dire que plusieurs deuils survenus ici et là ont contribué à jeter un voile de tristesse dans deux ou trois familles.

Je me contente de remarquer en passant la réception de madame Louis Masson en l'honneur de mademoiselle Tracey d'Albany ; un *at home* de madame Herdt à l'occasion du mariage de son fils

Puis une délicieuse sauterie chez madame Gérin-Lajoie où la jeunesse s'en est donnée à cœur que veux-tu.

M. et madame G. Couture viennent de lancer des invitations pour une soirée musicale qui aura lieu le 30 novembre.

Le dîner annuel donné à l'Institut des Aveugles a été aussi un magnifique succès et la présidente, madame Raymond, ainsi que la vice-présidente, madame Fréchette, et la trésorière, madame L. D. Migneault, n'ont pas dû regretter les peines qu'elles se sont données pour faire réussir cette œuvre charitable par excellence.

Cette année plus de sept cents billets ont été vendus et la foule était tellement compacte qu'on pouvait y perdre tous ses amis. Sir Alexandre et lady Lacoste présidaient à la table d'honneur.

Remarqué parmi les convives :

MM. les chanoines Bruchési et Vaillant, de l'archevêché, madame Louis Masson, madame L.-O. David, madame J.-T. Loranger, monsieur et madame Duchatel de Montrouge, madame Matthieu, madame Gérin-Lajoie, madame Simard, madame Barsalou, madame A. Normandin, docteur et madame Laberge, madame F. - X. Choquette, docteur Henri Desjardins, monsieur le consul français, etc , etc.

Le Théâtre-Français captive beaucoup d'admirateurs. On ne sent plus autant le besoin des soirées avec un passe-temps aussi agréable que celui-là. D'aucuns mêmes le préfèrent aux bals, et je ne suis pas loin de trouver qu'ils ont raison.

Pour l'amour du décorum qu'on doit toujours observer en tout et partout, les dames, véritablement dignes de ce nom, ôtent leurs chapeaux au spectacle. Le plus grand nombre le font, mais n'y en aurait-il que deux ou trois qui feraient exception, c'est encore trop, surtout pour les malheureux que le sort a placés en arrière d'elles.

Quelqu'un me disait, l'autre jour, qu'il avait été changer son billet au contrôle pour ne pas être condamné à passer la soirée devant un de ces épouvantails. Je crois que, dans ces circonstances, on serait justifiable de s'adresser à la coupable en lui demandant courtoisement d'ôter son couvre-chef.

*
* *

Je suis enchantée de mes correspondants ; la sagesse la plus profonde respire dans tous leurs écrits. Qu'on lise les réponses qui suivent ces remarques et on verra que je n'exagère en rien.

Mes correspondantes surtout me remplissent l'âme d'un saint orgueil. Rien à leur reprocher, pas même la plus légère faute d'orthographe. Vous ne savez pas ce que j'en éprouve de plaisir !

Ce qui me charme aussi, ce sont les félicitations que je reçois de tous les côtés pour l'innovation que j'ai introduite dans la REVUE NATIONALE. Eh bien ! tant mieux que cela vous intéresse, ça m'encourage fortement à continuer.

Je vous dirai aussi, au sujet de notre REVUE NATIONALE, que la direction est à préparer un numéro de Noël épatant, inouï, comme on n'en a pas encore

vu de ce genre. Je vous le recommande fortement. Il est probable que, pour ce numéro abracadabrant, *Modes et Monde* vont être mis de côté pour céder leur place à des sujets de plus haute envergure ; je m'en consolerais en pensant que le sujet qui les remplacera vous sera d'un intérêt plus grand.

Entre temps, je ne vous dis pas adieu et s'il ne faut nous retrouver que l'année prochaine, le temps qui nous sépare n'est pas tellement long qu'il vous en fasse perdre jusqu'au souvenir ?

Maintenant, pour mon autre question. Ecoutez bien :

Dans le mariage, quand l'affection n'est pas réciproque, voudriez-vous être celui qui aime, ou celui qui est aimé ?

Adressez les réponses à LA REVUE NATIONALE, numéro 33, rue Saint-Gabriel et n'écrivez que sur un côté du papier.

FRANÇOISE.

RÉPONSES A LA QUESTION : Les convenances d'âge et de fortune sont-elles nécessaires au bonheur dans le mariage ?

Il n'y a pas à dire autrement, c'est plus réjouissant pour l'œil et plus satisfaisant pour la raison de contempler un couple d'amoureux qui se conviennent d'âge sinon de fortune. Cependant, les plus malheureux se recrutent parfois parmi ceux-là, tandis que les autres, *les déparillés*, semblent satisfaits de leur sort.

Pour quelqu'un, l'égalité de fortune semble être la plus sûre garantie du désintéressement des conjoints. Il me semble à moi qu'il est bien doux pour une femme de tout devoir à l'homme qu'elle aime, mais qu'un homme doit être profondément humilié de tenir sa fortune de sa femme.

Une femme peut épouser un homme par intérêt et lui rendre la vie relativement douce ; un homme qui n'aura pas épousé sa femme pour ses beaux yeux, mais pour les "beaux yeux de sa cassette," fera toujours le malheur de la femme et souvent le malheur de la cassette.

Je pardonne à une femme pauvre d'épouser pour sa richesse un vieux mari qui l'épouse pour sa jeunesse.

Si tous les mariages d'intérêt ne sont pas malheureux, ils méritent tous de l'être, et si l'amour est au fond des unions les plus mal assorties en apparence, le bonheur y est aussi, *si bonheur se peut*.

MARION.

* *

J'admets à la rigueur les boucles blondes ou brunes d'un vingtième printemps près de la tête grise d'un homme qui serait à la veille de subir ses quarante ans ; mais ce que je ne puis admettre c'est qu'une femme soit plus vieille que son mari, le rôle de ce dernier étant de guider sa compagne, il aurait mauvaise grâce à conduire plus sage que lui.

Quant aux convenances de fortune j'ai lu quelque part que celui ou celle qui, en se mariant, recherche soit une belle position, soit une dot rondelette, court risque d'épouser en même temps toutes les misères qui naissent du manque de sympathie. — Avis aux intéressés.

Telle est, mademoiselle François, la réponse que me dicte ma sagesse de 18 ans. Là ! ne riez pas, je n'aime pas les gens qui raillent ma philosophie, cela m'humilie.

KAROLI.

* *
* *

Pour les sots, la convenance d'âge et de fortune est de nécessité majeure ; leur mince bonheur en dépend.

Pour l'autre catégorie de gens, pour ceux qui se marient pour leur âme et non pour leur corps, la différence d'âge et de fortune influe peu ; l'âme étant toujours jeune et riche. (Il faut toujours éviter les extrêmes.)

PAUL DE BRUN.

* *

Je réponds catégoriquement oui... et non, cela dépend.

Prouvons d'abord pour le *mariage d'amour*. La négative est évidente dans ce premier cas. Le cœur ne vieillit pas ; les sentiments, encore moins. Le cœur du sexagénaire ne bat pas moins vite que celui de l'adolescent, il conserve toujours l'ardeur des feux de sa première jeunesse. Quant au *mariage d'intérêt*, le plus commun de nos jours, à plus forte raison, je dois répondre non, pour ce qui concerne l'âge ; mais pour ce qui est de la fortune, cette fois je réponds oui avec tous les sages de l'antiquité. Le divin Platon ne pourrait mieux répondre.

SIC SENTIO.

* * *

Il vaut beaucoup mieux que les âges soient à peu près égaux et les bourses également vides ou gonflées. — On évite ainsi deux bons sujets de discorde pour l'avenir. — Je crois, cependant, qu'un vieux mari rend parfaitement heureuse une jeune femme s'il lui apporte l'opulence qu'elle rêve — et s'il n'est pas trop grincheux et si elle n'est pas trop coquette

Mais un jeune homme ne doit jamais épouser une vieille femme. Il se rend tout à la fois ridicule et esclave.

OLDA.

* *

Il y a des caractères bien appariés qui s'élèvent noblement au-dessus des convenances d'âge et de fortune ; mais il y a aussi certaines limites d'âge et de fortune qui influenceront nécessairement sur tous les caractères.

En tous cas, plus l'âge et la fortune se conviendront et plus on se rapprochera de l'égalité qui est l'âme du mariage, comme de toute communauté humaine ; car hors de l'égalité vous tomberez toujours dans un état continu de mécontentement et demalaise, sinon de révolte ou, pis encore, d'asservissement.

JEAN PRÉVENNE.

* * *

C'est un fait reconnu que la femme vieillit plus vite que l'homme ; à mon point de vue, il est nécessaire que le mari soit plus âgé que sa compagne, disons à peu près six à huit ans. On a vu des vieillards épouser de jeunes filles, mais on en a bien peu vu de ces mariages satisfaits de leur sort. L'homme étant essentiellement égoïste, mille pardons aux intéressés, ne perd rien de cela en vieillissant, comme on peut bien le supposer, et voilà la jeune femme condamnée à passer les plus belles années de sa vie à soigner son vieux mari enrhumatisé.

Quant à la fortune, il me semble que la garantie de bonheur sera plus assurée si l'homme seul paye son écot. Moins mercenaire, la femme agira rarement par calcul dans une affaire aussi grave, et son cœur seul lui dictera au pied de l'autel les serments de la vie conjugale.

CLARA.

* * *

Les convenances d'âge et de fortune n'apportent rien au bonheur dans le mariage. Les convenances de caractère, de cœur, d'intelligence, — l'amour, l'estime : — voilà ce qui est tout !

HERMINE.

*
* *

La grande différence d'âge est, dans mon estime, loin d'être nécessaire au mariage ; je dirai même qu'elle est pour le moins très regrettable. La femme, — est-ce perception intuition ou simplement le sens pratique de la vie ? — vieillit plus vite que son mari, et de là vient la déception commune.

Lui ouvre les yeux, et elle regrette les avoir tenus fermés... Et le bal est à la veille de commencer ; Dieu sait en quelle dance macabre va s'évanouir le bonheur qu'elle a si longtemps rêvé, et qu'elle a cherché si mal.

En l'un ou l'autre cas, la fortune me paraît tout à fait étrangère quant à l'unité d'âme dans le mariage. Seulement, comme nous sommes devenus très fin-de-siècle, c'est-à-dire très pratiques, les hommes recherchent plutôt la femme aux écus, et *vice versa*.

En tous cas, il vaudra toujours mieux pour le bonheur d'une famille que le mari ait beaucoup de débiteurs et peu de créanciers, moins de châteaux en Espagne et plus d'espèces monnayées.

ANTOINETTE.

*
* *

Avant de répondre à votre nouvelle question, permettez-moi de féliciter Melle Emilienne pour la réponse pleine d'esprit et de bon sens qu'elle a faite à votre première question. C'est celle-là que j'ai le plus prise.

Maintenant vous demandez si les convenances d'âge et de fortune sont nécessaires au bonheur dans le mariage.

La convenance d'âge, *concedo* ; quant à la convenance de fortune, *distingo* ; si l'un des contractants est intelligent, actif, porté, s'il porte noblement un titre qu'il aura acquis, je ne vois rien qui puisse l'empêcher de rechercher chez l'autre une fortune qu'il n'a pu avoir lui-même, mais à laquelle son titre supplée, à condition néanmoins que le second contractant soit lui aussi intelligent, actif, porté ; qu'ils soient tous deux religieux et bien décidés d'accomplir leurs devoirs matrimoniaux.

IYE ZÈDE.

*
* *

L'âge et la fortune ont peu à faire dans cette dualité de sentiment qui s'appelle le bonheur conjugal. Ils peuvent, suivant leurs proportions, contribuer au plaisir individuel de l'union de chacun des époux, mais ils sont étrangers à l'accord mystique de deux âmes enlevées dans un tourbillon de bonheur et d'amour, vers des régions où les considérations d'âge et de fortune s'arrêtent, repoussées comme le fini au bord de l'infini.

LUCIEN DESCHAMPS.



Batisse du Monument National

La Pharmacie Modèle et

Fin de siècle du Canada

Meublée avec un goût exquis et artistique, contenant les appareils les plus modernes ainsi qu'un assortiment choisi de drogues, produits pharmaceutiques, remèdes brevetés, savons, parfums, etc.

La Pharmacie Nationale

sollicite une part du patronage du public de Montréal.

Nos pratiques peuvent être assurées qu'à la Pharmacie Nationale elles trouveront toujours ce qu'il y a de mieux :



Nos drogues sont pures ;
 Nos parfums, de premier choix ;
 Notre magasin, ce qu'il y a de plus
 artistique au Canada ;
 Nos commis, prévenants et polis.

Une visite est respectueusement sollicitée.

BATISSE DU MONUMENT NATIONAL,
 Téléphone 2628. Rue St-Laurent Montréal.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la Revue Nationale



Abonnez-vous au grand Journal Populaire

L'ÉVÉNEMENT

\$3 par année ou \$2 d'ici à la fin de l'année 1896.

Avantages exceptionnels.—Toute personne qui nous enverra une liste de six nouveaux abonnés ou plus recevra 25 pour cent de commission. On demande des agents dans toutes les campagnes.

La circulation de l'Événement est plus grande que celle de tous les journaux français réunis de Québec.—Notre journal publie les dernières dépêches et nouvelles du jour; il est le seul journal français de Québec qui reçoit les dépêches d'Europe de la Presse Associée.

L.-J. DEMERS & FRÈRE, Éditeurs-Propriétaires.

Sur réception d'une plaque (\$1.00), l'Événement sera envoyé durant toute la session fédérale et durant toute la campagne électorale qui suivra.

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN, fondé en 1826, par AUGUSTE NORBERT MORIN et LUDGER DUVERWAY

Imprimé et publié à Montréal, au No 1610, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Gabriel, par

EUSEBE SENECAL

Edition quotidienne, livrée à domicile..... \$5.00

Edition quotidienne, par la poste..... 4.00

Edition hebdomadaire de 8 pages..... 1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion; 5 cents la ligne les insertions subséquentes. Toutes réclamations seront payées 20 cents la ligne. Naissances, mariages et décès, 25 cents pour trois lignes.

Contrats réguliers—Conditions spéciales.

Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées dans les derniers goûts et à des prix modérés.

Toutes communications doivent être adressées à
Téléphone No 324.

LA MINERVE,
MONTREAL.

LE CANADA,*

JOURNAL QUOTIDIEN
Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE CANADA
(limitée.)

Adresser toutes communications concernant la Rédaction à

RODOLPHE LAFERRIERE, Secrétaire de la rédaction.

LE CANADA, $\frac{1}{4}$ JOURNAL HEBDOMADAIRE $\frac{1}{2}$ A 16 PAGES

Abonnements et Publ'cité, à l'administration du CANADA

568 et 570 rue Sussex, Ottawa.

L'OPINION PUBLIQUE

Organe des Canadiens des diocèses de
Springfield et Hartford.

REMI TREMBLAY, Rédacteur.
BELISLE FRÈRES, Ed.-propriétaires.
WORCESTER, Mass.

Les directeurs des maisons d'éducation canadiennes trouveront ce journal des plus avantageux pour faire connaître parmi nos populations les instituteurs qu'ils dirigent.

Abonnement: \$2.00 par année.

In

FONDÉ EN 1880

LeMESSAGER

Grand Journal Bi-Hebdomadaire
3500 abonnés dans toute la Nouvelle-Angleterre.

EXCELLENT FOYER D'ANNONCES.

Abonnement: 1 an - \$1.50
6 mois - .75
4 moi. - .50
3 mois - .40

M. COUTURE, Propriétaire,
Lewiston, Maine.

In

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

ESSAYEZ LE

Cognac "P. RICHARD"

V. S. O. F.



Positivement le meilleur importé au Canada.....

Ce COGNAC est garanti pur à l'analyse.....

~ EN ~

VENTE PARTOUT.

Nous enverrons échantillon et prix sur demande.

SEULS AGENTS AU CANADA:

LAPORTE, MARTIN & Cie

MONTREAL.

Mentionnez ce journal.

N. LEVEILLÉ

- - -

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTomancourt

138½ RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

1 n

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*

GURNEY, MASSEY Co'y

(LIMITED)

FABRICANTS DE.....



Poêles de Cuisine, Fournai-
ses à air chaud, Radiators,
Ranges, Balances, Grilles,
Tuyaux en fonte, Fourni-
tures pour machines à va-
peur et pour PLOMBIERS.

AGENTS POUR LA.....

Canada Screw Co., Ontario et la
Lead and Wire Company.....

F. MASSEY.

Président.

Nos 385 et 387, Rue ST-PAUL

MONTREAL

CHARLES F. CLARKE, PRESIDENT.

EDW. F. RANDOLPH, TRESORIER.

~ ~ ETABLIE EN 1849 ~ ~

L'AGENCE COMMERCIALE "BRADSTREET"

LA CIE BRADSTREET, Propriétaires.

Bureaux Généraux, Nos 279, 281 et 283, Broadway, New-York

Bureaux dans les principales Villes des Etats-Unis, du Canada,
de l'Europe, de l'Australie et à Londres, en Angleterre.

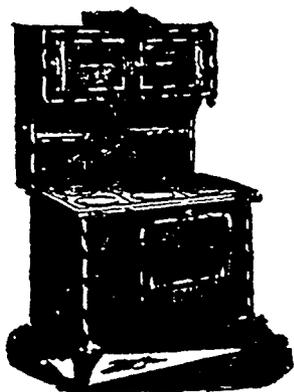
L'Agence Commerciale Bradstreet est la plus ancienne et la plus puissante organisation dans son genre. Travaillant pour un intérêt unique et sous une seule direction, avec de plus nombreuses ramifications, et un plus fort capital que n'importe quelle autre institution analogue du monde entier. En outre, elle dépense annuellement, plus qu'aucune autre, de fortes sommes pour la recherche et la distribution des documents commerciaux.

Bureaux :—A Halifax : Edifice de la Cie d'Assurance Acadia, 58, Bedford, Row.
A Toronto : No 36, Front Est et No 77, Wellington Est.
A Victoria : No 6, Carré Bastion.
A Winnipeg : No 398, Rue Main.
A Québec : Edifice Richelieu, Rue Dalhousie.

Bureau de Montréal : No 1724, rue Notre-Dame.

JOHN A. FULTON, Surintendant.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.



1 n

G. CHAPLEAU

Coffres Forts et Poêles de Cuisine

EN ACIER

414, Rue Saint-Laurent MONTREAL.

 IMPRIMERIE DE

LA REVUE NATIONALE

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL.

Impressions en tous genres.

Nous rappelons à nos abonnés que nous sommes en état de relier leur collection aux conditions suivantes :

Couvert toile, 1ere qualité, avec titre seulement - \$0.50

Couvert toile, 1e qualité, avec gravure, titre en encre noire, \$0.65

Couvert toile, 1e qualité, avec gravure et titre en or - 0.75

Les prix ci-dessus sont augmentés de 15 cts. pour les Etats-Unis.

Dans ces prix se trouvent compris les frais de retour par la poste. Quant aux frais d'envoi à nos ateliers, ils sont à la charge de nos abonnés.

Le travail sera fait avec la plus grande diligence, et, nous l'espérons, à la satisfaction de tous.

La reliure est payable d'avance.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.



LA GAZETTE DE MONTREAL

ASPECTS PARTICULIERS ;

CHAQUE SEMAINE. — Hommes et Choses Militaires. — Dans le domaine de la femme. — Anciens et Modernes. — Le monde du théâtre. — At Dudley's, &c., &c.

La Gazette est expédiée par les trains du matin. On peut se la procurer chez tous les agents de journaux ou la recevoir par la poste ou par porteur dans n'importe quel point de la ville à

\$6.00 par année ou 50c. par mois.

RICHARD WHITE, *Directeur-administrateur.*
Cie d'Imprimerie de la Gazette.

ULRIC DEMERS

DOREUR ET ENCADREUR.

Réparations de Vieux Cadres.
Vieux Miroirs argentés et remis a neuf.

380 Rue St-Laurent

MONTREAL.

In

LA PATRIE Journal Liberal

OSER PENSER
OSER DIRE
OSER FAIRE

Questions Politiques
Littéraires et
Municipales.

77, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ABONNEMENT, EDITION QUOTIDIENNE :

Un an.....\$3.00 | Six mois.....\$1.75 | Trois mois.....\$1.00

EDITION HEBDOMADAIRE :

Un an..... \$1.00

L'ELECTEUR

Journal d'information politique et générale.

QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Tirage certifié - - 11,975

Les hommes d'affaires, négociants, industriels, qui désirent se mettre en communication avec le public, ne sauraient mieux faire que de lui parler par l'organe de *L'Electeur*.

DEPARTEMENT TYPOGRAPHIQUE

Ouvrages typographiques de tous genres exécutés avec soin et promptitude: Livres, Factums, Comptabilité, Formules en tous genres, Circulaires de Commerce, Placards, Programmes de Théâtre, Cartes de Visite, etc., etc.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

...L.A...

SOCIÉTÉ de PROTECTION des MALADES

ASSOCIATION DE B'ENFAISANCE CATHOLIQUE ET NATIONALE

Fondée le 1er Octobre 1894

Par le **Rév. M. Auclair**, curé de la paroisse de **St-Jean-Baptiste de Montréal**, et quelques philanthropes chrétiens.

Elle a organisé 31 Bureaux de Perception et a recruté CINQ CENTS membres en quelques mois d'organisation active.

Moyennant une contribution mensuelle de cinquante centins, cette Société paie à ses membres malades cinq piastres par semaine pendant quinze semaines par année et cinquante dollars à la mort.

CAISSE DE DOTATION FACULTATIVE DE \$250, \$500 ou \$1,000

PRINCIPAUX AVANTAGES OFFERTS AUX MEMBRES PARTICIPANTS DE CETTE CAISSE.

- 1o Une indemnité de \$125, \$250 ou \$500 aux membres frappés d'invalidité;
- 2o Une pension annuelle de \$25, \$50 ou \$100 aux membres âgés de 70 ans, lesquels sont aussi libérés du paiement des contributions afférentes à la caisse de dotation;
- 3o Un montant de \$250, \$500 ou \$1,000, payable au décès du sociétaire;
- 4o Un certificat de participation acquise en faveur des membres qui se retirent de l'Association après 10 ans de sociétariat.

Age d'admissibilité : de 16 à 50 ans.

Contributions à taux fixes et graduées d'après l'âge à l'admission.

Centralisation des fonds, tant pour la Caisse des malades que pour la Caisse de Dotation.

Administration simplifiée : ni cours, ni cercles ; mais simplement des Bureaux de perception dans toutes les paroisses afin de faciliter la perception des contributions mensuelles.

Pas de contribution à payer au décès des membres.

La contribution mensuelle de CINQUANTE CENTINS par mois est à la portée de la classe la plus pauvre et, conséquemment, *La Société de Protection des Malades* est une œuvre sociale qui mérite la sympathie et l'encouragement de tous les gens de bien.

BUREAU CENTRAL

No. 918, Rue Berri, - Montréal.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

ANNONCEZ-VOUS ? _____

La circulation du *HERALD* est trois fois plus considérable qu'elle était une année passée. C'est le seul journal du matin de Montréal qui se vend à *Un Cent*, et le seul journal quotidien du Canada qui publie chaque samedi un numéro à *Un Cent* avec des illustrations en demi teinte. C'est également le seul journal de Montréal qui publie deux éditions par jour, une le matin et une le soir. Les annonces paraissent dans les deux éditions pour le même prix.

Si vous mettez votre annonce dans le "HERALD" de Montréal

CA VOUS PAIERA.

BIERE ET PORTER *

" Envisagés au point de vue de la diète ils possèdent des qualités supérieures, ils étanchent la soif, ils sont stimulants, d'un goût exquis, nourrissants et fortifiants " — DR. PEREIRA

" Un des meilleurs breuvages qui n'a encore été produit " — W. E. GLADSTONE.

DES BIERES ET DES PORTER TRES PURS

Fabriques avec du malt d'Orge de 1er choix, le meilleur houblon, et de l'eau de source très pur sont les produits de

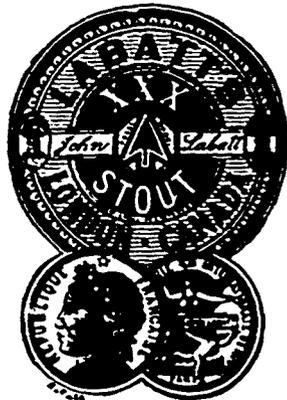
BRASSERIE LABATT,

De LONDON, Ont

BREUVAGES DES PLUS RECONFORTANTS
POUR L'HIVER ET L'ETE.
TOUTOIFS DE QUALITE SUPERIEURE.

RECOMPENSES PAR

DIX Médailles d'Or d'Argent et
de Bronze et DOUZE Diplômes



JOHN LABATT, BRASSEUR, LONDRES, CANADA,

AGENCE DE MONTREAL

127, Avenue DeLorimier, Telep. Bell, 7158.

L'OCCIDENTAL

594 RUE LAGAUCHETIERE

Lunch de midi à 2½ heures. Prix 50 cts., vin compris. Service français.

In

LOUIS BOURDEAU, Gérant.

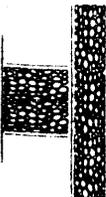
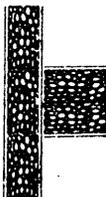
Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

L. C. de TONNANCOUR
MARCHAND-TAILLEUR
8 COTE ST-LAMBERT

LE MEILLEUR CHOIX DE
MARCHANDISES ANGLAISES ET FRANCAISES
A MONTREAL

SPECIALITE :
COSTUMES ET MANTEAUX
POUR DAMES.

FUMEZ LES CIGARES

 **ROSE BUD** 
.. ET ..
ALLIANCE

TASSE, WOOD & CIE.

Dans la correspondance avec les annonceurs priere de mentionner la *Revue Nationale*.

L.-E.-N. PRATTE, Directeur-Gérant

ANTONIO PRATTE, Surt de la Manufacture

LA COMPAGNIE DE



CAPITAL \$200,000.

PIANOS PRATTE

Ancienne Maison L.-E.-N. PRATTE.

Facteur du "PIANO PRATTE" —

.... ET

— Importateur de Pianos, d'Orgues
et d'Instruments de Musique.

A toujours en magasin

L'ASSORTIMENT LE PLUS CONSIDÉRABLE DU CANADA

Ainsi que les Instruments les plus artistiques fabriqués
avec les bois les plus rares.

PIANOS DROITS, Neufs, de 7½ Oct., de \$175 a \$800.

HARMONIUMS, Neufs, depuis \$35.

L'EOLIEN, de \$200 a \$750.

LE SYMPHONION, de \$8 a \$300.

Instruments d'occasions de tous prix. Vieux instruments
pris en échange. Termes de paiements faciles.

Escompte libéral au comptant.

☞ Veuillez ne pas acheter ailleurs avant
de venir examiner notre assortiment.

MANUFACTURE,

Huntingdon, Que.

SCIÉRIES,

Saint-Faustin, Que.

BUREAUX ET MAGASINS

Où toute correspondance doit être adressée :

No. 1676, Rue Notre-Dame
MONTREAL.